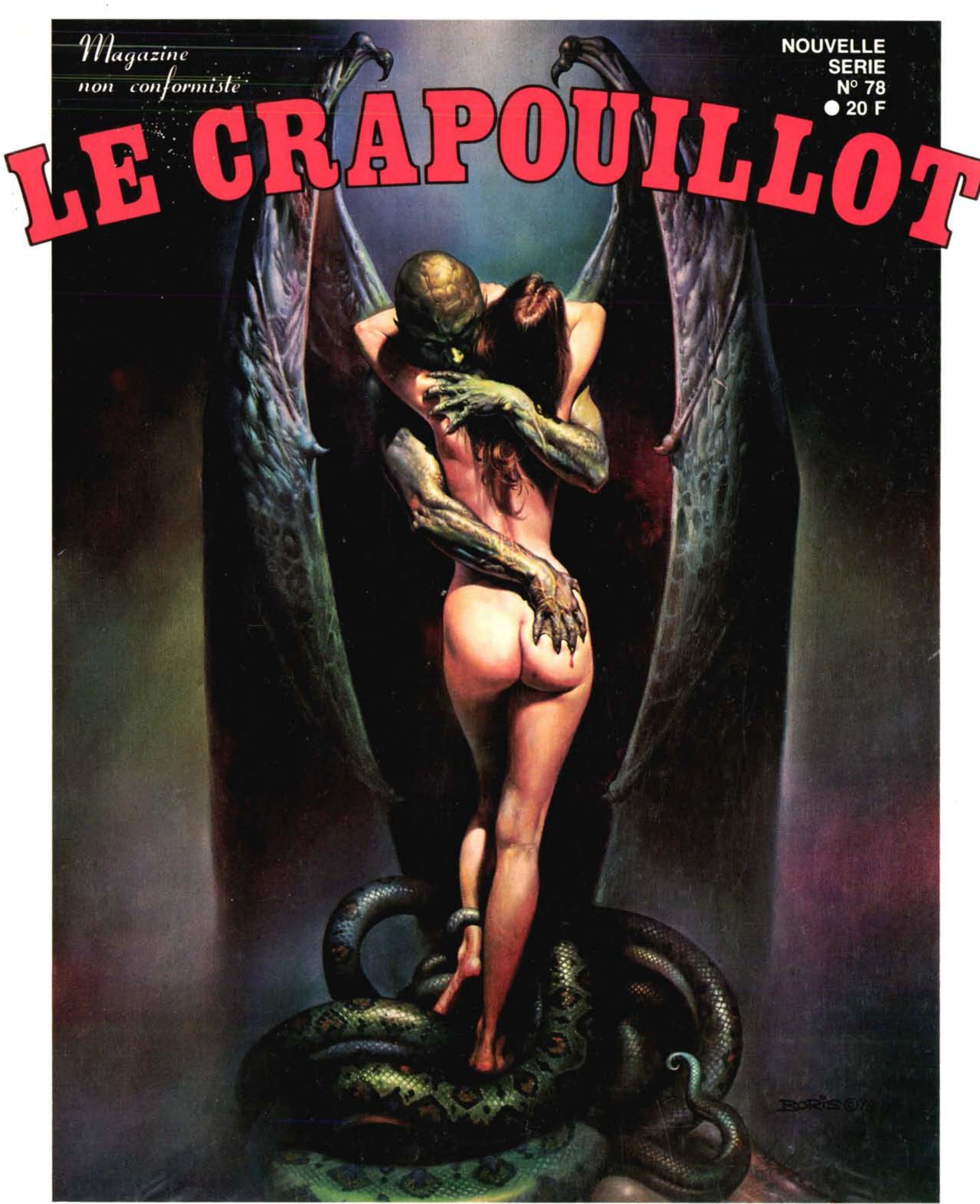
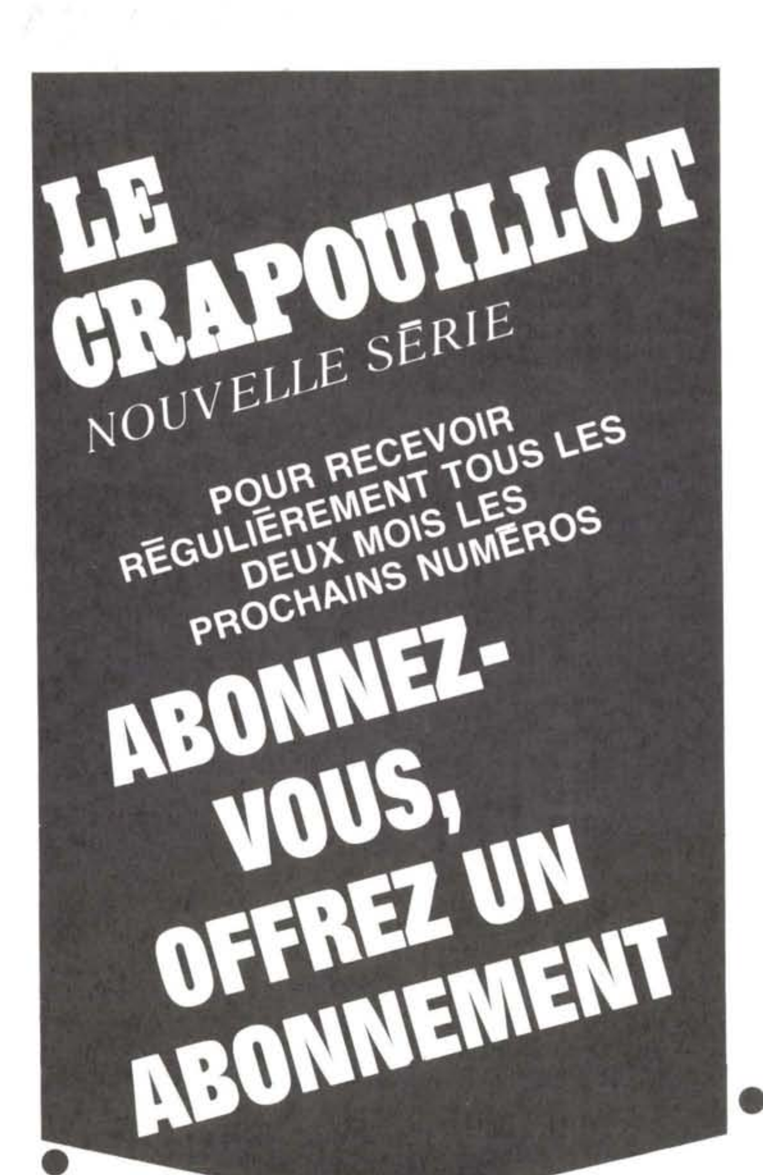
Magazine non conformiste

NOUVELLE SERIE
N° 78
● 20 F

LE CRAPOUILLOT



SEXE ET MAGIE



LE CRAPOUILLOT

Jean Galtier-Boissière († 1966) - Jean-François Devay († 1971)

Revue de bibliothèque non conformiste

Nouvelle série n° 78

Novembre 1984

Direction - Rédaction
Administration - Publicité :
49, avenue Marceau, 75116 Paris. Tél. : 720-65-09

DIRECTEUR DE LA PUBLICATION :
Jean-Claude GOUDEAU

REDACTEUR EN CHEF
Yannick BOURDOISEAU

REALISATION TECHNIQUE
Pierre GATINIOL
Claude CHAUVEAU

Abonnements

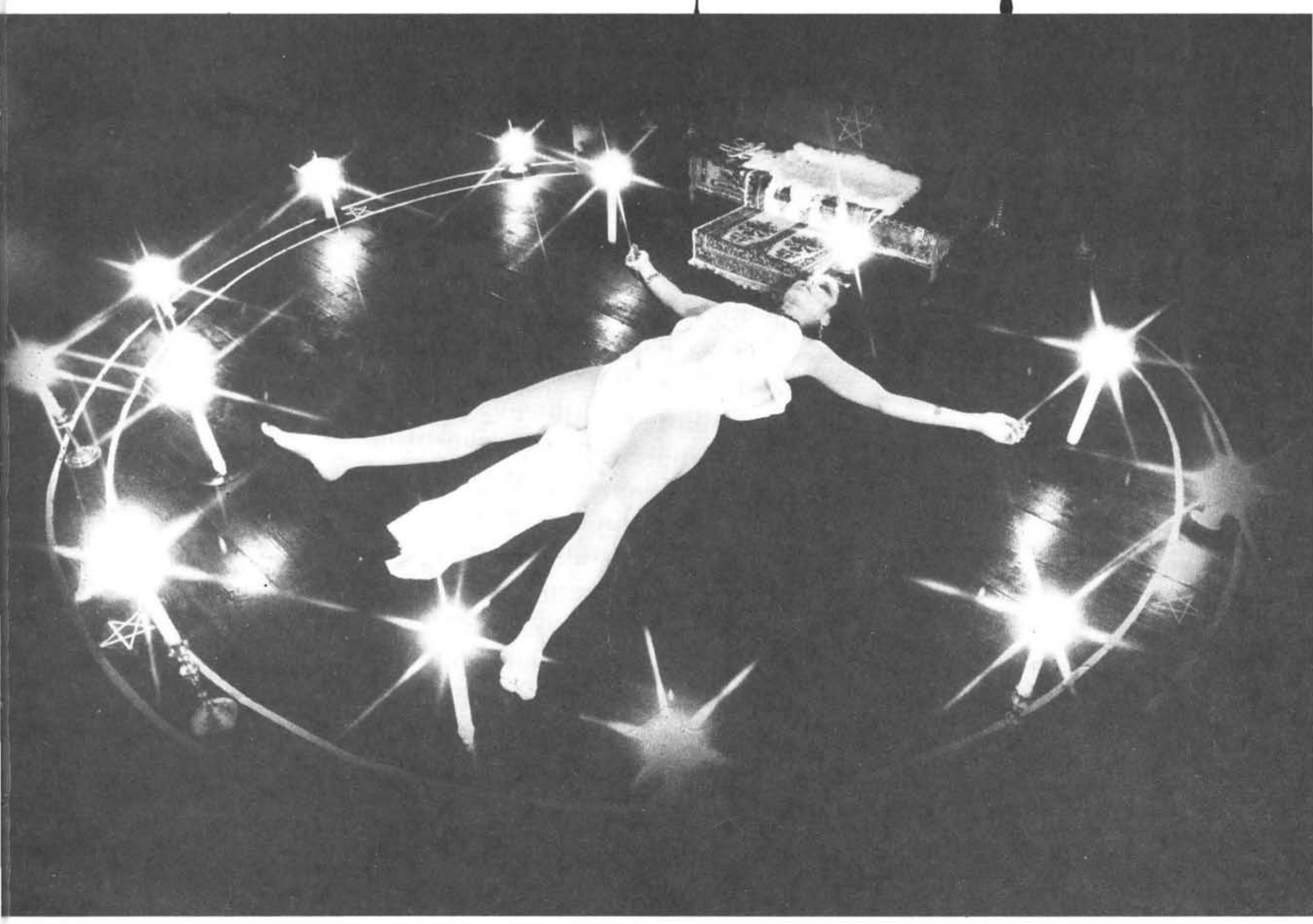
6 numéros : FRANCE 90 F
ETRANGER 105 F (taxes aériennes en sus)

C.C.P. : SEPA, Paris 25-391-74
(Pour changer d'adresse, joindre 4 F)

Composition : SEPA.
Imprimé en France par BRODARD GRAPHIQUE

Société d'Editions Parisiennes Associées
R.C. Seine 63 B 5039
Commission paritaire octobre 1978 n° 61.147
Président-directeur général : Patrice BOIZEAU
Dépôt légal : 4e trimestre 1984

SEXE ET MAGIE



(Dessin de couverture : Boris VALLEJO)

AVANT-PROPOS

« La force du Diable est dans les reins » (saint Jérôme).

TOUT, dans l'amour, est magique. Le coup de foudre, la séduction, la passion, la tendresse, l'acte lui-même. Ne suspend-il pas un moment les lois de la gravité ? Il est magique dans le déclin, l'usure, le dégoût et la haine. Pourquoi n'aime-t-on plus, un beau matin, celle pour qui l'on aurait, la veille encore, voté contre ses idées, ri à des plaisanteries idiotes et sacrifié une finale de la coupe d'Europe à un déjeuner chez belle-maman ?

De tous temps, hommes et femmes ont pressenti les ressorts mystérieux de cette attirance. Ils ont cherché à la provoquer — quand l'élu(e) de leur cœur n'y répondait pas —, à la rompre quand le fardeau était devenu trop lourd.

Mais les lois de la nature et du cœur sont contrariantes. Les amants éconduits, vieillis ou timides ont cherché à les dominer. Et comme ils ne pouvaient compter pour cela sur l'aide de Dieu, ils se sont tournés vers le Diable.



On sait qu'au commencement, Dieu créa tout, en six jours.

Est-ce la précipitation, est-ce l'inexpérience, il y avait de tout dans ce Tout : il y avait entre autres le serpent, la pomme, Eve et Adam. Dans l'ordre, le mal, la tentation, la tentatrice et le tenté.

On connaît la suite. Expulsés du paradis terrestre, Adam et Eve firent un petit Caïn. « Leurs yeux s'étaient ouverts », dit la Bible. Il n'est pas difficile de deviner sur quoi.

Les Grecs ne connaissaient pas cette vieille histoire juive. Ils donnèrent à Eros, le dieu de l'amour, un rôle moins ingrat. Ils en firent un enfant rose et joufflu, portant un petit carquois et décochant ses flèches tous azimuts. Il avait plus d'une corde à son arc.

Les dieux grecs étaient tous doués d'une nature généreuse. Ils contaient fleurette, indifféremment, à leurs collègues du Panthéon, aux mortels et aux mortelles, ainsi qu'à leurs compagnons sur pattes. Tout cela, n'en déplaise à Œdipe, sans le moindre complexe.

C'est le christianisme, une religion pourtant fondée sur l'amour, qui rétablit la malédiction biblique. Cela n'allait pas de soi. Si, parmi les premiers chrétiens, il se révéla de nombreuses vocations de vierges, il y eut aussi des adeptes désireux de « croître et multiplier ». Rien n'indiquait, dans les Ecritures, que ce dût être sans plaisir.

Mais de bonnes âmes lurent entre les lignes. Du coup, le Diable fit un retour fracassant. Il se trouva paré des couleurs les plus affriolantes. La vertu, elle, dégringola de son trône dans une arrière-boutique de vieille fille revêche, et un soupçon de moustache lui poussa.

Désormais, l'Eglise campa, en matière amoureuse, sur des positions préparées à l'avance. C'est donc en face, à l'enseigne du Démon, que l'on courut s'amuser entre deux coïts réglementaires. Ainsi naquirent les hérésies sexuelles, les sectes érotiques et les clubs de rencontres, alors nommés « sabbats ».

Mais personne n'imaginait encore que l'on pût vivre sans faire son salut, fût-ce par l'intermédiaire de Belzébuth.



En exploitant le vieux fonds de la sorcellerie, combattue mais jamais anéantie, des hommes et des femmes bâtirent leur propre religion, douce aux adultères, aux sadiques et aux sodomites. Tout ce que le dogme officiel interdisait, ils se le permirent. Des rites sanglants ou répugnants mêlèrent la mort au sexe dans un « bal des maudits » qu'éclairaient les bûchers.

Quelques siècles passèrent où chacun — sorciers et inquisiteurs, moralistes et jouisseurs — noircit grimoires et codes pénaux dans l'espoir d'exterminer l'autre, ou de se le concilier.

On en était là quand Sigmund Freud, tombant amoureux d'une hystérique, découvrit que le sexe était une maladie.

Désormais, ce ne fut plus l'Eglise mais la médecine qui régenta les alcôves. La faute devint perversion et l'exorciste, sexologue.

Le Diable lubrique faillit y laisser sa peau de bouc. Guéris de la syphilis, guéris du péché, on forniquait désormais sans arrière-pensées. Satan, déjà mis à mal par les antibiotiques, succombait sur le divan du psychanalyste.

Mais le Malin avait conservé dans un coin, à toutes fins utiles, un petit peuple d'adorateurs résolus à maintenir, coûte que coûte, la tradition, ses messes noires et rouges, ses orgies, ses câlins champêtres et ses idylles de basse-cour. L'aspirateur, lui, n'avait pas triomphé du balai des sorcières.

C'est à ces minorités comprimées que nous consacrons ce « Crapouillot ». On verra qu'elles se rattachent à de très anciennes coutumes, tout changeant, semble-t-il, sauf l'universel langage de la magie. Elles ont leurs escrocs, leurs saints, leurs assassins, elles ont leurs fous et leurs martyrs (parfois les mêmes). La plupart se cachent, faute de pouvoir expliquer aux gens normaux des fantasmes d'un autre âge. On y rencontre de tout, d'authentiques aliénés et des personnes du plus parfait bon sens, qui n'ont en commun, semble-t-il, que le goût du costume et des extases compliquées.

C'est qu'au fond, en dépit de Vatican II, des découvertes scientifiques, de la pilule presque obligatoire et de l'orgasme en bandes dessinées, ces gens sont les seuls à croire encore, plus qu'au Diable, au divin mystère de l'amour.

Y.B.



Dans ce détail des fresques de la cathédrale d'Orvieto, le peintre Luca Signorelli a donné à sa « sorcière » le visage d'une maîtresse infidèle.

Les rites sexuels des primitifs :

J'T'AI DANS LA PEAU DE BÊTE



T'es cromignon ! Photo de « La guerre du feu » de J.-J. Annaud.

LORSQU'ILS eurent conjuré les démons de la nuit, les fantômes des ancêtres et les puissances du ciel, les hommes s'efforcèrent de domestiquer l'instinct sexuel.

Ce diable domestique provoquait dans la petite communauté humaine des dégâts tout aussi sérieux que le passage des comètes.

Il ne s'agit pas encore de guérir les peines de cœur. L'apparition de ce muscle creux dans la pathologie sentimentale ne remonte guère à plus de trente siècles. Les Grecs, comme la plupart des Anciens, situent l'âme et les passions dans le foie. Si l'on en juge à la profusion de phallus et de vulves qui ornent les fresques rupestres, nos lointains ancêtres des cavernes plaçaient beaucoup plus simplement le centre de leurs préoccupations érotiques à hauteur de sexe. Ce en quoi le XX[e] siècle freudien n'a rien inventé.

Peut-on dire que l'homme de Néanderthal est plus proche de

la guenon Shita que de Tarzan ? Non plus. Ce serait une injustice flagrante. Car s'il nous apparaît fort préoccupé par la « chose », le survivant du Déluge l'entoure de la même ferveur sacrée et des mêmes rites conjuratoires que son autre loisir favori, la chasse.

Mais revenons un peu — beaucoup — en arrière.

Il est difficile de partager l'opinion de ces deux exégètes du XVII[e] siècle — l'archevêque John Usher et le chancelier John Lightfoot — qui, après une très longue étude de la Bible, fixèrent la création d'Adam et d'Eve au 23 octobre de l'année 4004 avant Jésus-Christ, à 9 heures du matin. Nous acceptons, pour notre part, l'hypothèse de Darwin, selon laquelle il n'y eut pas de création à proprement parler, mais une évolution, à partir d'un animal quadrumane nettement anthropoïde, c'est-à-dire une sorte de singe.

On peut même remonter non au quatrième millénaire avant Jésus-Christ, mais à cinq cent mille ans avant notre ère.

Le singe est alors devenu homme en perdant l'usage de deux pouces préhensiles — ceux des pieds — en apprenant à parler — naissance du madrigal — et en acquérant le sens du sacré. C'est alors qu'il commence à enterrer les morts, à préférer le cuit au cru et, sans doute, la boisson fermentée à l'eau claire des ruisseaux.

En revanche, sa vie sexuelle est un livre fermé. L'amoureux en peau de bête s'apparentait-il au gibbon monogame sexuellement rangé ou au chimpanzé polygame à la sexualité tumultueuse ? Nous n'en savons rien...

Bisons et bisous

La marche de l'humanité vers le splendide « homo bureaucraticus » du XX[e] siècle est une très, très longue évolution. Le primate descendu de son arbre a ajouté de la viande à sa nourriture : on sait aujourd'hui que les populations à nourriture riche en protéines sont généralement plus dynamiques que les végétariens. Adoptant la station debout, il découvre qu'il existe une posture d'accouplement différente de celle des quadrupèdes (1).

L'évolution se fait, lentement mais sûrement, vers l'affinement de l'homme et de la femme chez qui le cycle œstral des primates se transforme en cycle menstruel.

L'accouplement qui devait avoir lieu selon les hasards, les rencontres ou les circonstances, dut lui-même devenir plus « rationnel » : la préférence pour tel ou tel partenaire, la coopération nécessaire de l'homme et de la femme pour assurer la survie de l'enfant, durent faire évoluer les modes de vie.

Il faut noter qu'à cette époque, il est probable que l'homme ignorait le rôle exact du mâle dans la procréation ; il existe même encore à notre époque des primitifs qui ignorent que l'on conçoit un enfant au moment du coït : il n'est pour eux qu'une façon de satisfaire des instincts sexuels impérieux (2). Il faudra donc attendre longtemps avant que le sexe et la morale se rencontrent.

En même temps que le couple commençait à exister, les hommes apprenaient à se grouper. La chasse aux gros gibiers comme le mammouth ou le bison exigeait en effet un grand nombre de chasseurs, leur taille ne devant pas dépasser un mètre cinquante.

Cette « coopération » aboutit à la formation de groupes vivant ensemble, sortes de clans plus ou moins soudés ayant des problèmes de promiscuité et observant des règles minimales de vie en commun.

Les rapports incestueux étaient de mise et donneront naissance assez vite à un premier tabou universel : celui de l'interdiction de l'inceste. Le mélange des gènes entre groupes permit à l'humanité d'évoluer favorablement, même si la mortalité infantile était considérable. Ce mélange était possible. En effet, les spécialistes estiment qu'il y a un million d'années,



Première représentation connue d'un « chamane » (20 000 avant J.-C.). Le sorcier est revêtu d'une dépouille de cerf, animal prolifique.

la population humaine du globe comptait déjà près de cinq cent mille individus.

Dix mille ans avant Jésus-Christ, cette population mondiale était passée à trois millions, si l'on en croit l'estimation de l'anthropologue Edwart Deevey dans « The human population ». Elle comptait alors trois hommes pour deux femmes. On peut en déduire que la fidélité ne pouvait pas être la principale vertu de la Vénus néolithique qui devait aller d'une grossesse à l'autre. Les décès en couches — par maladie, malnutrition ou manque d'hygiène — expliquent ce déséquilibre démographique.

Assez vite, on redoute le trop grand nombre d'enfants, nombre limité par les possibilités nutritionnelles du groupe. De là date sans doute la méthode qui eut cours jusqu'à notre époque pour éviter le gonflement de la population : l'infanticide. C'est

---

(1) *On notera, à ce propos, que les manuels scolaires ne disent mot de cette innovation capitale, mais s'étendent longuement sur l'industrie déjà florissante de la massue, du coup de poing en silex et de la pointe de flèche à deux faces, présentés comme des jalons décisifs du progrès humain.*

(2) *Voir l'ouvrage de B. Malinovski, « Le sexe et sa répression dans les sociétés primitives », Payot, Paris.*

une pratique qui fut en usage jusqu'au siècle dernier, en Inde et en Chine et dans certaines tribus d'Océanie.

Afin de limiter la population à nourrir, on eut également recours à des formes de contraception qui se traduisirent par certains tabous concernant les femmes. La plupart des peuples primitifs décrétèrent « impures » les femmes en période de menstruation (3). Nul ne pouvait les approcher, sauf à braver l'interdit.

Ray Tannahill mentionne le cas des Indiens Carriers de la Colombie britannique qui, au XIX[e] siècle, exilaient pendant quatre ans, dans des lieux sauvages, les filles nubiles : leur vue était considérée comme un danger et la trace de leur pied souillait la terre (4). Ce tabou religieux n'avait qu'un but : limiter les naissances.



Statue fécondante du Mexique. La « déesse-mère », symbole d'abondance, s'incarne dans un épi de maïs.

On voit que, très tôt, la religion intervient dans les questions sexuelles et sociales avec des objectifs plus pratiques que célestes. Néanmoins, le tabou du sang menstruel ne semble pas avoir obéi à une logique immédiate. Le sang a toujours eu une signification complexe. D'abord il était la vie même. On naissait et mourait souvent dans le sang. Son pouvoir vivifiant a toujours été reconnu et il a fait l'objet de beaucoup de rites magiques au cours des siècles.

(3) *En France, entre Nuits-Saint-Georges et Semur-en-Auxois, la peuplade des Burgondes interdit encore aux femmes ayant leurs règles de pénétrer dans les chais, de crainte que cela ne perturbe la fermentation du vin.*

(4) *Ray Tannahill, « Le sexe dans l'Histoire », Robert Laffont, Paris, 1982.*

Des rites sanglants

Aux périodes préhistoriques, on ignorait la fonction biologique des règles et le sang apparemment inutile qu'elles produisaient fut très vite considéré comme magique : il sera d'ailleurs l'une des matières utilisées jusqu'au XVIII[e] siècle par les alchimistes et par les sorciers.

Le caractère exclusivement féminin des écoulements sanguins menstruels — « privilège » qui s'ajoutait à celui d'enfanter — en renforçait l'aspect « magique ».

On dut croire que le sang avait en lui-même un pouvoir de création, car les rites de passage à l'époque de la puberté sont généralement ensanglantés, même à notre époque. En Nouvelle-Guinée, dans certaines tribus, les hommes doivent s'entailler le dessous de la verge sur toute sa longueur et le sang qui en sort est alors qualifié de « menstruation de l'homme ». Cette épreuve, inutile sur le plan physiologique, est un pur produit de la « pensée magique » toujours à la recherche de symétrie, telle que l'a caractérisée l'anthropologue Claude Lévi-Strauss (5).

Les mutilations sexuelles sont parmi les rites religieux les moins accessibles à nos consciences modernes. Selon Freud, la circoncision est le vestige d'un rite de castration primitif (6). Une explication plus positiviste en fait la survivance d'une pratique adoptée et conservée par simple hygiène.

On sait que c'est encore le cas à notre époque : la médecine ayant prôné la circoncision pour combattre le cancer de la verge, on assista aux Etats-Unis, il y a quelques années, à une vague de circoncisions qui n'avaient rien de religieux — bien qu'elles aient procédé, en un sens, de la même poussée irrationnelle.

De même, l'excision des filles, encore pratiquée aujourd'hui sans hygiène et sans raison physiologique rationnelle, dut, à l'origine, obéir à l'idée qu'il fallait décourager les rapports sexuels chez la femme, générateurs de grossesses. Il est évident que l'excision qui supprime le clitoris et certains tissus sensitifs, prive la femme de zones érogènes.

La circoncision a été longtemps pratiquée en Egypte comme chez les Aztèques, les Incas et les Polynésiens, mais ne fut généralisée au Moyen-Orient que lorsque les prêtres juifs en firent une obligation religieuse. Ils y voyaient le « pacte du sang » conclu entre l'Eternel, récupérant ainsi un rite païen hygiénique (7).

Aux yeux des juifs, la circoncision avait d'autres avantages. D'abord, elle isolait l'individu par rapport aux autres peuples. Ensuite, elle rappelait à l'enfant la soumission à sa famille.

Les parties génitales de l'homme semblent avoir toujours beaucoup préoccupé les législateurs religieux, notamment chez les Hébreux. On sait, par exemple, que le Deutéronome prescrit de couper les mains de la femme qui a « agrippé son mari par les parties intimes ». Les Assyriens prescrivaient de sectionner un doigt de la coupable. Aujourd'hui encore, en Israël, un homme qui a des testicules anormaux ne doit pas épouser une juive de naissance.

L'avortement lui-même, qui risquait d'empêcher la croissance de la population, était considéré comme un crime chez les

(5) *Claude Lévi-Strauss, « La pensée sauvage », Paris, 1962.*

(6) *Freud, « Totem et tabou », Payot, Paris.*

(7) *Freud, ouvrage cité et « Moïse et le monothéisme », Payot, Paris.*



Selon Freud, la circoncision est un succédané à la castration primitive. (Carte postale. Collection Gérard Sylvain).

Orientaux. L'Assyrienne qui avortait était purement et simplement empalée et son corps laissé sans sépulture.

L'avortement était d'ailleurs beaucoup plus puni que l'infanticide. Il pouvait en effet priver la communauté de la naissance d'un garçon, toujours bienvenue. En revanche, l'infanticide s'appliquait surtout aux filles, le crime étant alors considéré comme moins « grave ».

De même, les religions s'attaquèrent avec force à la zoophilie — l'accouplement avec des animaux — pourtant relativement fréquente à l'aube des sociétés pastorales. Ces pratiques étaient considérées comme graves et même punies de mort.

Il est logique de penser que l'accouplement humano-animal ait pu donner des produits. *« Les aptitudes quasi humaines que l'on découvre chez certains animaux*, écrit Jacques Marcireau, *sont des résidus psychiques laissés par l'homme dans des lignées où les caractéristiques bestiales l'ont emporté. »* (8)

Il est vrai que la mémoire humaine a gardé le souvenir de certains êtres mi-hommes mi-bêtes. La mythologie, qui s'appuie sur de lointaines réalités, en est pleine. Ces êtres inspiraient la répulsion et étaient pourchassés par les hommes « normaux »... car les femmes semblaient avoir pour ces monstres de curieuses faiblesses.

C'est peut-être ce qui explique la présence, dans le portrait robot de Satan, de nombreux attributs animaux : cornes, pieds fourchus, poils, etc.

Les religions officielles se sont efforcées de « rationaliser » les élans amoureux, non seulement pour les rendre compatibles avec la loi divine, mais aussi afin de les accorder aux besoins de la vie sociale.

Toutefois, la puissance de la « libido » — la pulsion sexuelle — brisa bien souvent ces barrières et donna naissance à des rites ignorant les impératifs du ciel et les règlements de police. S'y mêlèrent la vie, la survie, la mort, la crainte du devenir, la superstition. On a vu, au cours des siècles les plus lointains, naître des rites où se mêlaient d'anciens cultes, des relents de paganisme puis de christianisme, et de véritables spéculations intellectuelles qui survivent parfois de nos jours.

Ces rites étaient authentiquement sexuels, même s'ils

Une jeune fille d'une tribu Korbo porte un phallus en coton tressé afin d'éloigner les esprits malins.



(8) *Jacques Marcireau, « Histoire des rites sexuels ». Nous connaissons pour notre part des individus présentant à l'évidence des caractéristiques bestiales. On ne peut guère parler d'aptitudes — ce qui semble confirmer, a contrario, cette hypothèse. (NDLR)*

LE DIABLE AU

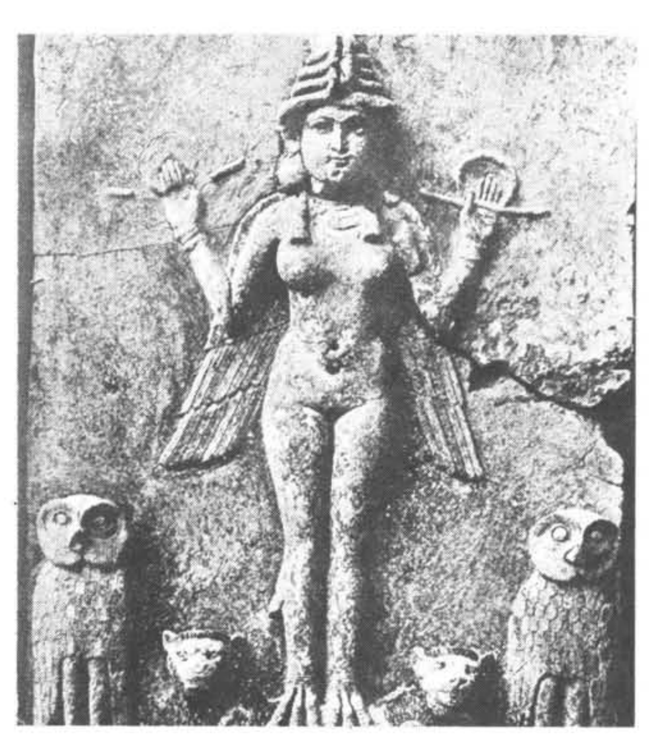
INCUBES ET SUCCUBES

Le plus ancien exemple rapporté de relations sexuelles entre le monde infernal et le genre humain est assez curieusement un exemple de succubat, ou possession d'un homme par un démon féminin. C'est Adam, fatigué des charmes vieillissants d'Eve qui, selon une très ancienne tradition hébraïque, s'abandonna à un démon femelle, Lilith. Mais le second récit inaugure la légende de l'incubat, ou possession d'une femme par un démon mâle. Les filles des hommes furent, selon le Livre d'Enoch, séduites et enlevées par les fils du ciel. Et ce fut à la faveur de ces rapports diaboliques que la magie et la sorcellerie furent, pour la première fois, enseignées aux habitants de la terre. « En ces jours-là, lorsque les fils des hommes se furent multipliés, il leur naquit des filles d'une grande beauté. Et lorsque les anges, les fils du ciel, les virent, ils furent pris d'amour pour elles et ils se disaient entre eux : « Allons, choisissons-nous des épouses de la race des hommes et engendrons des enfants. » Alors, leur chef Smyasa leur dit : « Peut-être n'aurez-vous pas le courage d'accomplir votre résolution et je resterai seul responsable de votre chute. » Mais ils lui répondirent : « Nous jurons de ne pas nous repentir et d'accomplir notre dessein. » Ils étaient deux cents qui descendirent sur la montagne d'Armon... Ils prirent des épouses avec lesquelles ils se mêlèrent, leur enseignant la magie, les enchantements et la divination des racines et des arbres. Amazarac leur enseigna tous les secrets des enchanteurs, Barkaial fut le maître de ceux qui observent les astres, Akibéel révéla les signes et Azarael le mouvement de la Lune.

Selon un autre mythe, Eve avait eu trente enfants d'Adam. Elle craignit d'être accusée de luxure par Dieu et en cacha quinze, les quinze plus beaux. Pour la punir, Dieu décréta que ces quinze enfants resteraient cachés à jamais. Ce sont les ancêtres des démons succubes et incubes. Nous descendons des quinze autres enfants.

La mort à distance

Saint Augustin, qui paraît ignorer le succubat mais se fait l'écho des traditions relatives à l'incubat, estime que les récits sont si nombreux, dus à des gens si dignes de foi, qu'il serait « audacieux » de nier le fait. Il se refuse cependant à prendre personnellement position. Les inquisiteurs et les démonologues médiévaux reproduiront le texte de saint Augustin mais effaceront soigneusement sa réserve. De même, saint Thomas discute des modalités et des possibilités de réaliser l'incubat, *si l'incubat existe*. Quant à saint Jean de la Croix, il nie clairement la réalité de l'incubat : « L'épreuve en vient à un tel point, écrit-il, chez certaines personnes affectées de ces dispositions morbides (« mélancoliques ») que la sensation de rapports charnels avec le démon s'impose à elles sans qu'elles puissent s'en débarrasser... Quand la mélancolie est la cause de ces impressions, elles ne disparaissent pour l'ordinaire qu'avec la guérison physique. »



Lilith, la première maîtresse d'Adam, était aussi un démon de la nuit et de la mort. (Bas-relief sumérien. 2 000 ans avant J.-C.)

Au Moyen Age, en même temps que l'Eglise modifiait sensiblement son attitude à l'égard de la sorcellerie et poursuivait les démoniaques à l'égal des hérétiques, la croyance à l'incubat devint quasi générale et les aveux des sorcières et des possédées vinrent sans cesse la confirmer et l'enrichir : « Saint Augustin, écrit Ribet, qualifiait d'impudence la négation de ces faits (on a vu sous quelles réserves). La plupart des théologiens catholiques les examinent gravement au double point de vue de la possibilité et de l'existence, et concluent non que ce sont des chimères ou des absurdités mais de tristes réalités. Nommons dans cette série glorieuse Guillaume de Paris, saint Thomas, saint Bonaventure, Suarez, les docteurs de Salamanque, Saint Alphonse de Liguori, etc. »

Dans la religion des génies *Zârs*, chez les Ethiopiens du Nord, la situation est complexe. Les adeptes de ce culte, qui a été décrit par Michel Leiris et semble se rattacher à des religions anciennes passées au rang de culte magique après l'avènement de l'islam et du christianisme, envisagent souvent la possession par les *Zârs* comme un accouplement sexuel. Pourtant, une personne peut être possédée aussi bien par un génie du même sexe qu'elle que par un génie de l'autre sexe,

CORPS

alors que rien ne permet d'attribuer à l'institution du *Zâr* un aspect homosexuel. Tout au plus y a-t-il chez certains adeptes une tendance à s'identifier au *Zâr* qui les possède. La femme possédée par un *Zâr* mâle se fait appeler au masculin et sa tenue de parade comporte des parures d'homme. D'autre part, on parle de grands illuminés mâles ayant eu des menstrues dans leur jeunesse ou qui sont dotés de seins développés.

Certains sorciers du Tibet, selon A. David-Neel, absorbent les énergies vitales des femmes avec lesquelles ils s'unissent. Pour que le but du rite soit atteint, celui qui le pratique doit être capable de demeurer toujours impassible, surmontant tout désir de goûter un plaisir sensuel. Parfois, c'est un esprit désincarné qui se livre à cette magie.

Aux Antilles, c'est à midi qu'apparaît sur les routes écrasées de soleil la « guiablesse » qui entraîne ses amants vers les précipices de la montagne. Au Tibet, des filles-démons, les *sindongmas*, se donnent à des hommes, puis les torturent et les dévorent. Il arrive que les magiciens utilisent la concupiscence des esprits. Pierre Fontaine relate une séance de « mort à distance » en Afrique : les mauvais esprits sont attirés par les danses lascives de six jeunes filles. Des guerriers entrent alors en scène et, par des mimes significatifs, montrent aux esprits ce que l'on attend d'eux.

Le plus souvent, ce sont les magiciens qui s'unissent à des esprits, bons ou mauvais. Eux-mêmes sont parfois le fruit d'une telle union. Dans la tradition bouriate, un aigle envoyé par les bons esprits pour protéger les hommes contre les démons s'unit avec une femme et engendra le premier chamane.

Les « hommes mous » d'Afrique

Jacques Soustelle voit dans les relations du magicien avec son esprit protecteur un phénomène de compensation : les chamanes sont généralement des anormaux inaptes à la vie pratique ; ils se réfugient dans un univers où ils sont les égaux des dieux. Chez les Ovambo du sud de l'Afrique, il suffit d'être contrefait, en particulier hermaphrodite, pour être suspecté de sorcellerie. L'enfant qui a une malformation est souvent mis à mort à sa naissance. Le panier que l'on utilise pour le noyer est spécialement tressé à cet usage ; sinon l'enfant survivrait sûrement, tant est grand son pouvoir. En maints endroits, les magiciens sont ce que certains peuples appellent des « hommes mous ». Parfois, ils doivent se travestir en femmes.

Chez les Dayak du sud de Bornéo, les intermédiaires entre les hommes et les dieux sont, outre les prêtresses chamanes, des prêtres chamanes choisis pour leur qualité d'asexués : les *basir*. Sur la côte, le service des dieux a des exigences plus cruelles : les futurs *manang-bali* reçoivent en rêve, trois fois de suite, l'ordre surnaturel de se faire castrer et de s'habiller en femmes. Malgré le ridicule auquel ils s'exposent, ils prennent des maris. L'importance du *manang-bali* lui vaut souvent de devenir le chef du village.

En Asie, les chamanes tchouktches se recrutent chez les êtres les plus efféminés. Ils pratiquent l'homosexualité mais ce n'est pas cette particularité qui est la cause de leurs pouvoirs chamaniques. S'ils affichent leur inversion, c'est que l'homosexualité est chose commune chez les Tchouktches.

Selon Mircea Eliade, les magiciens soumis au travestissement rituel, qu'ils soient ou non invertis, représentent une infime proportion dans la masse considérable des sorciers, hommes-médecine et chamanes du monde primitif. Il faut rattacher cette coutume au mythe de l'androgyne. Comme l'écrit Eliade, l'importance des *basir* tient au fait que, considérés comme des intermédiaires entre les deux plans cosmologiques — Terre et Ciel —, ils réunissent en leur personne l'élément féminin (Terre) et l'élément masculin (Ciel) et sont comme une réplique de la bi-unité divine. Mais le travestissement n'est la plupart du temps qu'un usage dont on est forcé de s'accommoder et qui n'implique aucune modification du comportement sexuel. Dans l'île de Rambree, par exemple, s'il arrive qu'un sorcier adopte le costume féminin et devienne l'« épouse » d'un autre magicien, lui et son « mari » prennent une femme avec laquelle ils vivent tous les deux. En Sibérie, la plupart du temps, si l'esprit est du sexe masculin, il deviendra l'époux d'une femme et s'il est du sexe féminin, il cherchera un partenaire mâle...



« Le miroir est le vrai cul du Diable » dit un proverbe médiéval. La coquette est « possédée d'elle-même » (gravure du XIIIe siècle).



L'ogre du Petit Poucet, par Gustave Doré. A l'époque où Perrault écrit ses contes, l'infanticide est encore un procédé normal de régulation démographique.

apparaissaient sous des formes élaborées. Et cela à chaque étape de la vie : « *Il est extrêmement probable qu'à une époque reculée avoisinant le néolithique*, écrit Pierre Gordon, *la défloration de la jeune fille par une femme constituait un rite très répandu.* » (9)

Ce problème du « dépucelage », comme on dit vulgairement, n'est pas spécialement préoccupant de nos jours et appelle plutôt le sourire. Et pourtant, ce problème en fut un pour bien des peuples au cours des siècles, et même de nos jours en certains pays. En Afrique, au Pérou ou aux Philippines, c'est la mère ou de vieilles femmes qui déflorent publiquement la jeune fille. On dit même qu'au Belouchistan, cette défloration se pratique à l'aide d'un rasoir. En certains endroits, le droit de cuissage y pourvoyait : Hérodote en fait état. On a même vu, dans de nombreux pays, la vierge passer sa nuit de noces avec tous les hommes du clan, sous les yeux de son époux qui n'intervenait que le dernier. En Nouvelle-Calédonie, pour déflorer son épouse, le marié avait recours à un « perceux » officiel rétribué, qui prenait le nom de « cadeberiz » en Orient. Au Cambodge, la défloration était effectuée par un prêtre usant de son majeur trempé dans du vin ; le vin était ensuite bu par la famille du marié. Il y a mieux, paraît-il, en Afrique, de nos jours : il arrive que le jeune marié mette aux enchères la défloration de sa jeune épousée.

La « chirurgie » sacrée

Les mutilations sexuelles, ritualisées, s'étendirent peu à peu au corps tout entier : on arracha et lima les dents, on tailla les doigts, on extirpa les ongles, on entailla la peau, on mutila le nez, les oreilles ou les lèvres. Faut-il voir, dans cette « chirurgie sacrée », le lointain souvenir de ce qui était pratiqué sur les êtres hybrides provenant du « péché originel », c'est-à-dire de la participation des animaux à la « fabrication » de l'homme ?

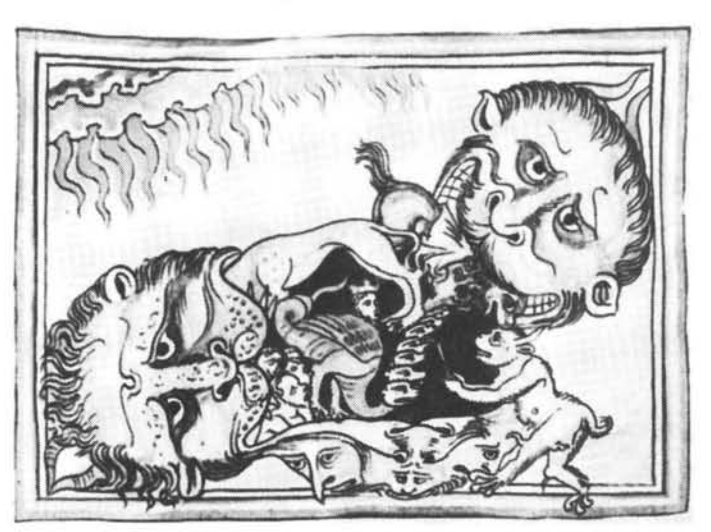
Les aberrations génétiques ont toujours exercé sur les êtres normaux — ou qui s'estiment tels — une attirance trouble faite d'horreur, de fureur, de pitié ou du sentiment intime que les « monstres » incarnent un dessein secret de la nature ou des dieux (10).

(9) *Pierre Gordon, « La révélation primitive ».*



(10) *Lire à ce propos la préface du « Crapouillot » hors série : « Les monstres ».*

Double gueule de Léviathan.



De ce point de vue, le « péché originel » pourrait être le souvenir de la condition à demi animale d'enfants conçus par des femmes. De là viendrait la coutume consistant à sacrifier certains enfants, en usage dans toute l'Antiquité. A Sumer, le culte du dieu Anou exigeait le sacrifice d'enfants. Au VII[e] siècle avant Jésus-Christ, le culte de Moloch en Mésopotamie et chez les Hébreux exigeait qu'on lui sacrifiât un fils. Les prophètes d'Israël refusèrent — contre l'évidence — de voir dans cet usage abominable un sacrifice à Yahvé, et on a pu donc croire que Moloch était une divinité étrangère aux juifs. Mais Abraham accepta de sacrifier à Dieu son fils Isaac qui fut, au dernier moment, remplacé par un bélier.

Il faut aussi se souvenir que Romulus imposa une loi exigeant que tous les premiers-nés, garçons ou filles, fussent épargnés et élevés, excepté dans le cas de « difformités ».

On sait avec certitude que Cananéens, Moabites, Sephardites, Phéniciens et Carthaginois brûlaient les premiers-nés. Et lorsque, pour laisser sortir les Hébreux d'Egypte, l'Eternel frappe tous les premiers-nés égyptiens, comme le dit la Bible, cet holocauste renoue avec la pratique alors presque universelle de la suppression du premier-né : les tribus de la Nouvelle-Galles du Sud associaient naguère encore infanticide et anthropophagie : elles mangeaient rituellement les premiers-nés et dans plusieurs sectes hérétiques médiévales, on supprimait l'enfant conçu lors d'un accouplement rituel, neuf mois plus tôt.

Mi-ange, mi-bête

L'intervention d'un animal est chose courante dans les rituels de fécondité. C'est plutôt la complète « hominisation » qui fait exception.

Saint-Augustin (11) raconte que chez les ophites, une secte chrétienne qui prospérait en Asie Mineure au II[e] siècle, le serpent était déifié. Le serpent — celui de la Genèse — touchait de sa langue une offrande ainsi consacrée et distribuée comme eucharistie. Le serpent est, dans la symbolique, l'animal phallique par excellence. Il n'est donc pas étonnant de le voir associé à de nombreux rites sexuels. Ce qui est curieux, dans le cas des ophites, c'est l'utilisation « positive » du reptile dans une secte chrétienne, donc au fait du rôle joué par le serpent dans la chute adamique.

Mais, bien avant l'ère chrétienne, les animaux étaient mis à contribution, surtout pour la défloration des vierges, l'un des principaux « actes fondateurs » dans les religions anciennes.

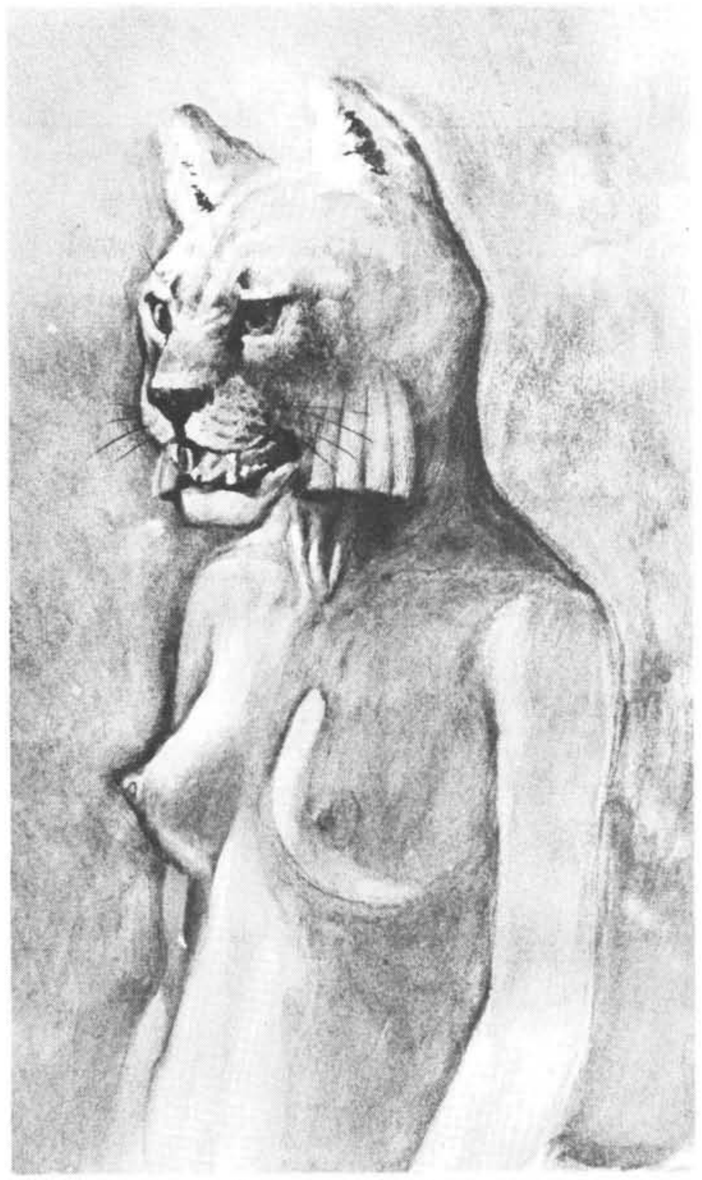
Cette cérémonie avait ses sanctuaires :

A Mendès, très ancienne métropole du delta du Nil, qui donna la XXIX[e] dynastie de pharaons, on adorait le dieu-bélier. Au cours d'une cérémonie religieuse, un bouc et une femme étaient accouplés : Hérodote mentionne ce rite et parle à ce propos de « prodige ».

A Kennelcunnil, au nord de l'Irlande, le nouveau roi s'accouplait publiquement à une jument blanche qui, ensuite, était égorgée. On faisait bouillir la viande et le roi devait se plonger dans ledit bouillon, tandis que la tribu se partageait les chairs.

La promiscuité avec les animaux est loin d'avoir disparu : le père Schebesta rapporte qu'il a souvent vu chez les Pygmées des femmes élever des porcs ou des singes comme leurs enfants et même leur donner le sein (12).

(11) *L'intérêt dont témoigne ce père de l'Eglise à l'égard des sectes s'explique-t-il par ses origines africaines — il était né à Souk-Ahras (actuelle Algérie) en 354 — ou par son passage chez les manichéens ? Evêque d'Hippone, il consacra une bonne part de son intense activité apostolique à réfuter les hérésies (donatisme, pélagianisme, manichéisme).*



Dessin de J.A. Smith extrait de « Sorcières » d'Erica Jong (Editions Albin Michel).

La peuplade des Boschimans, que l'on dit être la plus ancienne d'Afrique australe, a une façon étonnante de célébrer « la danse du chef », le chef étant le sorcier.

« Lorsque la danse commence, raconte Jacques Marcireau, *le chef se met à sauter à quatre pattes comme un animal. Les danseuses s'agitent alors en prenant des positions les plus licencieuses. Au bout d'un moment, le chef bondit sur celle qui s'est le plus avantageusement distinguée à ce point de vue. Aux applaudissements du public et du mari de la femme choisie, il s'accouple avec elle. Après quoi la danse reprend. Le chef occupe de nouveau sa place au centre et, au bout d'un moment, bondit sur une deuxième danseuse. La scène se répète jusqu'à épuisement des partenaires. »* (13)

Tous les clans primitifs ont connu et connaissent encore l'accouplement rituel, dans toutes les parties du monde, souvent mêlé aux rites du baptême et de la communion.

(12) *Schebesta, « Le sens religieux des primitifs », Paris.*

(13) *Jacques Marcireau, op. cit.*

Beaucoup de rites — sinon tous — ont pour base le sang, « matière » essentielle à tous les rites et à toutes les religions, même s'il arrive qu'on le remplace par quelque produit symbolique comme l'eau ou le vin.

Chez les juifs, la consommation du sang est interdite, mais il arrivait que le sang d'un animal sacrifié fût répandu sur les fidèles ou sur l'autel. Dans le culte vaudou, aux Antilles, les fidèles plongent le visage dans le sang d'un chevreau.

On sait que le pacte du sang a toujours été en usage chez de nombreux peuples, des Huns aux Arabes et même chez les Gitans : la cérémonie d'initiation d'un adepte de la Mafia comporte une incision du poignet à l'aide d'un poignard.

Nous ne mentionnerons que pour mémoire, dans la série des rites, celui de la chair, qui devint le cannibalisme rituel : les témoignages sont innombrables. Il faut simplement bien préciser que le repas de chair humaine est, dans la majorité des cas, un repas sacré. Dans certains pays, comme les îles Tiki, seules les personnalités pouvaient manger de la chair humaine. *« L'œil*, rapporte Francis Mazière, *était réservé au roi, les prêtres, les vieillards et les chefs de guerre se partageaient la cervelle, le foie et le cœur, le reste du corps était distribué aux guerriers. »*

Ces coutumes ne sont pas l'apanage des païens, certaines sectes chrétiennes n'avaient rien à leur envier.

Saint Augustin rapporte que les montanistes et les valésiens pratiquaient joyeusement l'émasculation rituelle. Quant aux patriciens, ils s'adonnaient aux meurtres rituels « contre les autres et contre eux-mêmes », précise saint Augustin.

La plupart de ces sectes hérétiques pratiquaient surtout l'accouplement rituel généralisé : les turlupins du Moyen Age se réunissaient en costume d'Adam afin de « retrouver les joies du paradis terrestre ».

Chez les fraticelles (14), on s'accouplait rituellement dans le noir et si un enfant naissait par la suite, il était cruellement sacrifié. Parfois, il était brûlé et ses cendres, mélangées à du vin, étaient bues par les fidèles.

Mais tout cela n'est rien comparé à l'utilisation rituelle du sexe par de grandes civilisations passées.

---

(14) *Ces hérétiques du XIIIe siècle prétendaient pratiquer « sans glose » la règle de saint François. Leurs excès les firent condamner par Jean XII, en 1317. Curieusement, leur mouvement influera sur la création des « franciscains de l'Observance », au siècle suivant.*



Ce diable napolitain du XVIIIe siècle est presque un personnage de la commedia dell'arte. Il forme de la main gauche un geste de malédiction, encore très courant en Italie.

LE WHO'S WHO DES ENFERS

La nomenklatura infernale

AU moment même où paraissaient ses « principes » exposant la théorie de l'attraction universelle, Isaac Newton composait une « géographie de l'enfer ».

Cet honorable gentleman se rattachait ainsi à la grande famille des démonologues qui, depuis les travaux d'Eloy d'Amerval, Fresselius et avant ceux de colin de Plancy ou Jules Bois jusqu'aux remarquables études contemporaines de Roland Villeneuve (1) s'efforcent de décrire le goulag d'en bas et sa nomenklatura.

Car l'enfer, au fil des ans, des réformes et des innovations sataniques, a été envahi par un véritable maquis bureaucratique, qui a de quoi rebuter le damné le plus coopératif : non seulement on y compte un nombre invraisemblable de rangs et de dignités — vanitas ! — de classes et de sous-classes, de légions et de bataillons, mais chaque démon jouit de prérogatives bien particulières, dont il est fort jaloux.

Certes, on ne peut guère aggraver son cas en se trompant de guichet, une fois franchies ces portes où l'on doit « perdre tout espoir » : le mal est déjà fait et la sentence fatale prononcée. Mais on notera que les démons ont parfois, outre leurs fonctions infernales, un rôle terrestre : celui, bien évidemment, de tentateurs.

Vous pourrez donc, grâce à ce dictionnaire, identifier les démons qui vous assaillent quotidiennement. Et, au cas où vous tomberiez tout de même dans leurs pièges, appeler par son nom celui ou celle qui vous infligera, pour l'éternité, les supplices les plus cruels et les plus raffinés.

On peut être damné et poli.



ABADON. Démon exterminateur.

ABIGOR. Grand-duc. Il commande à soixante légions. Il connaît sur le bout des griffes l'art de la guerre et des prophéties.

ADRAMELECH. Grand chancelier des Enfers et président du haut conseil des diables. Il est aussi intendant particulier de Bélial et titulaire de la grand-croix de l'ordre de la Mouche, fondé par Belzébuth.

AGALIAREPT. Grand général. Spécialiste des secrets en tous genres.

ALASTOR. Grand exécuteur des sentences du monarque infernal. autrement dit, bourreau.

ALOCER. Grand-duc. Il enseigne l'astronomie et commande à trente-six légions.

AMAYMOM. Roi du Septentrion. Il est chargé de donner le coup de pouce à la réussite, surtout lorsqu'elle est particulièrement imméritée.

AMBUCIAS ou AMDUSCIAS. Grand-duc barbu. Il dirige la musique infernale et commande à trente légions.

ANDRAS. Grand-marquis. Il apparaît avec la tête d'un chat-huant. Passé maître dans l'art de provoquer et d'envenimer les querelles. Il commande à trente légions.



ASMODEE. Surintendant de la Maison des jeux. Ce démon des plaisirs impurs apparaît sous la forme d'un serpent à trois têtes (taureau, homme et bélier). Il règne sur les arts mécaniques, la géométrie et la classe des « vengeurs ». Ce démon posséda — au sens diabolique du terme — Sara, une jeune femme dont il tua les sept époux avant qu'elle ne convole avec Tobie, son cousin.

ASTAROTH. Grand-duc, grand trésorier et chevalier de la Mouche, d'infernales intrigues l'ont écarté du comité central, le grand conseil infernal. Il connaît la divination et dégage une odeur pestilentielle. Se promène une vipère à la main.

ASTARTE. Epouse d'Astaroth. Cette diablesse préside aux plaisirs de l'amour et porte, contrairement aux autres démons, des cornes en forme de croissant.

AZAZEL. Gardien du bouc et porte-enseigne des armées infernales.

AZRAEL. Ange de la Mort. Son pouvoir est immense car il incarne le Destin.

(SUITE PAGE 24)

(1) *Notamment le superbe album consacré à* « La beauté du diable » *et publié par les éditions Berger-Levrault en 1983.*

La magie sexuelle orientale

« NUITS DE CHINE, NUITS CALINES... »



Un prêtre Shinto, objet du culte en main, lors des fêtes du phallus de Kawasaki.

LES Orientaux ont toujours accordé une grande place à la vie érotique dans leur conception religieuse du monde. Et cela non pour refouler ou limiter l'élan amoureux, mais afin de l'utiliser à une réalisation complète de l'individu.

Bien sûr, à certaines époques, la sexualité fut réprimée. Mais, sans doute parce qu'ils plongeaient leurs racines dans des pratiques magiques très anciennes, les rites sexuels de l'Orient suvécurent à tous les bouleversements.

On ne sait ce que la Chine révolutionnaire et puritaine a fait de cet héritage. Il y a fort à parier qu'il résiste au nouveau dogme, dans la conscience — et pas seulement dans la conscience — de bien des prolétaires en col Mao. Sinon, comment expliquer que l'on procède régulièrement à de vastes campagnes de lutte contre les « superstitions » ? Mais un destin paradoxal a transporté la tradition chinoise la plus riche, le tantrisme de l'Empire du Milieu où elle était née dans les contrées barbares des « Longs-Nez ». C'est en effet en Europe et en Amérique du Nord qu'elle recrute aujourd'hui la plupart de ses adeptes. Un nombre incalculable de sectes s'en réclament qui ne poursuivent pas toujours des buts hautement spirituels.

Dommage, car il y a là de quoi fasciner, de quoi rêver, de quoi, peut-être, nous aider à atteindre la « parfaite harmonie ». A moins que l'on se contente de badiner à deux en pensant aux nuits de Chine, si câlines.

« Fais ce qu'il te plaît »

La voie que propose le tantrisme est, en apparence, bien douce. *« La perfection s'obtient par la satisfaction de tous les désirs. »*

Suivre cette voie exige en réalité une volonté sans faiblesse car l'adepte ne doit pas se laisser dominer par ses sens. C'est à cette condition qu'il obtiendra son éternel salut, *« par les mêmes actes qui font brûler certains hommes en Enfer pendant des millions d'années »* (1). En effet, comme toutes les interventions magiques, l'érotisme mystique chinois libère des forces terribles qui peuvent aider à la parfaite réalisation de soi... ou conduire à l'autodestruction. On ne badine pas avec l'amour (2).

Il existe une multitude d'écoles tantriques, mais toutes se rattachent à deux grands courants : le tantrisme bouddhiste et le tantrisme indouhiste. L'objectif qu'elles se proposent est de réaliser la complète maîtrise de l'énergie sexuelle nommée *kundalini*, figurée par un serpent lové à la base de la colonne vertébrale, symbole de la déesse Çakti. Le *kundalini* ne sera utilisé qu'à des fins magiques et mystiques. Il ne peut s'obtenir dans les conditions habituelles, en raison du caractère « animal » de la sexualité humaine. Il faut s'en détacher pour que Çiva, principe de la conscience pure, qui réside dans la région cérébrale, soit touchée par le *kundalini*. Celui-ci s'élance alors le long de la colonne vertébrale jusqu'au centre supérieur. Sur son passage, il doit éveiller les centres psychiques, appelés *chakras* en sanscrit, centres qui, ordinairement, sont en sommeil. Ce « trajet » constitue la « voie royale ».

Il existe deux itinéraires pour atteindre à cet état : la chasteté, voie tantrique de la main droite, et l'accomplissement de l'acte sexuel selon un rituel précis, voie tantrique de la main gauche (3). Dans la voie de la main droite, il n'y a pas d'accomplissement sexuel physique : l'orgasme est purement mental. L'adepte y parvient en dominant ses fantasmes, les pensées érotiques qui vagabondent chez l'être humain ordinaire et conditionnent son comportement sexuel. On ne peut parvenir que graduellement à la maîtrise, car la vigueur des fantasmes et leur docilité dépendent de l'entente des couples. Certains d'entre eux devront attendre des années avant de pouvoir pratiquer à la perfection ces « étreintes » imaginaires.

A ce stade, le sperme ne doit pas quitter le corps de l'homme, mais y être retenu. En épargnant sa semence, l'adepte préserve ses organes du vieillissement et favorise l'apparition de pouvoirs magiques.

Le tantrisme de la main gauche, lui, ne propose plus de maîtriser des fantasmes et de s'accoupler mentalement, mais de pratiquer un coït complet, sans la jouissance ultime. Les rapports sexuels n'ont d'autre but que de capter l'énergie psychique et sont très soigneusement codifiés. Ils ne doivent d'ailleurs s'accomplir que sous la conduite d'initiateurs. Certains sujets, très doués, obtiennent le même résultat sans avoir recours à un(e) partenaire. Le tantrisme enseigne en effet que chaque individu est androgyne : le côté droit de son corps est masculin, le côté gauche, féminin. En pratiquant l'ascèse sexuelle, on peut parvenir à réconcilier ces deux aspects de la personnalité.

La bête à deux tao

Si le tantrisme a ses racines dans les pratiques magiques, le tao est, lui, de création et d'inspiration plus récentes à l'échelle de la civilisation chinoise : il remonte au III[e] siècle avant notre ère. La tradition en attribue la formulation à Lao-Tseu, mais il s'agit plus probablement d'un ensemble de doctrines, synthétisées et harmonisées tardivement.

« Chemin suprême de la nature, le tao imprégna toute la structure de la pensée et de la société chinoises durant plus de

(1) *A. Avalon*, « La puissance du serpent », *Derain, 1959.*

(2) *Comme disait Mu-tsé (NDLR).*

(3) *N'y voir aucune allusion à cette littérature qui épuise ses tirages aussi vite que ses lecteurs (NDLR).*



Un rite initiatique du tantrisme. Peinture du Rajasthan (XVIII[e] siècle).

deux millénaires. » (4) Le taoïsme pose l'existence de deux forces antagonistes et néanmoins complémentaires, le yin et le yang. L'énergie créée en chaque individu par l'interraction de ces forces, le Ch'i ou « souffle de la vie » est le tao. Elle anime tous les objets de l'univers, vivants ou inertes, chaque sexe incarnant un « pôle » positif ou négatif : la femme est yin et l'homme yang. Toutefois, la femme n'est qu'incomplètement yin et l'homme qu'imparfaitement yang. Ainsi, en chaque individu, l'élément le plus faible doit-il être renforcé par l'élément dominant. Aussi le tao accorde-t-il autant de place à la description des organes — vagin et verge — qui distinguent extérieurement les sexes qu'à celle de leur essence — sécrétion lubrifiante pour la femme, sperme pour l'homme — qui émanent de l'opposition intérieure des humeurs. Que l'on



Extrait d'un manuel d'érotologie chinois du XIIIe siècle. L'union sexuelle est une prière.

emprunte l'une ou l'autre voie, on doit suivre un régime alimentaire approprié et effectuer de rigoureux exercices musculaires et respiratoires. Car le taoïsme ne prône pas l'abstinence : *« Si tu peux faire l'amour à dix femmes dans une nuit*, dit-il, *cela vaut mieux.* »

« De même que l'Européen des débuts du Moyen Age savait, sans toutefois comprendre pourquoi, que le sexe était un péché autorisé à l'occasion, écrit Ray Tannahill (5) *de même son contemporain chinois savait, sans toutefois comprendre pourquoi, que le sexe était un devoir sacré à pratiquer fréquemment et consciencieusement, s'il désirait vraiment s'harmoniser avec le tao.* » D'où l'apparition, très tôt dans l'histoire chinoise, de nombreux ouvrages d'érotologie. De leur contenu, nous ne connaissons malheureusement que ce que le Japon a préservé depuis le Xe siècle, époque où le rayonnement de la culture chinoise atteignit son apogée. Bien qu'incomplet, l'inventaire de cette « bibliothèque rose » est déjà plein d'enseignement. On y passe en revue, avec une méticulosité toute asiatique, les significations cosmiques de la sexualité, les moyens de stimuler les zones érogènes, les techniques et positions d'accouplement, les produits et médecines aphrodisiaques.

Prêt pour le « grand soir »

Ces manuels de mauvaise conduite reprennent, sur plus d'un point, les antiques conseils du tantrisme. Ils insistent, par



Pour glorifier Lakshmi, déesse de l'amour, les amants doivent rechercher les positions les plus originales, et pas forcément les plus confortables. (Peinture népalaise du XVIIIe siècle.)

exemple, sur l'« économie des humeurs » : la sécrétion féminine, contrairement au sperme, est considérée comme inépuisable ; la semence de l'homme, par sa rareté, est, elle, particulièrement précieuse et ne doit à aucun prix être gaspillée. Il est également admis que la sécrétion de la femme « fortifie » le sperme. Il est donc souhaitable de faire durer le coït le plus longtemps possible afin que la femme éprouve le nombre maximum d'orgasmes. Inutile de dire que cette recommandation n'est en aucun cas une reconnaissance du « droit au plaisir » cher aux féministes : l'homme chinois était bien trop misogyne pour cela. Mais il pensait, en accompagnant sa partenaire jusqu'au seuil du septième ciel sans y pénétrer lui-même, emmagasiner une force ainsi disponible pour le « grand soir » de l'orgasme absolu.

Pour que le sperme se retire du phallus — poétiquement

(4) *Ray Tannahill*, « Le sexe dans l'histoire », *Robert Laffont, Paris, 1982.*

(5) *Ray Tannahill, ouvrage cité.*

baptisé « Tige de jade » — et regagne le cerveau, l'adepte du tao devait exercer, avant de jouir, une forte pression entre ses bourses et son anus, pression accompagnée d'une profonde respiration. Cette méthode fut d'ailleurs recommandée et employée à des fins contraceptives dans d'autres civilisations.

Le tao n'imposait pas cette terrible maîtrise du plaisir à des fins purement érotiques. Il affirmait également qu'un enfant dont le père était parvenu au faîte de la puissance séminale lors de la conception serait plus fort et plus sain. Cela dit, le taoisme admettait fort bien que l'on dût avoir des rapports sexuels et que l'on éprouvât des orgasmes sans intention magique ou procréatrice. Une sorte de barème fut même institué et publié dans les « Instructions secrètes de la chambre de Jade » : *« Les garçons de quinze ans peuvent se permettre d'éjaculer deux fois par jour ; les faibles constitutions une fois ; les hommes de trente ans une fois par jour ; ceux de quarante ans, une fois tous les trois jours ; ceux de cinquante ans, une fois tous les dix jours ; à soixante ans, une fois tous les vingt jours et, enfin, à soixante-dix ans, et plus, une fois par mois. »* La magie sexuelle pouvait, en outre, guérir certaines maladies. La « cure » reposait sur une arithmétique complexe, fixant à partir du chiffre 9 le nombre de coups de rein à donner lors de l'union amoureuse.

Au XVII[e] siècle les Chinois, toujours largement en avance sur l'Occident, inventèrent l'éducation sexuelle à l'usage des jeunes couples et lui donnèrent une forme plus adaptée à l'évolution des mœurs que les vénérables mais effroyablement complexes traités taoïstes. Van Gulik (6) grand spécialiste du sujet, cite, entre autres dispositifs pédagogiques une « chambre des joyeux bouddhas » où l'on avait placé des statuettes mâles et femelles de la divinité, dotées d'organes génitaux visibles et amovibles. Les dits organes étaient présentés aux époux, qui pouvaient alors, manuellement, se familiariser avec la mécanique sexuelle.

Les taoïstes se mêlèrent parfois de politique. Au IV[e] siècle de notre ère, ils tentèrent même de renverser la dynastie des Han et de fonder un « empire taoïste ». En signe de ralliement, tous les conjurés portaient un ruban jaune. Ils se livraient, les nuits de pleine et de nouvelle lune, à des cérémonies sexuelles de « déculpabilisation ». On ne sait si ces orgies nocturnes amoindrissaient la combativité des adeptes. Toujours est-il que leur tentative de putch échoua et fut réprimée dans le sang. La magie sexuelle survécut cependant aux aléas de la politique. Aujourd'hui encore, des disciples de Lao-tseu pratiquent clandestinement sa discipline de « tous les plaisirs ». Avec tous les risques que cela comporte, sous un régime à la fois matérialiste et pudibond.

Le kama-soutra : pas seulement une « gymnastique »

Le « Kama-soutra » est certainement le recueil de recettes érotiques le plus célèbre du monde.

Ce texte, qui remonte au IV[e] siècle, et que l'on attribue au sage Vatsyana, n'est cependant pas, comme le laissent supposer certaines éditions occidentales, qu'un traité de gymnastique. Il s'agit d'une encyclopédie de la vie conjugale qui fait leur place aux questions religieuses, juridiques, alimentaires, à l'hygiène et aux soins du ménage. Là encore, l'influence du tantrisme est sensible, bien que l'érotique bouddhiste diffère totalement de la magie sexuelle dans les buts qu'elle s'assigne. Pour les disciples du « Parfait », l'extase n'est pas un moyen de dominer le monde, mais de s'en affranchir. Pendant l'orgasme, l'homme connaît un bref instant la liberté totale et la béatitude complète du sage. En effet, dans la femme, c'est à Çakti, l'épouse de Shiva, que s'unit l'homme. Çakti possède une énergie sexuelle



Phallus sacré, ou lingam. Inde, VII[e] siècle.

(6) *R. Van Gulik,* « La vie sexuelle dans la Chine ancienne », *Gallimard, Paris. Avec l'éclectisme caractéristique des érudits américains, le professeur Van Gulik, sinologue de réputation mondiale, est également l'auteur de romans policiers situés dans la Chine du VIII[e] siècle. On imagine mal, en France, Jacques Soustelle publiant un « polar » aztèque dans la « Série noire ».*

DE L'ART OU DU C

L'AUTRICHE jouit d'une solide tradition gastronomique, et ses « delikatessen » sont réputées dans le monde entier. Elle a également donné au monde Mozart, Schubert, Johann Strauss et Sigmund Freud, qui était des quatre celui qui jouait le plus mal du piano. On peut ajouter qu'Adolf Hitler compte parmi les enfants les plus connus — sinon les plus revendiqués — de ce petit Etat sympathique et montagneux.

De ces héritages divers, Hermann Nitsch s'emploie à tirer la quintessence. Cet artiste de quarante-cinq ans — l'âge est garanti, pas la qualité — est le promoteur d'un spectacle total, où l'on peut distinguer une triple influence charcutière, musicale et luciférienne.

Précisons que des œuvres de Nitsch sont exposées à la Tate Gallery et à la Hamburger Kunsthalle, ce qui écarte d'avance tout soupçon de canulardisme.

***

C'est le vendredi 30 juillet 1984, dans la cour du château de Prinzndorf, qu'eut lieu la première représentation du « théâtre vivant » conçu et réalisé par Nitsch.

Trois semaines de répétitions avaient été nécessaires à la mise au point du spectacle, auquel participèrent cent cinquante acteurs.

Au lever du soleil, une centaine de musiciens, sous la direction du compositeur, Nitsch lui-même, attaquèrent l'hymne solaire, ouverture d'une partition « kolossale » de cinq cents pages. La musique mêlait liturgie chrétienne, odes inspirées de la mythologie grecque et tam-tam païen.

Ce bruit composite devait accompagner durant trois jours le rituel ou « couleurs, odeurs et mouvements renvoyaient l'homme à ses sensations primitives ».

La trame du spectacle était assez répétitive, mais dénuée de cruauté. On sentait bien que l'artiste avait dû faire la part des choses, et trouver des accommodements avec le ciel.

Lorsque, par exemple, un premier bœuf fut abattu, un petit orchestre à cordes l'accompagna, et le boucher accomplit son office sous contrôle vétérinaire.

La bête, pendue à un crochet, sur fond de toile blanche, fut ensuite dépecée et écorchée.

C'est alors qu'un premier contingent d'acteurs, totalement nus, les yeux couverts d'un bandeau blanc, furent conduits sur des civières au pied de l'animal.

Puis ils plongèrent leurs mains, leurs pieds, et tout ce qu'on peut tremper en ce genre de circonstances, dans les entrailles encore chaudes.



Des comparses malaxèrent et tortillèrent les viscères, ce qui déclencha des projections sanglantes du plus bel effet sur les corps nus et les étoffes blanches.

***

Hermann Nitsch, qui avait revêtu pour l'occasion son costume noir de maître de cérémonie, versa alors dans la bouche des protagonistes, bras en croix, de longues rasades de raisiné, qui leur dégoulinaient sur le torse.

C'est alors que se produisirent, dans l'assistance, les « renvois » promis par le Grand Prêtre.

La musique des cuivres et des percussions s'était enflée jusqu'à ce moment suprême, « allusion — dixit Nitsch — au mystère de l'Eucharistie ».

Sur ce, un Panzer couvert de fleurs pénétra dans la cour du château, et vint écraser de ses chenilles les intestins des bêtes sacrifiées.

Ce n'était là que les prémices d'un carnage ponctué d'orgies, d'interventions de l'arme blindée et de méchouis baroques dont témoigne notre reportage photographique.

Le tout nécessita 3 000 litres de sang frais, un tombereau de pétales de roses, 100 m² d'étoffe blanche, quinze cochons, vingt moutons, quinze

OCHON ?

Cérémonie païenne, « messe rouge », attrape-gogos, le théâtre total d'Hermann Nitsch embrasse tous les genres. Les acteurs, eux, s'en donnent jusqu'aux tripes.



chèvres, sept taureaux, six vaches, cinq bœufs, cinq chevaux et pas un seul raton-laveur.

Quelques dizaines de satanistes avaient payé entre 800 F et 1 800 F le droit d'assister au spectacle.

« Je refuse le théâtre traditionnel », déclara Hermann Nitsch, qui ignore visiblement notre bon vieux Grand Guignol. « Je revendique l'héritage d'Artaud » — pauvre Antonin ! — et « j'aspire à créer une œuvre wagnérienne ».

Confondrait-il « Tannhäuser » avec « Tiens, voilà du boudin ? »





Deux figures du « Kama-soutra ». Les moustaches du monsieur évoquent irrésistiblement les cartes transparentes du début du siècle.

particulièrement active, ce qui donne à l'accouplement sa dimension cosmique.

Les coïts rituels du bouddhisme tantrique se déroulaient généralement en groupe, sous la direction d'un « gourou ». Toutefois, pour son initiation, le néophyte bénéficiait des prestations d'une prêtresse, une initiée de haut niveau, la Dakinis. Mais après cette première approche sans nul doute agréable de la doctrine, il lui fallait se consacrer à de longues prières et pratiquer intensément la méditation. Cette formation à la fois théorique et pratique devait aboutir à des visions divines.

L'onanisme fut également employé par certaines sectes pour atteindre à l'illumination. L'adepte devait commencer par adorer son sexe en érection, puis susciter en soi la dimension féminine. Ainsi, c'est du moins ce que promettait la doctrine, il pouvait parvenir à réaliser l'union des deux sexes et atteindre à une extase plus parfaite encore.

De nombreux rites du bouddhisme tantrique empruntent la voie de « la main gauche ». Certains honorent Çiva d'une manière bien douloureuse pour les jeunes vierges, ou Dvadasis. Elles sont en effet « mariées » au dieu sur un autel d'où dépasse un sexe de pierre en érection. Sous peine d'être égorgées par les prêtres qui célèbrent ces unions, les jeunes filles doivent sacrifier leur vertu sans pousser le moindre cri. La secte des Vamachara pratiquait, elle, des mariages collectifs destinés à accroître l'intensité des « vibrations » provoquées par l'extase. Rompant avec l'un des interdits fondamentaux de l'indouhisme, ses adeptes consommaient des substances interdites, telles que la viande. Il leur arrivait même de mettre à mort des vaches, lors de cérémonies nocturnes, à la pleine lune, qui comportaient de séances de flagellation, et des accouplements hétéro et homosexuels.

Le tantrisme indien confiait le choix des épouses, lors des cérémonies rituelles, aux prêtres. Ils ne tenaient compte, pour former les couples, que de l'horoscope de la femme et de la date de ses règles. Cette procédure était gardée rigoureusement secrète, car elle rompait avec les interdits fondamentaux séparant les castes. Il arrivait ainsi que des hommes « purs » fussent unis à des femmes intouchables. De tels sacrilèges auraient entraîné, s'ils avaient été connus, de violentes réactions des indouhistes orthodoxes. De sorte que l'on prit l'habitude de supprimer la partenaire impure — qui n'avait connu que des plaisirs de courte durée — afin de conserver un secret absolu.

Tous les adeptes de Civa n'ont pas choisi la « voie royale » du tantrisme.

Les Aghorapanthis pratiquent des cultes autrement plus violents. Nécrophages, ils ne boivent et ne mangent que dans les crânes de victimes sacrificielles. Lorsqu'ils occupaient l'Inde, les Britanniques étudièrent ces sectes avec soin. Ils découvrirent ainsi que les adeptes se nourrissaient de chairs en décomposition et d'ordures diverses. Le cheval, qu'ils considéraient comme un animal sacré, était le seul animal — homme compris — à ne jamais figurer à leur menu. Parce qu'ils avaient constaté que l'on fertilisait la terre avec des excréments, les Aghorapanthis en déduisaient que la fertilisation de l'esprit exige que l'on consomme de la pourriture. Des témoins rapportèrent qu'ils rassemblaient leurs excréments dans un morceau d'étoffe, les filtraient et employaient le liquide obtenu à des rituels propriatoires. Pour se livrer à la méditation, les Aghorapanthis passaient leurs nuits assis sur un cadavre. Les femmes stériles et qui souhaitaient ne plus l'être, employaient également cette méthode...

Ils ne font rien comme tout le monde

Dans le domaine des rites sexuels comme dans beaucoup d'autres, le Japon cultive la singularité. Sa religion principale, le shintoïsme, est un culte païen. *« Le Shinto*, écrit Théo Lésoualc'h (7) *est resté l'héritage direct des âges obscurs de la préhistoire, comme une curieuse religion sans dogmes, dépourvue de métaphysique, composée seulement d'un ensemble de rites inégaux dédiés aux huit cents ou huit cent mille myriades de divinités polymorphes que lui attribuent certaines légendes. »*

Pour les Japonais, tout est divin dans la nature, à commencer par son inépuisable fécondité. L'un des rites les plus simples du shintoïsme, toujours pratiqué de nos jours, utilise des branches d'arbre. Sur l'une d'elles est taillé un phallus, et à l'interstice de l'autre, une vulve. L'usage veut qu'on les emboîte, en hommage aux divinités de la montagne, lors du nouvel an

(7) *Théo Lésoualc'h*, « Erotique du Japon », *Henri Veyrier, Paris, 1978.*

lunaire. Selon certains auteurs, ce « mariage sylvestre » est la survivance de très anciennes orgies sacrées, qui furent proscrites.

Aux environs du VIII[e] siècle, le Shinto fut battu en brèche par le bouddhisme et le confucianisme. Il retrouva toutefois la faveur populaire au XVII[e] siècle.

En 816, le moine Kukaï fonda la secte bouddhique Shingon qui, tout comme la secte concurrente Tendai, influença grandement l'époque Héian. En créant son école, Tachikawa, un maître du tantrisme, fit la synthèse des pensées Shingon et Shaktistes, originaires du Tibet. S'ouvrit ainsi une grande période d'érotisme religieux qui prit fin trois siècles plus tard. Avec elle s'acheva également une époque de relative douceur pour les femmes. Désormais, elles ne furent plus que *« le ventre que l'on empruntait en se mariant »* comme dit un proverbe samouraï. La relégation de la femme — tout commerce non génésique étant interdit avec elle — eut d'ailleurs pour conséquence le développement de l'homosexualité, notamment dans le clergé et chez les hommes de guerre. Au XVI[e] siècle, le prêtre Nichiren infirma quelque peu cette tendance en soutenant avec quelque succès que les hommes et les femmes étaient spirituellement égaux. Mais ce n'est qu'un siècle plus tard que furent jetées les bases du Japon moderne.

La période Tokugawa fut ainsi marquée, comme notre époque victorienne, par une vague de puritanisme. Toute relation amoureuse ou sexuelle hors mariage entraînait irrévocablement le bannissement, et l'adultère, la cruxifixion des amants (8). Cette répression déclencha une grande vague de suicides en duo, les Shinjus. Paradoxalement, cette période vit l'apparition de nombreux bordels au sein des quartiers réservés, les Yoshiwara (9).

La défloration des jeunes filles incombait aux dieux ou à leurs serviteurs — et le plus souvent à ces derniers. Aujourd'hui, les jeunes filles ne sont plus dépucelées par les prêtres, mais la tradition s'est maintenue sous une forme symbolique. Dans la région de Nagasaki, par exemple, la veille du mariage, les mères conduisent leur fille au sanctuaire de Fuchioka. Là, le prêtre place entre les cuisses de la fiancée un bâton, analogue évident de la défloration de jadis. C'est d'ailleurs encore à des vierges que l'on confie l'entretien des sanctuaires shintos, les Mikos.

Au Moyen Age, les fêtes paysannes, ou Matsuri, qui accompagnaient les travaux des champs, s'achevaient par des orgies. Joyeuse manière d'associer le travail et les devoirs religieux, puisque ces réjouissances collectives devaient célébrer la terre féconde. Malgré les diverses interdictions qui frappèrent ces pratiques au cours des siècles, elles se sont maintenues jusqu'à nos jours. Les enfants qui naissaient de ces rapprochements spontanés et périodiques bénéficiaient d'un statut social tout à fait honorable. Car les circonstances de leur conception les plaçaient sous la protection du dieu Inari.

Aujourd'hui encore, dans le nord du Japon, on voit couramment des femmes se baigner dans une piscine d'eau thermale « fécondante » sur laquelle flotte un phallus que les baigneuses se renvoient l'une à l'autre. Il y a quelques années, le pseudo-sexe de bois fut remplacé par un leurre en caoutchouc : la violence avec laquelle ces dames se le lançaient avait provoqué des blessures sérieuses.

Le paganisme sexuel est toujours de mise au Japon. A Kawasaki, chaque année, le printemps s'ouvre sur la fête du phallus. Au passage des sexes sacrés, dressés et enchâssés, portés par des jeunes gens et des prêtres, des milliers de spectateurs brandissent des phallus de toutes tailles. Une très vieille légende inspire ces réjouissances. On dit qu'en un siècle lointain, une jeune fille de la noblesse avait vu son mari, le soir de ses noces, massacré et émasculé d'un coup de mâchoire par un redoutable démon. Son père choisit alors le meilleur de ses guerriers afin d'affronter le diable, de le mettre hors d'état de nuire et de devenir, après le combat, l'époux de sa fille. Mais le samouraï, comme son malheureux prédécesseur, y laissa le meilleur de lui-même. Plus aucun prétendant ne se fit alors connaître, jusqu'au jour où se présenta un forgeron borgne. Peu enthousiaste, le seigneur l'autorisa quand même à franchir le seuil de la chambre de sa fille. Quand le démon se jeta sur le forgeron pour lui croquer le sexe, il se brisa les dents. Borgne, mais pas sot, le prétendant s'était confectionné un phallus en métal qu'il avait glissé sous son kimono. Le lendemain matin, à côté du lit où le couple dormait, on trouva, en tas, les dents du démon... Dix siècles se sont écoulés, mais on fête toujours rituellement le courage et l'astuce du forgeron. Pendant quelques heures, Kawasaki oublie ainsi, dans un déferlement de sexes glorieux, les chromes et les écrous de ses motos qui ont conquis le monde.

Dans une autre ville japonaise, Tagata, des dizaines de milliers de personnes se réunissent le 15 mars pour porter solennellement au sanctuaire, au milieu d'une pompe grandiose, des phallus dédiés aux divinités. L'engouement populaire est tel que cette cérémonie mobilise chaque année une véritable armée policière.

C'est ainsi que le Japon, un des deux ou trois pays les plus modernes du monde, garde des racines solidement plantées dans sa très ancienne tradition. L'Orient « compliqué » aurait-il mieux réussi que nous à unir le progrès technologique et le sens du sacré ?

(8) *Mizoguchi en a tiré un film superbe : « Les amants crucifiés ».*

(9) *L'« amour en barque » y était l'une des spécialités les plus recherchées. La prostitution fut légale au Japon jusqu'au 1[er] avril 1957, date à laquelle on ferma les « maisons ».*



« Cesse de méditer et passe aux actes ! ». Dessin paru dans « Play-Boy ».

LE WHO'S WHO DES ENFERS

(SUITE DE LA PAGE 15)



BAAL. Grand-duc, général en chef des armées infernales et grand-croix de l'ordre de la Mouche.

BAALBERITH. Grand pontife, secrétaire général et conservateur des archives de l'enfer.

BAEL. Roi de la partie orientale des Enfers. Il commande à soixante-six légions.

BARBATOS. Démon barbu, familier des sous-bois, qui enseigne le langage des animaux. Il préside aux travaux alchimiques.

BAYEMON. Démon d'Occident.

BEHEMOTH. Sommelier et grand échanson des Enfers. Démon des instincts, des plaisirs de la table et du ventre. Il fut cité au procès d'Urbain Grandier, lors de l'affaire des « possédées de Loudun ».

BELIAL. Démon de l'homosexualité. D'une grande beauté, il est particulièrement vicieux et vil. Commande à quatre-vingts légions et règne sur la 3e classe, celle des « méchants ». Il est ambassadeur en Italie.



Belphégor (à gauche) et Mammon, démon de l'avarice. Dessin de Léo Taxil pour « Le diable au XXe siècle ».

BELPHEGOR. Démon chargé de donner le « feu vert » aux découvertes et aux inventions. Pour séduire les hommes, il leur apparaît sous les traits d'une femme. Tout comme Belial, a choisi la « carrière » : il est en poste en France.

BELZEBUTH. Prince des démons. Son nom signifie « seigneur des Mouches ». Il a d'ailleurs fondé un ordre des Mouches comportant plusieurs grades, dont il honore ses créatures les plus sales, les plus viles, les plus abjectes. Selon Palingène, Belzébuth a *« les narines extrêmement larges et deux grandes cornes sur la tête ; il est noir comme un Maure ; il a deux grandes ailes de chauve-souris attachées aux épaules, de larges pattes de canard, une queue de lion et de longs poils depuis la tête jusqu'aux pieds »*. Il dirige la classe infernale des « séraphins ».

BIFRONS. Démon chargé d'allumer les flambeaux sur les sépultures.



CAYM. Angé déchu. Ses talents de dialecticien lui ont valu le surnom de « sophiste de l'Enfer ». Trente légions lui obéissent.

CHAMOS. Démon de la flatterie. Membre du grand conseil infernal et chevalier de la Mouche.

CHAX. Duc des Enfers. A l'aspect d'une cigogne. Trente légions sont sous ses ordres. Quand on lui en donne l'autorisation, il restitue l'argent qu'il a volé, mais avec douze cents ans de retard, et pas un sou d'intérêt.





DAGON. Démon de deuxième classe. Boulanger de la cour infernale.

EMPUSE. C'est le démon de midi. Grand amateur de travestissement, il a pour victimes favorites les personnes de bonne réputation et d'âge mûr, les pauvres gens et les désespérés.

EURYNOME. Prince de la mort et grand-croix de l'ordre de la Mouche. Son corps n'est qu'une plaie affreuse recouverte d'une peau de renard. A l'aide de ses immenses dents de loup, il dévore des cadavres en décomposition.



FLAUROS. Grand général des Enfers réputé pour son esprit de contradiction. Il commande à vingt légions.

FURCAS. Chevalier. Il n'ignore rien des vertus de la nature et des pouvoirs de la rhétorique. Vingt-neuf légions sont rangées sous ses ordres.

GOAP. Prince des démons de midi et des diablotins de deuxième classe.

GOMORY. Se manifeste sous l'aspect d'un faune.

HABORYM. Démon des incendies. Sa monture favorite est une vipère.

HECATE. Tricéphale. Possède une tête de cheval, une tête de chien et un visage de femme. La police des Enfers est sous ses ordres.

(SUITE PAGE 63)

Sabbats et messes noires

AUTELS DU LIBRE ECHANGE



Le sabbat des sorcières, par Goya.

« JE promets que je vous servirai toute ma vie et vous donne mon cœur et mon âme, toutes les facultés de mon âme, tous les sens de mon corps, toutes mes œuvres, tous les désirs et soupirs, et toutes les affections de mon cœur, toutes mes pensées. Je vous donne toutes les parties de mon corps, toutes les gouttes de mon sang, tous mes nerfs, tous mes ossements, toutes mes veines... Je vous donne ma vie pour votre service, voire même si j'avais mille vies je vous les donnerais toutes. »

Qui n'a souhaité, dans la ferveur des amours naissantes, se livrer comme Marie de Sains, corps et âme, à l'élu (1) de son cœur ? Qui n'a prêté le vœu absurde, excessif, définitif, en prenant le ciel pour témoin, de vivre *« mille vies et de les donner toutes » ?*

(1) *Lenormand de Chiremont :* « Histoire véritable, mémorable de ce qui s'est passé sous l'exorcisme de trois filles possédées en païs de Flandres, en la découverte et possession de Marie de Sains », *Paris, 1629.*



Dessin de J.A. Smith extrait de « Sorcières » d'Erica Jong (Albin Michel).

Ce serment de Marie de Sains ne figure dans aucune anthologie du délire amoureux, car cette petite paysanne flamande du début du XVII[e] siècle ne vouait pas *« son cœur, les gouttes de sang, ses nerfs et ses veines »* à quelque berger blondinet, mais à Belzébuth.

Sorcière elle était, depuis son plus jeune âge, et fidèle aux rendez-vous du sabbat... (2)

On a beaucoup épilogué sur ces réunions champêtres. Derniers feux du paganisme jetés à l'aube du siècle de Descartes ? Michelet y voyait l'orgie de serfs en révolte — et l'importance accordée aux festins, dans les descriptions recueillies par les inquisiteurs et les exorcistes, se comprend bien dans une époque de misère et de famine. Il y eut pourtant des sabbats bien avant que la pensée rationnelle et l'Etat centralisateur ne s'associent pour traquer au fond des campagnes fillettes et garçons fous de leur corps.

Jadis, ils étaient liés aux cycles solaires et biologiques. On se réunissait aux époques de solstice, d'équinoxe et aux périodes de rut des animaux sauvages. *« Le sabbat,* écrit Roland Villeneuve, *c'est la fête, c'est le monde renversé ; il a lieu, la nuit, à minuit, l'heure où les contraires se complètent, où tout devient possible. Le sabbat, c'est la levée des tabous, des interdictions, le moment de satisfaction des instincts refoulés. Le sabbat, c'est le retour au chaos primitif, à l'univers-magma dont les lois physiques abolies n'infligent plus, n'infligent pas encore un démenti cruel aux volontés des magiciens. Le sabbat, c'est aussi, dans la licence complète, la fête de la fécondité et du sexe, principe de la vie qu'il faut renouveler périodiquement. Le sabbat, c'est, à rebours, l'universelle communion d'amour, sous sa forme fécondante la plus primitive, ramenée par-delà les interprétations sublimantes, par-delà les endiguements de l'esprit et de la société, au culte nécessaire de la nature et de Diane...* (3) »

Contestation de la société établie, ressentie comme « répressive », effort pour juguler des puissances effrayantes parce qu'inexpliquées, le sabbat est surtout un exutoire aux désirs érotiques brimés par une religion qui intervient désormais, avec une efficacité redoutable, dans les alcôves. *« Les images sexuelles,* poursuit Roland Villeneuve, *se combinent avec les suggestions de la démonologie ambiante, de l'obsession contemporaine du Diable et de son pouvoir omniprésent. Le souvenir des rites païens, encore vivaces dans les campagnes, des dieux et des déesses qui n'ont point cédé devant l'invasion des saints et des anges appelés à les remplacer dans l'imagination populaire et dans ses coutumes immémoriales, se mêle à la déformation systématique des sacrements chrétiens. »*

Nous verrons plus loin comment ces « parodies » de la religion officielle — *dominante* dirait-on aujourd'hui — après avoir subi une longue et patiente élaboration, aboutiront un

(2) *L'origine du mot Sabbat est inconnue. Il semble bien qu'il n'ait aucun rapport avec le jour de repos des juifs.*

(3) Le Crapouillot, *« Amour et magie ».*

siècle plus tard aux macabres simulacres des « messes noires ».

Un point mérite d'être souligné. Lorsque le juge Lenormand de Chiremont entend — non pas en confession, mais durant une instruction judiciaire — la jeune et follette Marie de Sains, il ne fait de doute, ni pour le témoin ni pour le magistrat, que le Diable, hôte des réjouissances nocturnes, y apparaît bel et bien, en chair et en os.

L'Eglise était moins crédule que les officiers du roi. *« L'esprit malin pousse, avec la permission de Dieu, sa malice à ce que quelques-uns croient faussement réel et extérieur ce qu'ils souffrent en imagination et par leur faute »*, écrivait Jean de Salisbury au début du XII[e] siècle. *« Qui ne serait assez aveugle,* ajoutait-il, *pour ne pas voir là une pure illusion des démons ? »*

Toute l'ambiguïté du sabbat apparaît ainsi. Elle est à l'image du Diable lui-même : une réalité qui déplace des foules, mais une réalité imaginaire.

La foire aux détraqués

Les exorcistes ont, eux, une expérience bien concrète du sabbat. Résumant les jugements et procès-verbaux d'un passé encore proche, y mêlant ses propres obsessions — éthéromanie et morphinomanie — l'abbé Echwaeblé dresse, au XIX[e] siècle, un panorama naïf par le style, mais exact dans ses détails, de la cérémonie sabbatique :

« Le sabbat est quelque chose comme une foire où se réunissent les satanistes, les sorciers, les détraqués, les curieux d'aberrations, de miracles, d'enthousiasme (?) et de messes noires, les éthéromanes, morphinomanes, et autres ; car l'on y célèbre la messe noire, et Satan lui-même officie. Au Sabbat, tous emportent quelque chose pour le maître. Ce ne sont pas, d'ailleurs, les choses les plus somptueuses qu'il préfère : il méprisera la bourse de damas et sourira au crâne ou au nombril d'un enfant, à une chandelle noire, à un pot de graisse de pendu, à une fiole de morelle distillée (4) ; il ne voudra point entendre les vibrations d'un Stradivarius, mais il se délectera au bruit de casseroles frappées l'une contre l'autre ».

Le brave abbé doit convaincre ses lecteurs mais sa peinture, qui emprunte aux clichés de la « littérature de colportage » ne vise évidemment pas à les séduire, mais les effrayer. Fût-ce en reprenant les plus vieilles illustrations du Diable « païen », du démon incarné auquel l'Eglise n'a jamais cru officiellement...

Aussi fait-il rapidement entrer Satan en scène :

« Il apparaît généralement sous la forme d'un énorme bouc. Les nouveaux impétrants viennent devant lui abjurer leur foi et leur baptême, et prêter serment sur un grand livre noir. Après quoi, ils sont rebaptisés sous un autre nom. »

« Au son de hautbois criards, une longue théorie se développe : borgnes, bossus, boiteux, culs-de-jatte, démons, bêtes, gens, tout cela forme une effroyable sarabande, des rondes où les danseurs se tournent le dos (car certaines sorcières viennent incognito : des reines, des princesses, Mme de Montespan). La cohue grouille hideusement. Les uns sont en l'air quand les autres sont en bas, il n'est permis à personne d'être fatigué, vieux et jeunes doivent sauter, se tortiller, se disloquer, des petits démons secouent rudement ceux qui se laissent tomber, les remettent dans la bacchanale, les faces dégouttent de sueur, les yeux deviennent hagards, les langues pendent, Satan ne permet pas encore de s'arrêter ».

Le sabbat n'est pas une partie de plaisir, qu'on se le dise. Les jouissances qu'il offre — jouissance de la profanation, de la dérision, du travestissement — se paient d'une immense fatigue. Quant au repas offert par le prince des ténèbres il est *« maigre en vérité : le vin a le goût d'encre ou de sang gâté, la viande est chair de cheval ou d'enfant. Et naturellement point de sel, lequel est symbole d'éternité et de sagesse ».*

Mais le sexe, me direz-vous ?

L'abbé Echwaeblé ne s'attarde pas sur ce sujet. Alors que les amours diaboliques constituent le but même — et sans doute le principal « excitant » — des sabbats de l'âge classique, alors

(4) *Il s'agit de belladone.*

Le sexe du Diable : qui dit mieux ?

EN 1609, le Diable connut charnellement Jeannette d'Abadie. Cette expérience laissa un vif souvenir à la jeune femme :

« Le membre du démon étant fait à écailles comme un poisson, elles se resserrent en entrant et se lèvent et piquent en sortant (...) Le membre du Diable, s'il était étendu, serait long d'environ une aune (1,82 m), mais il le tient entortillé et sinueux en forme de serpent. »

La même année, Marie d'Aspilcuette essuya elle aussi les ardeurs du Démon. Son récit est un peu moins valorisant pour le prince des ténèbres :

« Le membre du Diable est long d'environ la moitié d'une aune, de médiocre grosseur, rouge, obscur et tordu, fort rude et comme piquant. » « Il a toujours un membre de mulet, **précise Marguerite de Sare, autre possédée,** ***long et gros comme le bras... et toujours dehors. »***

Un spécialiste, Petry de Linarre, en tira la conclusion que ***« le Diable a le membre fait de corne, ou pour le moins en a l'apparence. C'est pourquoi il fait tant crier les femmes. »***



Peinture d'A. Reiss.

qu'ils reviennent, comme une obsession, dans les témoignages des possédés qu'interrogent les officiers royaux, ils ne sont plus qu'un épisode, rapidement traité, de « digest » mitonné par le respectable ecclésiastique à l'époque victorienne. La participation des prêtres à l'office satanique — dont quelques protagonistes de l'affaire des poisons — n'est pas non plus de ces détails sur lesquels on s'attarde :

« Ce festin terminé, les sorcières s'accouplent et paillardent abominablement avec leurs démons... Quelquefois, on célèbre la messe au cours du sabbat. Tantôt c'est Satan qui officie lui-même les jours de grande fête ; tantôt c'est quelque prêtre venu sur un lutrin, Guibourg, Vintras, Boullay, Maret. »

Le « quelquefois, on célèbre la messe » n'est pourtant pas là qu'au titre de précaution oratoire.

Dans les témoignages recueillis auprès des « sorcières » et qui sont, rappelons-le, les seuls éléments de preuve concrets dont nous disposons — la parodie de la messe ou la messe « noire » n'est, en effet, qu'assez rarement mentionnée. Les inquisiteurs religieux avaient pourtant tout intérêt, pour justifier leur zèle, à monter le blasphème en épingle. S'ils ne le firent pas, ou peu, c'est sans doute que le sabbat ne s'y prêtait pas, du moins sous sa forme originelle. Perpétuant une tradition bien antérieure au christianisme, la « religion des forêts » en ignorait le dogme. Il faudra les questionnaires passablement orientés des inquisiteurs, suggérant aux adorateurs du bouc la liturgie, les modalités du simulacre et les paroles mêmes — en latin s'il vous plaît — d'un culte inversé pour que les orgies sabbatiques de paysans tout imprégnés de pensée magique, se changent et se fixent en cérémonial régulier. On passera ainsi de fantasmes vécus, sorte de délires collectifs, à des cérémonies bien réelles et très sanglantes : les messes noires.

L'abominable abbé Guibourg

Françoise Athenaïs de Rochechouart de Mortemart, marquise de Montespan, devint la favorite du jeune roi Louis XIV en 1667. Elle avait alors vingt-sept ans, et lui vingt-neuf. Un portrait dû à Henri Gascard, que conserve aujourd'hui le musée des Offices, nous la montre telle qu'en elle-même elle voulut paraître : mollement étendue sur un canapé, sa main soutenant légèrement le menton, dans une pose presque — presque seulement — royale. Oui, mais voilà : Bossuet et Mme de Maintenon, le premier veillant sur l'âme du Roi Soleil, la seconde aspirant à remplacer la Montespan dans sa couche, s'acharnèrent à évincer cette dernière.

Que fait une maîtresse veillissante, dotée au surplus d'un caractère difficile, lorsqu'une jeunesse en pleine ascension et un prélat beau parleur la menace dans ses plus chères affections ?

Elle s'adresse au Diable. Car nous sommes, en cette fin du XVII[e] siècle, en plein renouveau du satanisme. Le Diable a alors, dans Paris, une foule d'officiants, parmi lesquels un certain abbé Guibourg, dont le lieutenant de police Gabriel de La Reynie nous a laissé un portrait sans concession :

« C'est un prêtre âgé de soixante-dix ans, né à Paris ; il



Mme de Montespan au temps de sa splendeur. On lui aurait donné le bon Dieu sans confession.

prétend être le fils naturel de feu M. de Montmorency ; il a beaucoup voyagé ; c'est un libertin. Il a desservi plusieurs églises, à Paris et aux environs, dans une pratique continuelle de sacrilèges ; empoisonneur-artiste, appliqué à la recherche de toutes sortes de maléfices, ami de la Voison, en commerce de longtemps avec elle ; il a tenu ménage depuis plus de vingt années avec une concubine, la fille Chanfrain, de laquelle il a eu plusieurs enfants, dont même il en a tué quelques-uns ; homme extraordinaire, qui ne peut être comparé à aucun autre, qui a égorgé et sacrifié plusieurs enfants. Ce crime paraît lui être familier. Les messes, dites sur le ventre et autrement (sic), *les consécrations, et tout ce qu'on désire de plus impie de son ministère, ne lui ont jamais fait de peine. »*

A cet « empoisonneur-artiste », à sa complice, « la fille Chanfrain » et à la Voisin, Mme de Montespan va donc confier deux tâches délicates et périlleuses : lui ramener, par des manœuvres diaboliques, l'affection du roi volage et, si possible, expédier dans un monde meilleur la reine — obstacle depuis quinze ans à son union avec le souverain —, la Maintenon, Bossuet, Louvois qui la déteste, etc.

L'abbé Guibourg était à la hauteur de ce vaste programme, auquel il s'employa en célébrant maintes messes noires du plus pur style. On peut même dire que cet épisode de l'« affaire des poisons » — sans nul doute la plus extravagante de toute l'histoire monarchique — fixa jusqu'à nos jours le rituel des messes noires. Mais retrouvons, grâce à La Reynie chargé d'instruire son procès, la satanique figure de l'abbé Guibourg :

« Cet homme ne peut être comparé à aucun autre sur le nombre des empoisonnements, sur le commerce du poison et des maléfices, sur les sacrilèges et les impiétés, connaissant et étant connu de tout ce qu'il y a de scélérats, convaincu d'un grand nombre de crimes horribles, et soupçonné d'avoir eu part à beaucoup d'autres, cet homme qui a égorgé et sacrifié plusieurs enfants, outre les sacrifices dont il est convaincu, confesse des abominations qu'on ne peut concevoir. »

« Sa concubine, la nommée Chanfrain, coupable avec lui du meurtre de quelques-uns de ses enfants, qui a eu part à plusieurs des sacrilèges de Guibourg, était l'infâme autel sur lequel il faisait ses abominations ordinaires. »

Bigre !

Les « abominations » de l'étonnant abbé Guibourg n'étaient rien moins qu'ordinaires, même si l'on tient compte des mœurs du temps. Il avoua devant la Chambre ardente, qui le jugera en 1680, qu'il avait acheté un écu « l'enfant qui fut sacrifié à la première messe ». L'enfant lui fut présenté par une « grande fille » : *« Ayant tiré du sang de l'enfant qu'il piqua à la gorge avec un canif,* lit-on sur le greffe, *il en versa dans le calice, après quoi l'enfant fut retiré, et emporté dans un autre lieu dont, ensuite, on lui rapporta le cœur et les entrailles pour en faire une seconde messe, tout cela devant ensuite servir à faire des poudres pour le roi et Mme de Montespan ».*

La messe du sperme

Comme les premières messes n'eurent pas pour résultat de hisser la Montespan au trône de France, Guibourg peaufina le rituel, jusqu'à en faire ce que les exégètes appellent aujourd'hui « la messe de Guibourg » ou, plus prosaïquement, « la messe du sperme ». Grâce à son amie la Voisin, déjà célèbre empoisonneuse — et accessoirement maîtresse du bourreau de Paris — Guibourg se procura de la graisse de pendu qu'il transforma en cierges noirs. Il accompagnait le sacrifice de l'enfant d'une jolie formule : *« Notre Seigneur Jésus-Christ laissait venir à lui les petits enfants. Aussi, j'ai voulu que tu viennes, car je suis son prêtre, et tu vas par ma main, que tu dois obéir, t'incorporer à ton Dieu. »*

Après quoi il poignardait sa petite victime. Puis il trempait une hostie dans le calice plein de sang de l'enfant, la coupait en deux et communiait avec l'une des moitiés. L'autre moitié, il l'enfonçait dans le vagin de Mme Montespan en transe... Cette messe était célébrée trois fois de suite et un enfant sacrifié à chaque fois.

Ces manipulations horribles, ces atrocités colorées, cette atmosphère de folie profanatoire devaient fasciner l'excellent Joris-Karl Huysmans.

L'auteur d'« A rebours » et de « Là-bas », après un passage dans le cénacle naturaliste de Zola, découvrit le catholicisme — auquel il se convertit — et avec lui la présence concrète du Diable, d'un Diable décadent. Il décrivit les messes noires de l'abbé satanique avec un talent digne d'un meilleur sort (5) :

« Le rituel de ces cérémonies était suffisamment atroce ; généralement, on avait enlevé un enfant, qu'on brûlait à la campagne, dans un four ; puis, de sa poudre que l'on gardait, l'on préparait, avec le sang d'un autre enfant qu'on égorgeait, une pâte. L'abbé Guibourg officiait, consacrait l'hostie, la coupait en petits morceaux, et la mêlait à ce sang obscurci de cendres ; c'était là la matière du sacrement (...).

» Guibourg, revêtu de l'aube, de l'étoile, du manipule, célébrait cette messe à seule fin de fabriquer des pâtes conjuratoires. La fille des Œillettes (attachée au service de Mme de Montespan) qui était indisposée, donna de son sang ; l'homme qui l'accompagnait se retira dans la ruelle de la chambre où se passait la scène, et Guibourg recueillit de sa semence dans le calice ; puis il y ajouta de la poudre de sang, de la farine et, après des cérémonies sacrilèges, la des Œillettes partit en emportant la pâte. »

Armand Praviel, dans son livre sur la Montespan (6) apporte quelques précisions sur la préparation et la composition de la mixture que la favorite faisait ingurgiter à son royal amant.

« Le sacrificateur, ou l'un de ses acolytes, ouvrit le petit cœur de la victime pour en extraire le sang qui s'y était caillé. Cette liqueur rosâtre fut transvasée du bassin qui l'avait reçue dans une fiole de cristal ; pour cela il fallait un entonnoir. Or, le château de Villebousin, où se déroulait la scène, était à peu près vide. Une femme inventa un expédient. D'un coup sec, elle cassa le pied d'un long verre conique : grâce à l'ouverture ainsi pratiquée, on put remplir le flacon préparé. »

« Le mélange répugnant du calice (c'est-à-dire de sperme et sang menstruel), *fut mêlé d'un peu de farine. Guibourg l'emporta ensuite vers le four rallumé du château, où on le fit cuire dans un moule à hosties, tandis que l'on livrait au feu les restes de l'enfant sacrifié ».*

Louis le Grand, lorsque La Reynie lui lut son rapport, en eut la perruque qui se dressa sur la tête. Plus que d'avoir eu commerce avec le Diable, plus que d'avoir souhaité la mort de Mme de Maintenon, plus que les meurtres d'enfants — il en disparaissait une dizaine, chaque nuit, à Paris — il ne pardonna pas à Mme de Montespan de lui avoir fait ingurgiter les philtres répugnants de l'abbé Guibourg. Et tandis que la Voisin rendait sur le bûcher son âme au Diable, la favorite fut répudiée.

On apprit bien des années plus tard — en 1707 — qu'elle était morte en cure, à Bourbon-l'Archambault.

A cette occasion, Saint-Simon fit d'elle le portrait d'une excellente personne. Le petit duc à la langue vipérine n'aimait guère la Maintenon...

---

(5) *On a récemment redécouvert J.K. Huysmans grâce à Hubert Juin, qui a republié certaines de ses œuvres dans son excellente collection* « Fin de siècle » *(chez Christian Bourgois).*

(6) *Armand Praviel : « La Montespan empoisonneuse ».*

Cette affaire des Poisons, qui devait secouer le Grand Siècle et en révéler, sous la façade pompeuse, l'arrière-plan d'angoisse et de ténèbres, ne se borna pas à un règlement de comptes entre Mme de Montespan et celle — surnommée la « guenippe » (la roulure) par la *vox populi* — qui devait la supplanter dans la faveur et le lit du roi, Mme de Maintenon.

Elle eut aussi un aspect directement politique, beaucoup moins connu. Il n'est plus douteux aujourd'hui, en effet, que Nicolas Fouquet, le fastueux surintendant des finances de Louis XIV, ait fait, par l'intermédiaire de l'abbé Guibourg, quelques ouvertures au Diable. *« On retrouve dans les archives de la Bastille*, écrit Robert Ambelain, *la preuve absolue de la présence de l'abbé Lefèvre, commensal (et probablement confesseur) de Fouquet, à une des messes noires célébrées par le sinistre abbé Guibourg. »* (7)

Fouquet n'espérait pas tant un « miracle » politique de ces rituels sanglants qu'une aide matérielle : l'une de ces potions magiques, spécialités de la Brinvilliers, capable d'envoyer dans un monde meilleur son ennemi juré, Colbert. Le dossier des « Poisons » contient d'ailleurs une déposition précisant que l'abbé Guibourg n'avait pas seulement travaillé pour la marquise de Montespan, *« mais pour un homme qui avait quelque ressentiment contre M. Colbert »*...

Qu'en des termes galants... Mme de Vivonne, belle-sœur de la Montespan, croqua le morceau, après la disgrâce et l'incarcération de Fouquet. Lors d'une messe noire, elle conclut un pacte avec le Diable, lui demandant *« la liberté et le rétablissement de M. Fouquet, avec la mort de M. Colbert »*. Mais rien n'y fit. Malgré l'amitié de La Fontaine, et de Mme de Sévigné, l'homme qui avait menacé l'autorité du roi et médité la mort de ses ministres s'éteignit, quinze ans après sa chute, dans un cachot de la forteresse de Pignerol.

Si le XVII[e] siècle fixe les règles de la « messe noire », comme il fixera celles du drame classique, c'est qu'il introduit dans le cérémonial un détail qui prendra bientôt des allures d'argument principal : l'« autel vivant », où l'officiante, couchée et nue, reçoit, selon les intentions des célébrants, le sang d'un enfant ou les hommages du « prêtre ».

Auparavant, soit que le simulacre de la messe ait suffi, soit que le rituel blasphématoire ait été grossièrement mêlé à des pratiques magiques traditionnelles — inspirées des anciens sabbats — ou à des orgies collectives, point de dames nues à l'avant-scène. Faut-il voir dans cette innovation une récupération des « bains de sang » mis en honneur par l'ogresse Bathory ? Nous avons relaté, dans un précédent « Crapouillot », la sinistre carrière de cette aristocrate dégénérée (8). Serait-ce plutôt, comme certains auteurs le suggèrent, un retour au culte de Phégor, ranimé par les occultistes, dont les prêtres et les prêtresses officiaient nus ? Certains adeptes de Phégor ont attribué à la nudité un véritable pouvoir spirituel. Ils prétendaient voir s'échapper du corps dévoilé des « rayons magnétiques » qui, durant les cérémonies, produisaient de « violentes décharges fluidiques ».

L'affaire « Howard-Overbury », pendant anglais du cas Montespan, marqua, de toutes façons, les débuts de l'exhibitionnisme sans lequel les messes noires ne seraient que ce qu'elles sont...

Nièce de Catherine Howard, décapitée pour cause d'adultère par son terrible époux Henry VIII, Frances Howard naît en 1593 dans l'un des clans les plus puissants du royaume d'Angleterre. A l'instigation du roi Jacques I[er], elle épouse Robert Devereux,

(7) *Robert Ambelain, « La chapelle des damnés », Robert Laffont, Paris, 1983.*

(8) *« Les pédophiles », Crapouillot n° 73.*

L'ÉTRANGE

On ne saurait pas grand-chose de l'étrange abbé Boullan s'il n'avait failli opposer en duel Joris-Karl Huysmans et Maurice Barrès.

Encore n'était-ce là qu'un avatar posthume de ce singulier personnage que Huysmans peignit, dans « Là-bas », sous les traits du Dr Johannès, *« missionné du ciel pour briser les manigances infectieuses du satanisme »*.

En réalité, c'était bien Boullan lui-même qui manigançait pour Satan, et de belle façon.

Ordonné prêtre à Montauban en 1848, Joseph-Antoine Boullan se signale très vite par certaines publications sulfureuses. En pèlerinage à La Salette en 1856, il fait la connaissance d'une jeune converse belge, Adèle Chevalier, qui souffre de troubles mentaux et physiques, probablement d'origine hystérique. L'abbé devient son directeur de conscience et décide de fonder avec elle un nouvel ordre religieux, dit de la « Réparation ». Malgré les réticences du Vatican, Boullan ne se décourage nullement et installe sa communauté à Sèvres, avec la bénédiction de l'évêque de Versailles. Mais il vient bientôt aux oreilles du digne prélat que son protégé se livre, sous le manteau du bon apôtre, à des pratiques qui seront qualifiées plus tard de « sacrilèges, obscènes, répugnantes, perverses et scatologiques ».

Crainte du scandale, incrédulité ? L'évêque laisse Boullan poursuivre son « œuvre » qui passe, en 1860, par l'assassinat mystique de l'enfant que lui a donné Adèle.

Boullan ne sera pas condamné pour ce crime, resté sans preuve. Mais il fera trois ans de prison à Rouen après avoir été convaincu d'escroquerie. A sa libération, il se rend à Rome, remet au tribunal du Saint-Office un étonnant « Cahier rose » dans lequel il avoue toutes ses fautes, fait pénitence et repart absout. Cette repentance est pourtant de courte durée. Durant les années suivantes, on retrouve l'abbé Boullan dans toutes les affaires qui mettent en cause les milieux occultistes. C'est dans ces parages qu'il rencontre Huysmans, auquel il fournit des renseignements sur le diabolisme contemporain.

Les souris blanches de l'abbé Docre

Dans *Là-bas*, Huysmans utilise nombre de ces informations. Par exemple, lorsqu'il décrit les expériences de l'« Abbé Docre » (il s'agit, bien entendu, d'un pseudonyme) :

« L'abbé Docre nourrit des souris blanches avec des hosties qu'il consacre, et des pâtes qu'il imprègne de poisons savamment dosés. Lorsque ces malheureuses bêtes sont saturées, il les prend, les tient au-dessus d'un calice, lors des messes noires qu'il célèbre avec des femmes et des gens ignobles, et avec un instrument

ABBÉ BOULLAN



« Le 8 décembre 1860, à la fin d'un office où magie, sexe et rituel catholique étaient mêlés, Boullan sacrifia religieusement un nouveau-né... ». Dessin de Jules Bois.

très aigu, il les perce de part en part ; le sang coule dans le vase.

» Puis il gave des poissons de saintes espèces et de toxiques habilement gradués ; ces toxiques sont choisis parmi ceux qui détraquent le cerveau ou tuent dans des attaques tétaniques l'homme dont les pores les absorbent. Puis, lorsque ces poissons sont bien imbibés de ces substances scellées par le sacrilège, Docre les retire de l'eau, les laisse pourrir, les distille, et il en extrait une huile essentielle dont une goutte suffit à rendre fou.

» L'envoûtement par le sang vénénifère des souris eut lieu en 1879 à Châlons-sur-Marne dans un cercle démoniaque dont le chanoine faisait partie ; en 1883, en Savoie, on prépare, dans un groupe d'abbés déchus, l'huile dont j'ai parlé... »

A Lyon, où il s'est installé, Boullan connaît la chute totale : avec ses disciples, il se livre à « la promiscuité sans limite, à l'ubiquité de l'impudeur, à l'inceste, à la bestialité, à l'incubat ». Il se bat comme un beau diable contre les autres « magiciens », mais la mort interrompt, en 1893, son intéressante carrière.

Certains esprits forts se permettent alors de railler les poissons rouges mithridatisés et les offices orgiaco-mystiques du défunt, ce dont Huysmans s'offusque, au point de convoquer sur le pré les railleurs. On compte parmi eux un autre écrivain de poids, Maurice Barrès.

L'affaire se termine heureusement pour la littérature, c'est-à-dire sans effusion de sang.

Mais le grand adversaire de Boullan, Grand Maître de l'ordre cabbalistique de la Rose-Croix, ne survécut pas, lui, aux sortilèges de l'abbé diabolique : Stanislas de Guaïta mourut brusquement, peu après celui qu'il avait poursuivi des années durant d'articles délirants et de conjurations solennelles, d'un mal resté mystérieux.



Stanislas de Guaïta, adversaire occulte de Boullan et... sa victime posthume.



Le mage Lafontan célèbre une messe noire. Au nom du vice...

troisième comte d'Essex, en 1606. Mariage convenu, destiné à sceller l'alliance de deux grandes familles.

Mais Frances a du tempérament, comme sa tante. Elle tombe bientôt amoureuse de Robert Carr, favori du roi Jacques, dont il a fait son secrétaire particulier. Carr domine le roi, et bientôt gouverne, par l'entremise de son ami — et amant —, Thomas Overbury.

Une « messe rouge » vue par Jean Cau

« CE fut extraordinairement beau. Brusquement, surgie je ne sais d'où, une beauté sacrée avait surgi de terre, une beauté était au rendez-vous de la malédiction et de la folie et, doucement, m'étreignait. J'étais figé. Je regardais. Tout, soudain — la nuit, les tombes, les silhouettes raides des officiants, les flammes affolées des bougies, cette bête pantelante entre les mains noires sur les dalles, cette tache rouge de l'hostie, ce long hululement de chien, là-bas — tout était complice d'une beauté perdue et d'une grandeur damnée. Et un ange aux ailes lourdes volait au-dessus des tombes oubliées... Et les visages tremblent, éclairés en contre-plongée par la flamme des cierges ; les croix, on dirait qu'elles se tordent et flambent sur toutes les tombes ; la terre, on dirait qu'elle est chaude sous les pieds ; le chien, là-bas, on dirait qu'il écoute et qu'il est dompté. Une fille encagoulée vacille et gémit. Un acolyte la soutient et l'enveloppe dans sa cape d'enterrement, comme dans une aile noire.

» C'était fou, mais la beauté, violée par la folie, était heureuse et j'en témoigne... »

Jean Cau, « Paris-Match »

Carr est bisexuel. Comme l'on dit à l'époque, *« il monte à deux montures »*. Aussi répond-il favorablement aux avances de la jolie femme du comte d'Essex.

Ce dernier remplit, plusieurs années durant, des missions diplomatiques sur le continent. Mais un jour, il rentre. Et ne voilà-t-il pas que ce fâcheux prétend imposer à sa femme un devoir conjugal qui lui répugne. Frances a d'abord recours à des drogues débilitantes, dans l'espoir d'affaiblir les ardeurs amoureuses de son époux. Inefficace. Elle prend alors contact avec un prêtre, féru de magie noire, le père Forman, qui *« lui remet une petite statuette de cire vierge, qu'il a modelée, puis régulièrement baptisée aux nom et prénom d'Essex, et dans laquelle il a piqué au cœur une épine venant d'un arbuste sans feuillage, afin qu'il meure sûrement dans l'année »* (9). Mais le mari garde bon pied bon œil, et le reste.

L'abbé Forman propose alors à Frances de participer à une « messe noire » dans son repaire du quartier de Tyburn, situé à proximité du gibet de Londres... ce qui facilite certaines préparations.

Frances gagne cet endroit sinistre, escortée par deux hommes d'armes et une sorcière entremetteuse, Ann Turner. Elle s'y met nue et, tenant dans chaque main un chandelier noir, s'allonge sur une table couverte d'un drap noir.

« Entre ses seins, vers l'abdomen, retourné à plat et renversé la tête en bas, Forman avait placé un crucifix de cuivre. Sur son ventre et à même, il avait posé le calice et la patène. Derrière la tête de Frances, un encensoir garni de braises, et d'où montait l'odeur inquiétante et vireuse du galbanum, en place de l'encens liturgique. Et la messe des Ténèbres s'était déroulée conformément aux rites inversés et servie par Ann Turner jouant le rôle de diacre. A la Consécration, le père Forman avait utilisé une hostie de blé noir et de la bière en guise de vin.

» A chacun des baisers que le prêtre doit déposer sur l'autel au cours d'une messe régulière, il avait baisé le pubis de Frances Howard, et à la fin, après ce qui aurait été l'*Agnus Dei*, le pseudo-diacre avait fait de même après lui, selon l'usage latin.

(9) *Robert Ambelain, ouvrage cité.*

Puis la Turner avait échangé avec le père Forman le baiser de paix traditionnel. » (10)

On n'a pas immolé d'enfant ; on ne s'est livré à aucun dérèglement sexuel. Cette « messe noire » conserva, si l'on ose dire, une certaine tenue...

Mais elle n'aura pas plus d'effet que les drogues sur le comte d'Essex.

Le mauvais mariage de Frances dura deux ans encore. Puis Essex se résigna à abandonner sa femme à Robert Carr. Mais c'était sans compter avec la jalousie rétrospective de Thomas Overbury. Ce vilain monsieur n'avait aucun « fair-play ». Bien qu'il eut, depuis longtemps, rompu toute attache sentimentale ou charnelle avec Carr, il se répandit en propos insultants sur son ex-petit ami, et sur la future femme d'icelui. Au point que le roi, circonvenu par le clan Howard, dut le faire incarcérer à la Tour de Londres. C'est là que le 14 septembre 1613, le médecin particulier de Jacques Ier lui administra un lavement qui l'arracha le lendemain même, et sans autres formes de procès, à l'affectation des siens.

Frances Howard ne l'emporta pas en enfer. Lorsque son mari, Robert Carr, fut supplanté dans la faveur royale par Georges Villiers, le clan Howard perdit son influence et ses protections. Une enquête fut ouverte sur la mort étrange d'Overbury. Interrogée, Frances avoua tout — les drogues, l'envoûtement, la messe noire, et jusqu'aux tartelettes empoisonnées qu'elle faisait parvenir dans sa cellule à Overbury. Condamnée à être brûlée vive, elle échappa au bûcher sur grâce royale (Jacques Ier n'était pas tout blanc dans l'affaire), et dut s'exiler en Ecosse. C'est là qu'elle mourut, dix ans plus tard. Elle était âgée de trente-neuf ans (11).

Poètes, spirites et partouzards

Voilà précisées, pour les siècles à venir, les modalités de la « messe noire ». C'est, jusqu'à la fin du XIXe siècle, un acte de magie pure, fondée non sur la dérision, comme les pseudo-messes du sabbat champêtre, mais sur la croyance en une puissance diabolique, prompte à réaliser les plus noirs desseins.

Concession à la raison, qui fait quelques progrès, et à l'enseignement réitéré de l'Eglise, le Diable, le brave Diable à tête de bouc, n'y paraît pas. Il existe encore dans le cœur, plus pour les yeux. A la fin du XVIIIe siècle, le courant occultiste s'éloigne peu à peu de la superstition et de son imagerie. Bien que la curiosité pour l'au-delà, le mystère de la mort, la nuit de l'âme reste vivace, le goût du public se porte plus volontiers vers la « physique » — la vogue prodigieuse du magnétiseur Mesmer en témoigne — que vers Satan, ses œuvres et ses créatures. On peut aussi y voir une conséquence de l'évolution des mœurs. Lorsque disparaît Mme de Montespan — en 1707 —, la France vit les dernières années, atroces, du règne de Louis XIV. La superstition s'accroche à ces paysans faméliques qui en sont réduits, dans certaines provinces, à ronger l'écorce des arbres. Avec la Régence s'ouvre une période de progrès matériel, sanitaire, moral — car la débauche de Philippe d'Orléans est plutôt un signe de santé ! — qui ne cessera plus.

Le regain du satanisme, à la fin du XIXe siècle, a des causes plus complexes. Il est d'abord une révolte d'« artistes » contre le confort bourgeois. Il renaît chez des poètes qui exaltent la beauté du « Mal » — Nerval, Baudelaire — chez quelques théoriciens de l'« Esprit » — pour combattre le Mal — tel cet étonnant Sâr Peladan qu'on a beaucoup moqué — il était assez ridicule — mais dont l'œuvre aujourd'hui exhumée annonce notre « modernité ».

Quant aux praticiens, ils se cachent. La République ferme les yeux sur les tourneurs de table, les astrologues, les sectateurs de l'oignon, mais elle poursuit impitoyablement l'outrage aux bonnes mœurs et le détournement de mineur. Cela n'empêchera pas certains dévoyés — étonnante figure que celle de l'abbé Boullan ! (voir notre encadré) — de donner carrière à leurs fantasmes. Mais ils vont en prison...

Les véritables adeptes des « messes noires » — ceux qui y croient, comme disent les enfants — occupent aujourd'hui de petites chambres capitonnées dans des institutions médicales. Il y a pourtant — le bruit en court, les adresses se murmurent — des réunions très spéciales où l'on communie à plusieurs dans l'amour du prochain et de la prochaine, sous les auspices du Diable.

Mais ceci est une autre histoire...

(10) *Robert Ambelain, ouvrage cité.*

(11) *Robert Carr la suivit en exil. Il mourut en 1645. Le comte d'Essex lui survécut un an.*



Kat et Jan, deux sorcières patentées de Walsall (Grande-Bretagne) présentent leurs outils de travail.

Vrais prêtres et fausses messes

MON CURÉ EN ENFER

On se souvient peut-être qu'Hervé Le Boterf, dans son roman « Le défroqué », imagine un ancien prêtre consacrant par défi, dans une boîte de nuit, une vasque de vin. C'est alors le sang du Christ que se contraint à boire son ami, prêtre lui aussi, afin d'éviter qu'il ne soit profané.

Dans un curieux livre-reportage paru avant guerre (1), un prêtre, lui aussi en rupture avec l'Eglise, Pierre Geyraud, rencontre l'un de ses confrères tombé, lui, **« de l'amour de Dieu au service du Diable ».** ***L'homme lui raconte son aventure, qui rejoint celle du roman, avec un grain de perversité supplémentaire...***

(1) *Pierre Geyraud,* « Les petites églises de Paris », *éditions Emile-Paul Frères, Paris, 1937.*



Un ange — femelle — disperse le cortège infernal réuni dans une église parisienne. (Dessin de Gavarni pour « Le diable à Paris »).

C'ETAIT un homme d'une cinquantaine d'années, assez fort, rasé ; un peu de méfiance dans ses yeux d'intellectuel.

Au cours des entretiens qui suivirent, soit chez lui, soit ailleurs (je ne puis préciser), il me raconta son histoire.

Il avait reçu sa formation cléricale au séminaire des Missions étrangères, rue Lhomond.

Le futur apôtre fut choqué et déçu par ce qu'il crut trouver de mesquinerie et d'hypocrisie chez certains de ses supérieurs du séminaire. La continence aussi lui coûtait. Il fut ainsi conduit insensiblement à se tourner vers Satan, père des voluptés illicites. Le refoulement de ses propres désirs lui paraissait une contrainte injuste et révoltante : de là une attirance vers le Révolté banni du ciel.

Mais il ne refusa pas les ordres mineurs : lectorat, ostiariat, exorcistat, acolytat. Et, chose plus grave, il ne recula pas devant les ordres majeurs ; il prononça au sous-diaconat le vœu de chasteté ; il reçut le diaconat ; il fit le pas suprême en s'offrant à l'onction de la prêtrise.

La récompense des bons serviteurs

Dès lors, ce Satan qu'il avait parfois invoqué, avec des remords, des reprises et des rechutes, il put lui offrir, grâce au Sacrement de l'ordre, une oblation inouïe : il put lui offrir *le corps et le sang mêmes de Jésus-Christ,* en lesquels, par ses pouvoirs de prêtre, il changeait sacramentellement le pain et le vin posés sur l'autel.

— La première fois que vous avez fait cela, qu'avez-vous éprouvé ?

— Le contentement de diriger enfin vers Lucifer un sacrifice digne de Lui.

— Du remords, ensuite ?

— Pas immédiatement. Au contraire, quelques minutes après, un surcroît de satisfaction : à des fidèles venus pieusement adorer leur Dieu, et qui se figuraient participer à un acte saint, j'ai donné à leur insu, en communion, l'hostie consacrée et offerte à Satan.

— Vous avez renouvelé souvent ce rite ?

— Assez souvent. Mais j'oscillais alors entre l'amour de Dieu et celui de Satan. Parfois, je revenais avec repentir vers Dieu, et cherchais dans le sacrement de la pénitence le pardon de ce que je considérais à ce moment-là comme une faute.

— Mais le prêtre à qui vous révéliez en confession votre satanisme devait être épouvanté ! N'étiez-vous pas gêné vous-même de votre terrible aveu ?

— Le secret de la confession me couvrait. Plus tard, aux colonies et dans les îles étrangères du Pacifique, le glissement vers le démon s'accentua.

— Exigences de la chair exacerbée par le climat ?

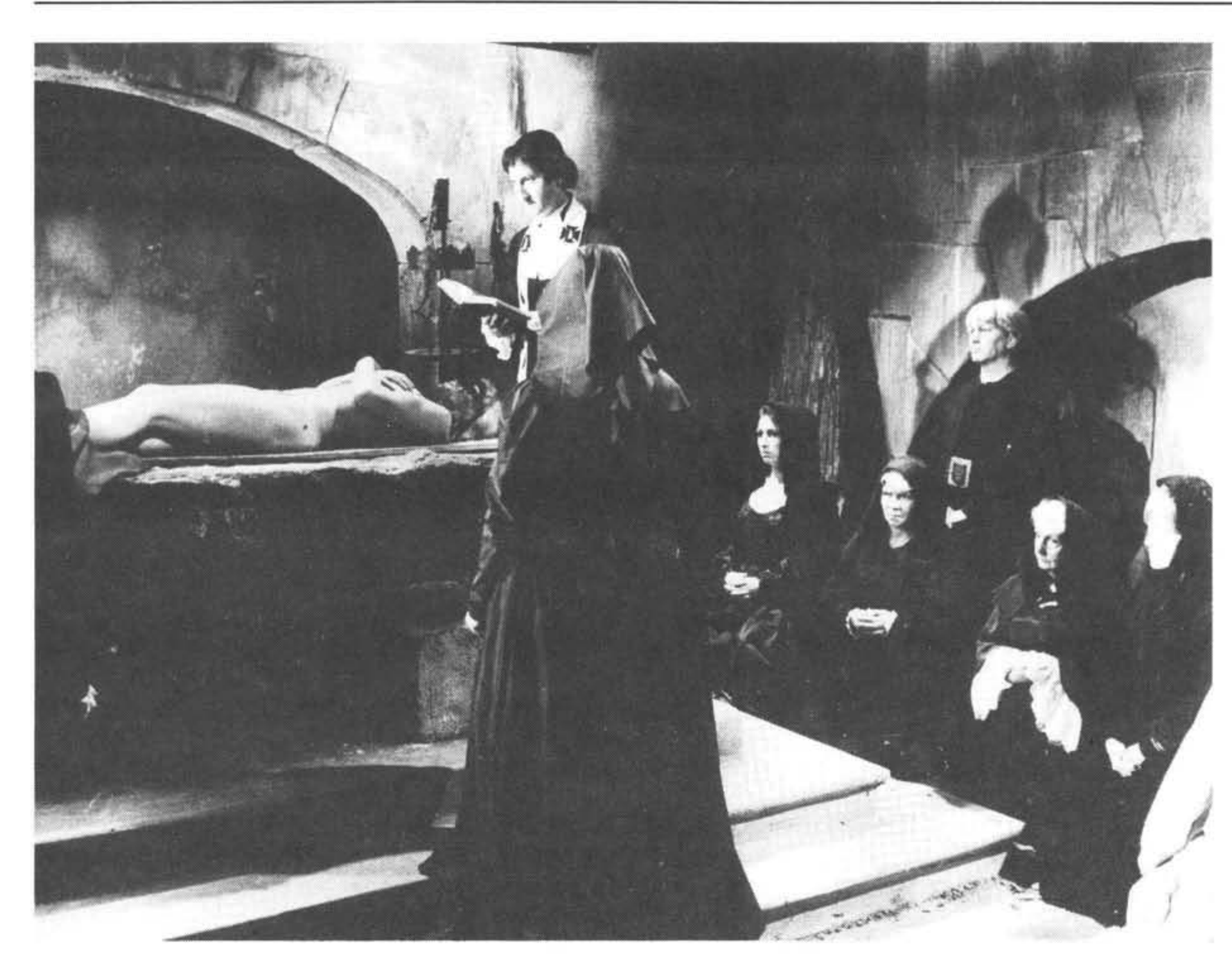
— Oui, mais pas uniquement. Démêlés avec mes supérieurs, aussi, dont l'esprit tracassier m'irritait. Et, surtout, travail intérieur de l'esprit, qui me donnait une vue plus saine et plus juste de l'économie surnaturelle.

— Plus saine et plus juste ?

— Oui. Car, enfin, qu'est-ce que la révolte des Anges, à l'origine des temps ? Un sursaut de dignité légitime. Un refus de plier sous le caprice tyrannique d'Elohim Yahweh.

— Et vous dites encore la messe ?

— Quand on est prêtre, on est prêtre pour l'éternité : *Sacerdos in aeternum.* Je consacre parfois l'hostie, chez moi.



Reconstitution d'une « messe noire classique ». C'est du cinéma. Mais on joue encore dans certaines salles obscures, à l'heure actuelle, « Satan fais-moi peur ».

— Vous croyez donc intensément en Dieu ?

— Par toutes les fibres de mon être, autant que je le hais.

— Puisque vous croyez en Dieu et au Satan de la théologie chrétienne, vous englobez dans votre foi les thèses du salut et du châtiment éternels ?

— Certainement. Par le sang de Jésus-Christ, son fils, qu'il a ignoblement et cruellement envoyé au supplice de la crucifixion, Adonaï a donné aux hommes qui plieraient devant sa loi le moyen de revenir au salut. Et il rejette en enfer ceux qui ne se soumettent pas.

— Voux êtes donc sûr d'être condamné à la souffrance éternelle ?

— Pardon ! A l'enfer éternel, oui. Mais à la souffrance éternelle, ce n'est pas prouvé. Je pense au contraire que d'être uni éternellement à Satan dans la réprobation et le blasphème me donnera des joies supérieures à celles que Dieu peut procurer à ses élus.

— Vous me faites penser au sonnet intitulé « Messe noire » que l'on attribue à Heredia (et qui ne figure pas dans ses « Trophées »).

— Ah ! je ne le connais pas.

— Le voici :

Enlace-moi plus fort ! Que mon désir soit tel
Qu'il prête à nos baisers une ivresse sublime !
Que ton sein soit le gouffre où mon remords s'abîme !
Prends et brûle mon cœur sur le brasier charnel !

Parjure du serment que je crus éternel,
Mon amour s'est pour toi grandi de tout mon crime,
Et, sacrificateur aussi bien que victime,
J'ai, de ton flanc divin, fait mon suprême autel !

Que m'importent la mort, l'éternité future,
Dieu, l'ineffable espoir, l'indicible torture ?
Rien ne peut de ton corps me distraire un moment.

Car sur ton sein de braise où se dissout mon âme,
J'ai savouré, caresse ou brûlure de flamme,
Et le ciel que je brave, et l'enfer qui m'attend !

» Remarquez que, dans cette prétendue « Messe noire », il est question moins d'une profanation du sacrifice eucharistique que d'une violation du vœu de chasteté, ajoutai-je. »

— C'est presque une erreur théologique.

— En effet. Puisque la messe se compose essentiellement de la transsubstantiation du pain et du vin en corps et en sang de Jésus-Christ, la messe à Satan ne peut être que l'offrande à Satan de cette même transsubstantiation. Les scènes de luxure ne peuvent être qu'accessoires.

— Absolument. L'essentiel c'est qu'un prêtre (car un prêtre garde son pouvoir même s'il est en état de péché mortel et de sacrilège, *même s'il ne croit plus*) prononce sur du pain et sur du vin les paroles sacramentelles qui en font réellement et substantiellement le corps et le sang de Jésus-Christ, et qu'il dirige son intention vers Satan.

La messe de sang de Charles IX

— C'était une messe de cette nature, bien qu'elle fût dépourvue de toute orgie, que celle qui fut célébrée le 28 mai 1574, devant Charles IX, en la chapelle du château de Vincennes.





A l'époque de la Réforme, un pamphlet catholique montre Luther jouant la musique du Diable. Réponse du berger à la bergère : les protestants font du pape (Alexandre VI) le « Grand Satan ».

— Ah ! j'ignorais cet épisode.

— Oh ! il est caractéristique de la mentalité de l'époque.

» Le roi s'inquiète d'une maladie mystérieuse qui le mine. On a recours à une *messe de sang*. A minuit, devant lui, sa mère et trois seigneurs de son intimité, un prêtre renégat, sous l'image de Satan foulant aux pieds Jésus crucifié, consacre une hostie blanche et une hostie noire. On introduit un petit garçon juif, qu'on a préalablement *converti, baptisé et préparé à l'Eucharistie* en vue de cette cérémonie ; on lui donne en communion l'hostie blanche, on le décapite devant le roi, on place sa tête sur l'hostie noire, et le prêtre objurgue le Diable de répondre à la question que le roi formule mentalement. La tête s'anime : *Vim patior*... dit-elle *(Puisque j'y suis forcé...)*. Mais Charles IX épouvanté crie : *Eloignez cette tête !* et meurt d'effroi, deux jours après. »

— Une messe noire, en effet, sans garniture orgiaque.

— Cependant, vous devez reconnaître que depuis leur origine, qui se perd dans la nuit médiévale, les messes noires ont été une liturgie érotique.

— Je ne refuse aucunement les satisfactions des sens que nous devons à Satan, et qui prennent par Satan un coefficient incroyable. Je me vois très bien officiant sur une femme...

— En décubitus dorsal, comme la Montespan ?

— Ou plutôt, tenez : supposons que cette table...

(Des précisions suivirent, d'une technicité singulière.)

— Bizarre ! Et cette femme, après, elle en restera à ce rôle de toile de fond ? de retable ?

— Qu'allez-vous chercher ? La preuve de mon désintéressement, c'est que je puis officier devant un couple, et pour son plaisir.

— Et vous, alors, vous faires le voyeur... ?

— Non, le couple peut se retirer dès qu'il le désire.

Je le regardai effrontément dans les yeux :

— Vous êtes un impuissant ?

Son regard et sa voix demeurèrent calmes.

— Je suis normalement constitué. Et je n'ai même pas de goûts antinaturels.

« Satan, nous te louons... »

Quelques jours plus tard, j'obtins, avec beaucoup de difficultés, qu'il me lût le texte latin de sa messe satanique. Il me fut encore plus difficile de le décider à me le prêter pour que j'en prisse copie. Il me fit seulement promettre (étrange préoccupation !) de n'en jamais fournir le texte *intégral* à aucun prêtre, pour être sûr que Satan ne recevrait jamais de personne un culte exactement identique au sien. Ce texte intégral, je l'ai dans ma collection de documents.

Je dis un jour à M. G. :

— Je désire que vous célébriez devant moi une messe luciférienne.

— A quoi bon ? Vous ne croyez pas à Satan.

— Je veux voir votre physionomie au moment où vous consacrez et où vous communiez.

Il s'y décida enfin.

Sur la petite table, dans une soucoupe, qui devait servir de patène, une hostie était posée. Il plaça la soucoupe sur un verre, calice de fortune.

— Pour que la consécration soit valide, il faut que le vin soit pur, me dit-il. Vous savez du reste toutes les controverses théologiques à ce sujet.

Et la messe commença.

Je m'étais adossé au mur, tout près de l'officiant, de manière à l'observer de biais, presque de face.

— *In nomine Domini Dei nostri Satanæ Luciferi Excelsi. Amen.* (Au nom du Seigneur notre Dieu Satan Lucifer le Très-Haut.)

Les prières latines suivirent, dans l'ordre de la messe catholique. Le parallélisme était frappant. L'invocation était seulement infléchie vers le Diable au lieu d'aller à Dieu.

A l'oblation de l'hostie, qui précède sa consécration, le célébrant dit, toujours en latin :

— Reçois, Seigneur Satan, Père et magnifique Rédempteur, cette hostie immaculée...

Il opéra dans le calice le mélange rituel de l'eau et du vin, fit l'oblation du vin, invoqua l'Illuminateur :

— O Satan, qui t'es glorieusement insurgé contre Adonaï et son Christ, nous te louons...

» ...Arrache-nous à la damnable servitude d'Adonaï et de son Christ maudit, et admets-nous au rang de tes élus...

Tout en priant, il traça de la main, en signe de bénédiction, non la croix des chrétiens, mais le *Tau* des gnostiques. Et le Canon de la Messe commença, par le traditionnel *Qui pridie quam pateretur*.

Il se pencha sur l'hostie qu'il tenait entre ses doigts, puis sur le vin, pour prononcer, avec la lenteur précautionneuse prescrite, les paroles sacramentelles : *Ceci est mon corps... Ceci est mon sang*.

Aucune émotion sur son visage, empreint seulement de la gravité des actes théurgiques. Le prêtre se recueillit un moment, et poursuivit. Il me parut s'animer seulement lorsqu'il en vint au *Pater noster*, qu'il transposa ainsi, en latin :

— Adonaï malfaisant, qui est dans les cieux, que ton nom soit blasphémé, que ton règne s'évanouisse, que contre ta volonté s'insurgent les anges et les hommes sur la terre comme au ciel. Péris, maudit, comme sur la croix a péri le Christ ton fils. Que ton nom soit livré à l'oubli, d'ores à jamais.

» Mais toi, Lucifer bien-aimé, que ton nom soit sanctifié ; que ton règne arrive ; que ta volonté soit faite sur la terre comme en enfer. Donne-nous aujourd'hui et tous les jours notre pain quotidien. Que nous communiions de ton esprit, par la communion du corps et du sang du Christ maudit que nous avons consacrés en ton honneur ; et demeure avec nous, et remplis-nous de ta possession, de telle sorte que tous nos actes et toutes nos pensées soient inspirés de toi et te soient dédiés. »

Au moment de la communion, il demanda que « de cette nourriture résultât un accroissement du désir sexuel, une exaltation perpétuelle de la virilité. »

Et il communia sous l'une et l'autre espèce.

— Voulez-vous y participer ? me dit-il, en me présentant, sur la patène, une parcelle de l'hostie consacrée.

Je fis signe que non...



Sur cette toile de Clovis Trouille, « Sigillum diaboli », c'est André Breton qui examine, loupe à la main, la « marque du Diable ».

LE (PETIT) COMMER

ON pourrait croire — depuis la mésaventure de Faust — que le commerce avec le Diable menace plus notre âme immortelle que l'équilibre de nos finances.

Si l'on en juge aux prospectus des accessoiristes de l'enfer, il n'en est rien.

Ces brochures font le tour de nos infortunes et offrent de quoi satisfaire tous les goûts, tous les fantasmes et tous les vices. Tous les budgets aussi.

Etes-vous un amoureux incompris ? Procurez-vous le « Rituel de provocation sentimentale » qui vous permet, pour la somme modique de 200 F d'*« attirer à vous la personne que vous convoitez : préparation et décomposition de la cérémonie, durée du rituel, secrets merveilleux, etc. »*

S'il s'agit de ramener au bercail une belle infidèle, courez demander à votre patron une avance de 200 F. A ce prix, on vous expédiera le miraculeux « Rituel de retour d'affection ». Les éditions Balsamo, qui le fournissent, certifient que tous ses articles *« ont été soigneusement mis au point, testés et sélectionnés par un professionnel »*. Le cocu de service, sans doute ?

Passons rapidement sur les ouvrages de « magie sexuelle », ou le fascicule révélant les secrets de Nicolas Flamel et de Catherine de Médicis qui permettent de *« combattre l'immortalité »* (sic), la « Bible satanique » et les « Techniques qui feront vous un milliardaire », pour nous arrêter au rayon « accessoires ».



S'il vous arrive d'être l'objet d'attaques astrales — qui, de nos jours, n'est pas l'objet d'attaques astrales ? — il vous faut sans tarder acquérir le fabuleux « Larcas ». Placé sous votre lit, il vous protégera des rayons malencontreux (120 F). Vos finances ne vous permettent pas une telle dépense ? Consolez vous : l'« Astro » (effervescent ?) fera tout aussi bien l'affaire et ne coûte que 80 F. Quant aux malheureux propriétaires d'une maison hantée, ou d'un appartement saturé d'influences néfastes, ils utiliseront sans hésiter le « rayon trois » : placée contre un mur, la boîte émettrice dissout les ondes nocives en un instant.

Vous êtes en délicatesse avec un voisin ? Recourez à l'étonnant « Astron » qui peut *« influencer à distance la personne de votre choix. »* Il est d'un emploi enfantin : *« Il suffit*, précise le catalogue, *de parler dans l'appareil et d'y placer des éléments comme photos, cheveux, etc. »* Le générateur « PK » offre un rapport qualité/prix remarquable, puisqu'il *« déplace les objets à distance »* pour 100 F, TVA comprise. Calberson n'a qu'à bien se tenir. Inutile de souligner les mérites du « Sex-kolos » qui vous aide — pour une centaine de francs — à *« développer le diamètre de votre sexe »*...

Mais venons-en aux « diableries » proprement dites.

Pour 200 F, on vous fournira des statuettes destinées aux *« pratiques occultes »*. Elles sont livrées avec les clous. Idem du cercueil de 24 cm sur 9 cm, auquel est joint un mode d'emploi *« détaillé pour tous les cas »*. De quoi expédier au cimetière votre meilleur ennemi. Satisfaction garantie au prix dérisoire de 600 F seulement.

Les « Quatre prières et litanies à Satan » sont proposées sur *« parchemin animal »*. Grâce à elles, vous pourrez *« tirer parti de toute la force des esprits maléfiques »*. Ne pas omettre, durant la récitation des litanies, d'allumer un cierge ad hoc. L'ensemble du matériel vous sera facturé 430 F. Mais il faudra ajouter 400 F si vous voulez disposer — est-ce bien nécessaire ? — du « miroir à l'effigie du bouc » qui doit être placé sur l'autel lors de toute cérémonie réellement diabolique.

Le « Coffret sorcière » paraît, à 800 F, un bon placement pour un amoureux. Il lui suffit de l'envoyer à l'être aimé pour qu'il agisse comme un véritable *« déclencheur d'amour »*.

La technique magique faisant chaque jour des progrès, vous pourrez disposer — en échange d'un petit millier de francs — d'un « miroir de voyance » qui permet de tout voir. A côté de cela, paraissent bien ridicules les 150 F exigés pour obtenir une *« nappe d'autel pour sabbat »* blanche ou noire, somme doublée si vous souhaitez qu'elle soit noire *et* rouge. 1 000 F, c'est aussi le prix d'une « pierre d'autel » en marbre véritable, *« sur laquelle le pentagramme est doré à l'or »*. A peu près indispensable. Le calice qui permet de recueillir le sang menstruel de la sacrificatrice, fabriqué *« suivant la pure tradition magique »* revient à 340 F, alors que l'encensoir et le bougeoir rituel sont sacrifiés au prix respectif de 500 F et 220 F. Le « couteau de sorcier », *« consacré suivant les rites ancestraux »* et qui se prête à *« toutes les pratiques magiques »* est facturé 300 F.

Impossible de célébrer un sabbat digne de ce nom dans une tenue de jeune cadre dynamique. Vous vous procurerez donc une *« tunique noire vendue avec cordon »* (420 F) costume obligé de *« tous travaux de magie noire »*. Munissez-vous aussi de chaussures en liège *« qui vous isolent du sol afin que les forces qui sont en vous ne s'échappent pas »*. Il vous en coûtera cependant 600 F ce qui, pour des godasses en écorce améliorée, n'est pas spécialement donné.

Si vous-même ou vos adeptes ont besoin d'être sollicités, achetez donc le fouet : *« Il s'utilise au cours des cérémonies, symbolisant l'abandon de votre corps à Satan, et peut également vous aider à renforcer votre fidélité aux puissances démoniaques. »*

Et si tout cela ne vous convainc pas, rassurez-vous. Les petits commerçants du diabolisme ont de quoi satisfaire tout le monde, puisque pour 100 F, ils s'offrent à *« réaliser vos fantasmes les plus secrets »*.

Qui s'en priverait à si bon compte ?

CE AVEC LE DIABLE

En Amérique fleurissent les boutiques de sorcellerie (ci-dessus). Chez nous, les mages africains le disputent aux « révérends pères ». Tout ça ne coûte pas cher, mais est-ce que ça peut rapporter gros ?

Le Diable est-il tombé du ciel ?

VĒNUS, L'ĒTOILE DU MALIN



La naissance de Vénus, par Botticelli.

AU IVe siècle, saint Jérôme voyait en Vénus, l'« étoile qui porte la lumière », une création de Lucifer. Cette singulière filiation lui était sans doute inspirée par les nombreux symboles érotiques qui s'attachaient à cet astre promu, dans l'Antiquité, divinité de l'amour.

Il ne faisait d'ailleurs que reprendre une très ancienne tradition. Plusieurs siècles auparavant, les Assyriens disaient de l'apparition d'Astarté (Isthar), grand-mère de Vénus, qu'elle *« avait fait trembler le ciel et la terre.*

Qui reconnaîtrait dans cette furie cosmique l'aïeule de la tendre jeune fille émergeant des eaux, seulement vêtue de ses longs cheveux, que peignit Botticelli ?

La naissance de Vénus — non pas au sens allégorique, mais matériel : l'apparition de la planète dans le système solaire —

n'est qu'un des nombreux phénomènes naturels auxquels les hommes tentèrent de donner une signification magique, religieuse ou cosmologique.

Au joli temps des cataclysmes

Dans sa « Nouvelle théorie de la terre », parue en 1696, le successeur de Newton à la chaire d'astronomie de l'université de Cambridge, William Winston, tenta de démontrer que la comète de 1682 à laquelle on attribuait — à tort — une période de 575 ans et demi, était celle-là même qui provoqua le Déluge biblique quand elle frôla la terre.

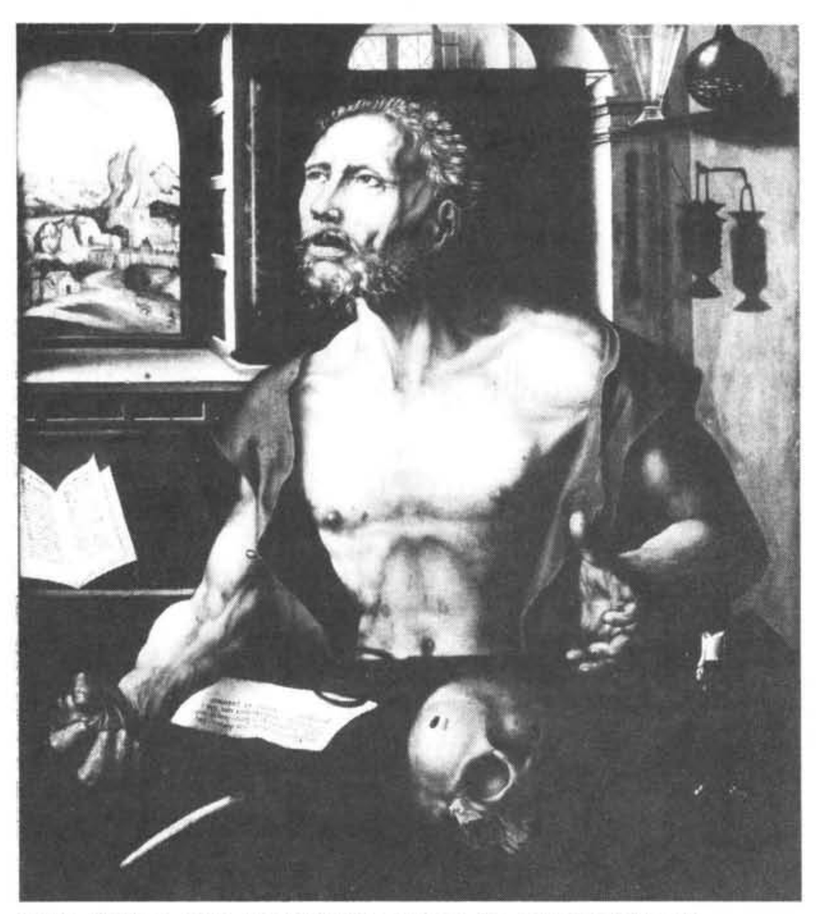
De même, certains codex aztèques, préservés de la fureur évangélisatrice des Espagnols, dépeignent un astre dont la forme et la situation dans le ciel indiquent sans erreur possible qu'il s'agit de la comète de Halley (1). A ces phénomènes astronomiques sont toujours associés des « prodiges » et des bouleversements sociaux ou politiques. Cela suffit à expliquer la place privilégiée des astrologues-prêtres dans les civilisations anciennes. On imagine en effet sans mal le prix d'une bonne prévision de la prochaine éclipse dans une culture vouée au soleil... et l'extrême prestige que les techniciens de la machine cosmique ont pu tirer de calculs heureux. Il suffit, pour s'en faire une idée, de songer à la puissance de nos modernes instituts de sondage.

La Bible nous fournit une mine d'exemples des liens étroits entre ce que nous considérons aujourd'hui comme des phénomènes naturels et ce que l'on perçoit alors comme une manifestation divine... ou diabolique. Et l'on ne peut qu'être troublé par la coïncidence entre les descriptions bibliques et des témoignages souvent fort éloignés dans l'espace ou le temps. On peut ainsi lire dans le texte de l'Exode, lorsque les plaies appelées par Moïse s'abattent sur l'Egypte, qu'il y eut *d'épaisses ténèbres sur toute la terre pendant trois jours. Ils ne se voyaient pas les uns les autres, et personne ne bougea de place pendant trois jours »*. De son côté, un hiéroglyphe égyptien trouvé sur un tombeau de granit noir à El Arish, dit que *« le pays connut une grande affliction... durant ces neufs jours de bouleversements, il y eut une telle tempête que ni les hommes ni les dieux (la famille royale) ne pouvaient discerner le visage de ceux qui les entouraient »*. Les contes des tribus du Soudan mentionnent une longue période où *« la nuit ne voulait pas finir »*. Même témoignage dans l'épopée finnoise, le « Kalevala », qui évoque l'époque où les grêlons de fer tombèrent sur la terre et où le soleil et la lune disparurent *« et furent remplacés par les ténèbres »* (2).

Les manuscrits d'Avila et de Molina qui recueillirent les traditions des Indiens du Nouveau Monde rapportent que le soleil resta cinq jours invisible et parlent d'un *« ébranlement épouvantable »*, suivi de *« l'envahissement de la mer après une collision d'étoiles »*. Les traditions du Pérou, la onzième tablette de l'épopée babylonienne de Gilgamesh et les écrits chinois de la même époque mentionnent ces phénomènes et décrivent tous un fantastique ouragan et des séismes.

L'historien égyptien Manethon en donne, lui, une première explication métaphysique puisqu'il y voit le *« souffle du mécontentement céleste »*.

On pourrait également joindre à ce faisceau convergent les documents japonais et le texte bouddhique sur les « Cycles du monde ».



Saint Jérôme, par Jan Van Hemessen. Le premier père de l'Eglise à s'être colleté avec le Diable.

C'est encore la Bible qui nous apprend — dans le récit du Passage — que le franchissement de la mer Rouge par les Hébreux fuyant l'Egypte eut lieu *« le dernier jour des ténèbres »*. Donc, sans doute, peu avant que l'objet céleste perturbateur ne s'éloigne de la terre. *« Les eaux*, ajoute alors l'Exode, *formaient un mur à leur droite et à leur gauche. »* Le « Midrashin », commentaire rabbinique des Ecritures, précise même la hauteur de ce mur : 2 500 mètres.

Ce genre de « prodige » est tout à fait caractéristique de l'action supposée d'un solide de masse énorme frôlant la Terre.

Il n'est pas douteux, notons-le, qu'il ait été interprété fort différemment par ceux qui bénéficièrent de ce gué providentiel et par les veuves des soldats qu'il engloutit en se refermant...

Mais le peuple hébreux n'est pas le seul qui échappe à ses ennemis grâce à l'intervention du seigneur qui lui ouvre un chemin au milieu de la mer. Selon la tradition orale recueillie par les moines espagnols, les Indiens du Yucatán bénéficièrent de la même faveur. Les moines en déduisirent que les « fils du soleil » avaient de lointaines origines juives...

« En même temps que les mers se déchaînaient en marées monstrueuses, écrit Immanuel Velikovski dans son étonnant « Mondes en collision », *un spectacle se déroulait dans le ciel qui, aux yeux des spectateurs horrifiés, revêtait l'aspect d'un*

(1) *La période — c'est-à-dire l'espace de temps séparant deux de ses apparitions — de la comète découverte par l'astronome anglais Halley est, en réalité, de soixante-seize ans. On lui a toujours atribué une influence particulière sur le destin des hommes. L'écrivain américain Mark Twain, qui naquit lors de l'un de ses passages — en 1835 — était persuadé qu'il mourrait au suivant. Ce qui advint en effet, en 1910. La comète de Halley sera de nouveau visible de la terre en 1986.*

(2) *A. Sauvageot,* Les anciens Finnois, *Klincksieck, Paris, 1961.*



En haut de ce fragment de la tapisserie de Bayeux, on voit nettement la comète de Halley. Propice aux envahisseurs normands, elle sera fatale au roi Harold.

gigantesque combat, visible de presque toutes les parties du monde, et qui s'imprima profondément dans l'imagination des peuples ».

Les plus récentes hypothèses des astronomes, reprenant l'intuition géniale de William Winston, suggère que cette conflagration cosmique résulta sans doute, elle aussi, du passage d'une comète. Sous l'effet de la gravitation, la queue et la tête de la comète s'enchevêtrèrent et échangèrent de violentes décharges. On eût dit un combat entre un globe brillant et une sombre colonne évoquant vaguement la forme d'un reptile, combat qu'accompagna un déluge de météorites. *« Cette lutte,* ajoute Velikovski, *fut interprétée par tous les peuples comme un combat entre un monstre malfaisant, qui eût pris la forme d'un serpent, et le dieu-lumière, qui livra bataille au monstre, et ainsi sauva le monde. »*

La Tanit des Carthaginois — avatar de l'Astarté assyro-babylonienne. Mages et sorciers se placeront sous la protection de cette divinité lunaire, symbole de fécondité.



On cherche en vain un peuple ou une tribu qui ne mentionne cet « événement » à l'origine même de ses croyances : combat entre Marduk et Tiamat des Babyloniens, entre Isis et Set des Egyptiens, entre Vishnou, Krishna et le Serpent des Hindous, entre Ormuzd et Ahriman des Perses et entre Zeus et Typhon des Grecs, combat que rapporte longuement Apollodore d'Athènes dans son ouvrage « Sur les dieux » composé au IIe siècle avant Jésus-Christ.

Le géographe grec Strabon rapporte — comme le fera Pline — que les Syriens furent témoins du même duel apocalyptique.

On retrouve des allusions à ces énormes décharges électriques dans les mythologies, les légendes et les traditions de la plupart des peuples de la terre : Zeus chez les Grecs, Wotan chez les Saxons, Odin chez les Islandais, Ukko chez les Finnois, Perun chez les Russes païens, Mazda chez les Perses, Mardouk chez les Babyloniens, Çiva chez les Hindous, appartiennent tous à la grande famille des dieux lanceurs de foudre.

Un bruit terrifiant accompagna les décharges. Il devint tout naturellement *« la voix du Seigneur »* dont parlent souvent les psaumes : *« la voix du Seigneur fait jaillir des éclairs », « la voix frappe le désert », « la voix du Seigneur a retenti sur les eaux »*, etc.

Car les séismes sont toujours accompagnés de bruits montant des entrailles de la terre.

Selon la tradition hébraïque, l'univers tout entier retentit du grondement de la Révélation. Sur le mont Sinaï, les sons se firent entendre dix fois et c'est dans ces grondements que les Hébreux entendirent le Décalogue : *« Tu ne tueras point »* (Le tirzah), *« Tu ne voleras point »* (Lo tignon), etc. On rapporte même que la voix de Dieu se « divisa » et *« parla dans les soixante-dix langues humaines »*.

Ce vacarme se poursuivit d'ailleurs pendant des années, s'atténuant à mesure que la terre se stabilisait : ce furent *« les années de bruit »* que mentionne le papyrus Ipuwer.

Autre indice en faveur d'un son original, la consonance voisine des noms attribués aux dieux à cette époque : le Yao des Chinois, le Yahou des Indiens, le Ju-Ju Huwe des Indonésiens, Jove des Latins, le Iawhe des Juifs mentionné dans la Bible, en abrégé, par « Yahou » ou « Yo » qui désigne la divinité. Selon Diodore de Sicile, *« Moïse a reçu les lois de Dieu invoqué sous le nom de Iao »*. Au Mexique, Yao ou Yaolt était le dieu de la Guerre et, dans le Nihongi, la chronique du Japon primitif, Yo désigne la terre à l'époque où *« le Ciel et la terre se confondaient »*.

L'enfer, c'est les astres

Cette concordance dans le nom de la divinité est évidemment troublante et renforce l'hypothèse d'une source commune.

On trouve un exemple encore plus frappant de l'origine cosmique des cultes dans les diverses paraboles du veau d'or. A la fin du néolithique, une gigantesque comète, sœur de la comète-serpent décrite plus haut, s'approcha de la Terre. La queue de cet astre brillait faiblement, car l'attraction terrestre en avait capté une grande partie, la partie restante se plaçant en opposition avec le soleil. Mais le corps de la comète paraissait énorme dans le ciel et présentait des phases, identiques à celles de la lune.

De la sorte, elle ressemblait à une tête de taureau d'où pointaient deux longues cornes brillantes, produites par ses phases.

Cette énorme tête de taureau suspendue dans le ciel et provoquant d'énormes bouleversements, était rien moins que rassurante et déclencha une formidable vague de terreur.

C'est alors que l'on vit apparaître le culte du veau d'or (veau « cornu ») au pied du Sinaï, que les Egyptiens se mirent à adorer le bœuf Apis, et que le taureau fut sacralisé dans la Grèce mycénienne, à Babylone, en Inde (la vache sacrée) et chez les Indiens d'Amérique.

Selon certaines hypothèses actuelles, la comète géante était tout simplement la planète Vénus dont la tradition fait *« la grande étoile qui se joignit aux grandes étoiles »*.

Les textes du Mexique précolombien ajoutent même que Vénus « fumait », ce qui rendit fort perplexe l'explorateur Alexander von Humbold.

Mieux : le Talmud lui-même, dans la section Shabbat 156a (le Talmud de Babylone) indique que Vénus possédait jadis une sorte de queue et précise que *« la planète Vénus laissait pendre du feu »*. Les Chaldéens parlaient à ce propos de « chevelure » et nommaient Vénus *« la suprême merveille du ciel »*. Un texte astronomique chinois de Soutcheou ajoute que *« Vénus était visible en plein jour et dans le firmament rivalisait d'éclat avec le soleil »*.

Mais l'apparition récente de Vénus est rendue plus vraisemblable encore par deux faits. D'abord, les très anciennes descriptions chinoises du cosmos ne mentionnent pas Vénus. Ensuite, aucun texte de la mythologie universelle ne relate la naissance de Jupiter, de Mars ou de Saturne — toutes planètes visibles pourtant — alors que pas un d'entre eux ne manque de décrire l'apparition de Vénus.

Vénus pâtira de la réputation d'Aphrodite *« le pouvoir sensuel féminin qu'elle symbolise est représenté comme une force corruptrice et maléfique »* (Robert) — à qui elle sera assimilée à partir du IIe siècle après J.-C.

C'est alors que saint Jérôme, mettant dans le même sac toutes ces créatures païennes, identifiera la divinité de l'amour au tout-puissant Lucifer, et le bonheur érotique au péché capital.

Bientôt, une nouvelle religion contraindra les adorateurs de Vénus à se cacher dans les grottes et les catacombes pour y sacrifier au plaisir. Dans ces abris où les chrétiens, naguère, adoraient un Dieu d'amour. Et où des milliers d'années plus tôt, nos aïeux avaient tracé sur les murs des silhouettes féminines aux rondeurs prometteuses : les Vénus « callypiges » (« aux belles fesses »)...



La magie zodiacale est la forme « scientifique » de la sorcellerie. Ces deux astrologues du XVIIe siècle dressent un horoscope en vue d'un mariage.

Sectes et sexe

CES ÊTRANGES CLUBS DE RENCONTRES

EN novembre 1978, une image terrifiante, celle de centaines de corps enchevêtrés sur fond de forêt vierge, fit la « une » des journaux du monde entier.

Les 923 disciples de Jim Jones venaient de se donner la mort dans le sanctuaire de la secte du Temple du peuple, en Guyana (1). Quelques heures avant de disparaître, Jones avait fait massacrer un sénateur américain, Leo Ryan, ainsi que trois journalistes qui s'étaient imprudemment aventurés dans cet asile d'aliénés luxuriant, à la requête de parents d'adeptes inquiets.

On découvrit peu à peu quelle vie étrange avaient mené les adeptes depuis le départ de la secte des Etats-Unis et notamment à quelle sujétion sexuelle ils s'étaient volontairement soumis, se livrant « corps et âmes » aux caprices érotiques de leur « gourou ».

En France, l'attention se porta aussitôt — pour un court moment — sur les émules de Jim Jones. C'est ainsi que l'on découvrit dans un village de Côte-d'Or, Poiseul-lès-Saulx (ça ne s'invente pas) une communauté créée et dirigée par un personnage non moins singulier, mais beaucoup plus paisible que le mauvais berger guyanais.

Claude Deplace affirmait détenir les secrets de la connaissance des « races anciennes », capables de mobiliser les *« force*

(1) *Jim Jones fonda la secte à San Francisco, en 1954. Il prêchait pour une société sans classes et sans races.* « C'est un marxiste dépourvu de toute conviction religieuse, *déclarait sa femme en 1977.* Il utilise la religion pour essayer de sauver quelques personnes de cet opium du peuple ». *En cette même année 1977, Jones quittait la Californie pour la Guyana où des adeptes avaient créé une cité agricole, baptisée du nom de leur maître, « Jonestown ». Jim Jones disposait aux Etats-Unis d'appuis politiques qui lui permirent d'échapper aux poursuites engagées contre lui. Une année durant, il avait été adjoint au maire de San Francisco.*



La boucherie de la Guyana. Le « gourou » Jim Jones disposa jusqu'à la mort du corps de ses fidèles.

de l'ombre, de la lune noire, du soleil noir et de la terre noire ». Fort de cette puissance monochrome, le mage noir, alias Deplace, offrait de révéler à ses adeptes les mystères de la « ténèbre initiatique » (sic), mystères directement issus du « 7e plan du monde astral ».

Rien de moins.

On ne sait de quoi s'étonner le plus quand on découvre ce genre de sectes : de la pauvreté d'imagination des initiés, ou du nombre de Français moyens qui sont prêts à les suivre. Car Deplace fit recette, et un puissant courant spirituel rayonna bientôt de Poiseul-lès-Saulx.

Il faut dire que les séances initiatiques concoctées sous l'égide des « forces de l'ombre » ressortissaient au moins autant au numéro de music-hall pour soirées spéciales qu'au petit commerce avec les esprits. Il s'en dégageait cependant, selon certains témoins, une sorte de beauté grave, auquel le charme naturel des protagonistes ne devait pas être totalement étranger.

A chaque solstice, Deplace initiait de nouvelles adeptes. La cérémonie commençait en plein air, par le rite de la « terre noire ». Deplace égorgeait un coq (noir) sur le corps de l'impétrante allongée, nue, sur une dalle de pierre. L'officiant veillait à ce que le sang du malheureux gallinacé couvrît bien le ventre et les seins de la dame. Cette opération conduite à bonne fin, des assistants complétaient l'inhumation symbolique en jetant, toujours sur le ventre de la néophyte, des poignées de terre.

Sur un signe de Deplace, la « victime » se levait en criant. Les assistants l'entraînaient alors vers une croix de saint André,

Goût du sacrilège, parodie champêtre, exhibitionnisme à bon marché : quand l'impétrante est mignonne, l'initiation peut être un plaisir pour les yeux.





Une réunion des Enfants de Dieu : après la mise en condition des adeptes commencera l'apostolat du trottoir.

dressée non loin de là, et l'y attachaient, face au nord, cuisses et bras écartés.

On imagine la perplexité des paysans bourguignons, observant des prés voisins le singulier spectacle du prophète, de ses adeptes et de la « crucifiée » vêtue de probité candide.

Or donc, après s'être livré à une série d'attouchements, le « mage noir », armé d'une aiguille, « picotait » la peau de la jeune femme et y traçait des signes mystérieux, à l'aide d'un morceau de charbon de bois.

Tout cela était destiné à libérer l'impétrante de son trop-plein de nervosité.

Ensuite pendant une heure environ, la jeune personne restait enchaînée, et exposée aux yeux des adeptes. Enfin, Deplace ayant obtenu la communication avec le 7e plan du monde astral, il faisait libérer l'initiée, qu'une comparse entraînait dans un simulacre de danse érotique.

Ainsi s'achevait la première partie, champêtre et bucolique, du culte des ténèbres. Tout le monde — c'est-à-dire quand même une cinquantaine d'adeptes — gagnait alors le temple, une grange aménagée selon des lois non écrites, mais intangibles : autel, chandeliers, pénombre et courants d'air.

Toujours nue (bonjour la bronchite), l'initiée prenait place sur l'autel. Deplace disposait entre ses cuisses une coupe destinée à recueillir du sperme et du sang prélevés aux adeptes. Une fois réalisée cette mixtion impossible, on badigeonnait le pubis de la jeune initiée, ce qui devait lui conférer un pouvoir sexuel irrésistible sur les hommes...

Il n'y avait, au fond, rien de bien méchant dans ces cérémonies pour boys-scouts énervés (2). Aussi peut-on trouver exagérées les réactions de l'opinion, qui fit du mage de Poiseul-lès-Saulx un pape de la débauche. Et puis, c'était tout de même bien intéressant, pour l'agriculteur qui n'a pas trop de distractions, ces danses artistiques...

Au vieil attirail magique de Claude Deplace on peut préférer la science expérimentale. Il y a quelques années, un certain Georges Lakhowsky, fort impressionné par les exploits des Niehans, Aslan, Metchnikoff et autres Bogomoletz (3), réunit

(2) *On voit bien que l'auteur n'a pas été coq dans une autre vie (NDLR).*

(3) *Tous promoteurs d'« élixirs de longue vie » ou de traitements hormonaux destinés à combattre la sénescence. Lire à ce sujet* « Les teinturiers de la lune », *de Christian Guy, aux Editions Guy Victor, Paris.*

La maison d'Ivanoff, pape de la Fraternité blanche universelle.



autour de lui un groupe de partisans farouches, unis dans la Ligue eucharistique. Son but : prolonger l'existence, au-delà des limites naturelles, grâce à l'absorption massive de... sperme !

En 1950, Lakhowsky publia un opuscule décrivant les bienfaits du prélèvement à la source. Mais la Ligue eucharistique ne survécut pas au décès de son créateur. On ignore le rôle que joua son traitement dans sa disparition prématurée.

L'Europe centrale — décidément riche en apprentis Faust — devait donner le jour à une autre secte érotique, la Fraternité blanche universelle. Fondée par Peter Deunov à Izgrev, en Hongrie, au début du siècle, elle prit son réel essor grâce à un disciple du maître, Michel Ivanoff, qui émigra en France en 1937, et changea son nom en Oraam Aïvanhov.

La Fraternité blanche universelle rendait un culte au soleil, notre père à tous, et à la puissance sexuelle, « don de Dieu ».

Installé dans une villa de Sèvres, Ivanoff rassembla, durant l'Occupation, un groupe de fidèles aux forces intactes, malgré les restrictions alimentaires : le rituel de la Fraternité comportait, en effet, des exercices rien moins que spirituels, auxquels participaient des ballerines charmantes et fort jeunes.

Les petites prêtresses, *« dans le simple appareil d'une beauté qu'on vient d'arracher au sommeil »* effectuaient en lever de rideau quelques figures chorégraphiques autour du maître et de ses disciples mâles. Etait-ce une allégorie du système solaire ? Le ballet se terminait, en tout cas, dans une ambiance assez éloignée de la froideur sidérale...

Tant et si bien qu'en 1948, Ivanoff fut inculpé de détournement de mineures et condamné à quatre ans de prison et dix ans d'interdiction de séjour.

Mais le mage ne désarma pas. Il consacra ses loisirs d'exilé à mettre sur pied, non sans succès, des succursales de la Fraternité, notamment chez nos voisins helvétiques.

De retour en France, en 1962, Michel Ivanoff reprit son apostolat en évitant de récidiver, cette fois, dans ses erreurs de jeunesse.

De culte solaire, la Fraternité blanche s'est transformée en groupe de thérapie sexuelle, vaguement teintée de vampirisme.



La crucifixion en rose, version Moïse David (sic).

LE DIABLE N'ETAIT PAS AU RENDEZ-VOUS

La « Maison des Centraux » de la rue Jean-Goujon, à Paris, accueille habituellement de paisibles chercheurs scientifiques désireux de comparer l'état de leurs travaux. Autant dire qu'on y respire plus souvent le parfum discret des laborantines que l'odeur du soufre.

C'est pourtant en ces lieux vénérables que devait se tenir, le 20 février 1982, le premier « Congrès européen du lucifèrisme ».

A la tribune, un trio de disciples de Satan qui ont abandonné pour l'occasion la robe et le chapeau pointu des mages chaldéens et portent de très conventionnels costumes trois-pièces : le Britannique David Farrant, exorciste incompris du cimetière d'Highgate, dont la devise pourrait être « Drink mood, drink blood ! » (« Buvez dans le vent, buvez du sang ! »). A ses côtés, Jean-Paul Bourre, connu lui aussi pour sa tendre sollicitude envers les défunts, qu'ils appartiennent ou non à sa famille. Chez lui, la nécrophilie n'exclut pas le sens de la publicité : il a célébré une messe de sang devant les caméras d'Antenne 2 préalablement munies d'amulettes, sur une tombe du Père-Lachaise. Le reportage, jugé « indécent » par la mairie de Paris, n'a jamais été diffusé. Enfin, troisième organisateur de ce « congrès du lucifèrisme », Octave Sieber, un médium qui s'est autoproclamé « diva de la sorcellerie » et prétend appartenir à la « divinité » (?).

Le congrès du lucifèrisme, annoncé à grand tapage, donnera lieu, en effet, à un certain vacarme : celui des adeptes d'une secte aux intentions infiniment plus saines, la Société protectrice des animaux. Sachant que les Lucifériens allaient sacrifier un coq durant la cérémonie d'ouverture, les amis des bêtes forcèrent les portes et firent du colloque démoniaque un lamentable fiasco.

Le coq était sauvé. Seul le Diable y avait laissé des plumes.

Des gens de peu de foi insinuèrent par la suite que l'intervention de la SPA avait été sollicitée par l'un des organisateurs, afin de donner aux lucifériens et à leur cause une publicité dont l'étroitesse d'esprit des grands médias les frustre généralement.

Diable !



Messe blanche ou partouze campagnarde ? Avec la « Fête du Blanc » (ci-dessous) et la « Fête du feu » (ci-contre) les forêts de l'Ile-de-France en voient de toutes les couleurs.

« La sexualité ne doit pas être purement physique, explique le « gourou » — il n'est pas le seul à avoir trouvé son chemin de Damas à Katmandou. *« L'amour physique provoque des émanations qui s'engouffrent dans la terre, où des êtres ténébreux se nourrissent de cette énergie vitale (...). L'homme et la femme qui s'unissent sont visités par ces créatures, car dans leurs effusions n'entre qu'une faible part de divin. »*

Il faut donc « réapprendre à aimer », comme le dit si bien Maurice Mességué (4). Mais Ivanoff ne se contente pas de conseiller les bains de pieds ou les tisanes de salsepareille. Il est vrai qu'il a une conception du rôle de l'orgasme plus pratique que l'herboriste du Gers : *« Les maladroits et les ignorants ne savent pas utiliser la force sexuelle. Les initiés, eux, volent dans l'espace ! Car la puissance génétique peut vous faire descendre en enfer ou monter jusqu'au ciel, selon que vous orientez bien ou mal votre énergie. »*

En dépit des explications puériles ou poétiques — selon les goûts — d'Oraam Aïvanhov, certains disciples ne semblent pas avoir très bien assimilé ses leçons, et la vie de la secte a été émaillée d'événements dramatiques. Comme toujours dans ce genre d'affaire, il est impossible d'attribuer à la seule philosophie solaire — et sommaire — du gourou les dérèglements de ses émules, même si Ivanhof exerce, sur leur vie la plus intime, une influence de chaque instant...

D'autres sectes annoncent beaucoup plus cyniquement la couleur. Dans ce domaine, la palme revient sans conteste aux Enfants de Dieu. L'une de leurs brochures — ils écrivent

(4) « Réapprenons à aimer », *Robert Laffont, Paris, 1974.*

abondamment — s'intitule « L'amour pour tous, tout pour l'amour » et porte en sous-titre cette profession de foi sans ambiguïté : « L'argent par le sexe et le sexe par l'argent ! »

Un prophète du proxénétisme

Le fondateur des Enfants de Dieu, un ancien pasteur méthodiste américain, David Brandt Berg — le « Roi David » ainsi qu'il aime à se faire appeler — est le premier « prophète du proxénétisme » de l'époque moderne.

Le chef des Enfants de Dieu n'a rien d'un enfant de chœur. PDG d'une organisation internationale aux multiples succursales, il a longtemps disputé au révérend Moon le titre de saint le plus riche du monde. C'est que le « holding » dirigé par Berg est une étonnante machine à faire du dollar, par les mêmes moyens, mais d'une façon beaucoup plus diffuse et hypocrite que les « eros centers » scandinaves ou allemands. Tout commence par un enseignement de base, d'une simplicité... biblique : le corps doit servir à la secte. Les « bébés » — nom générique des adeptes de base — soumis à une préparation psychologique qui amoindrit leur sens critique et leur résistance morale, sont entretenus dans le culte de l'« amour de Jésus ». Mais on en vient rapidement à des considérations fort éloignées du christianisme, et qu'on peut résumer par « l'art et la manière de racoler au profit de David Brandt Berg incorporated ». Cet enseignement comporte notamment des cours de séduction consignés dans un manuel qu'aurait pu signer une péripatéticienne convertie à la littérature, comme Xaviera Hollander. Après quoi, les initiés — les jolies filles font les meilleures adeptes — descendent évangéliser la rue.

Leur terrain de chasse et leur gibier favoris ne sont guère différents de ceux des prostituées sans âme : ce sont les bars et les boîtes que fréquentent des hommes seuls. La disciple a cependant pour stricte obligation — et ce n'est pas un mot en l'air — de rester constamment en contact avec la cellule de la secte dont elle est issue. Le vilain mot de racolage est remplacé, dans le manuel des Enfants de Dieu par la jolie expression « fishing flirty » (pêche galante) — allusion, bien entendu, aux « pêcheurs d'hommes » de l'Evangile. Les disciples trouvent dans ce guide pratique, outre des conseils d'hygiène, de nombreux rappels aux impératifs de la rentabilité : *« Il n'est pas nécessaire de passer une nuit entière avec un homme. Quelques instants, quelques heures suffisent bien souvent. Ainsi aurez-vous la possibilité de faire plusieurs rencontres intéressantes durant la même nuit. »*

Ces rencontres « intéressantes » font l'objet de comptes rendus, où doivent figurer les détails les plus intimes *« y compris* — précise l'article n° 30 du manuel — *tout comportement bizarre, toute position inhabituelle ou attitude sexuelle anormale (pour mettre en garde la fille suivante) »*.

Ce dernier point provoqua plus d'émotion aux Etats-Unis que le succès considérable et rapide des Enfants de Dieu. Il laissait entendre, en effet, que les clients des « bébés » montés en graine pouvaient être identifiés et fichés par la secte — atteinte intolérable à la liberté individuelle. Aussi, en 1979, la secte dut-elle modifier son nom et devint la « Famille d'amour ». Mais ses activités restèrent, elles, aussi peu familiales que possible.

La famille s'engagea à cette époque sur un terrain non moins scabreux que la galanterie — fut-elle sacrée — qui lui valut, en 1981, d'être poursuivi pour *« injures raciales et provocation à la discrimination et à la haine raciales »*. Ne dit-on pas que le « Roi David » avait profité, en échange de déclarations et de publications antisémites, des largesses d'Idi Amin Dada et du colonel Kadhafi ?



« Est-ce que c'était bon pour vous aussi ? » (Dessin paru dans « Play-Boy »).

Philtres, envoûtements, exorcismes

L'AMOUR SORCIER



Satan, dérangé dans ses œuvres, manifeste son mécontentement. (Scène du film « L'exorciste II ».)

« PROFESSEUR Khayraba Gassaama, grand sorcier africain, dons héréditaires, résoud tous vos problèmes : travail, réussite dans les affaires et en amour. Paiement après résultats. Peut travailler par correspondance. »

Cette annonce a paru au mois d'octobre 1984. Quantités d'autres, analogues, fleurissent en petits pavés dans les colonnes des journaux parisiens. Et il ne s'agit pas seulement de bourgeons exotiques, destinés à l'émigration antillaise ou ghanéenne : voici trois ans, un sondage publié par « Bonnes soirées » révélait que 18 % des Français — neuf millions ! — étaient convaincus de l'efficacité de la sorcellerie et y recouraient parfois... Certes, on peut débattre à l'infini de la nature de cette « efficacité ». L'action des envoûtements et contre-envoûtements est-elle réelle, ou l'idée que chacun s'en fait, agresseur ou victime, suffit-elle à leur conférer un pouvoir ?

Un fait demeure, indiscutable : la pensée moderne, rationnelle et matérialiste n'a pas éradiqué la pensée magique comme la vaccination le baccille de Koch. Les utilisateurs de sortilèges appartiennent d'ailleurs à tous les milieux. Ne dit-on pas qu'un sorcier d'un département du Nord de la France s'est spécialisé dans les « envoûtements d'affaires » et assure, contre de solides émoluments (qui lui ont permis de s'offrir une gentilhommière cossue), l'heureux aboutissement de contrats financiers et l'obtention d'une promotion rapide aux PDG et cadres supérieurs ?

Dans le grand bazar de la sorcellerie, les techniques d'envoûtement restent d'ailleurs remarquablement fidèles aux traditions : l'envoûtement indirect emploie un support matériel,

généralement une représentation de la personne visée, ou dagyde. Ces poupées, d'une vingtaine de centimètres de hauteur, doivent emprunter le plus grand nombre possible de détails corporels ou vestimentaires à l'« envoûté ». Il est extrêmement souhaitable d'y ajouter quelques cheveux, ou des ongles subtilisés à ladite personne. Ce simulacre est utilisé au cours du rituel comme point d'application des pouvoirs magiques, soit que le sorcier le crible d'aiguilles, le brûle, le mutile, soit qu'il le charge d'« ondes maléfiques ». Nous avons vu, dans un chapitre précédent, que toutes les sociétés primitives recouraient aux dagydes. Nos sorciers d'aujourd'hui ne procèdent pas autrement que leurs aïeux.

L'envoûtement direct, lui, emploie des objets utilisés quotidiennement par la victime, s'applique à sa nourriture ou à sa boisson. Il est donc, techniquement, plus difficile à pratiquer. Mais son efficacité est bien plus grande.

Dans tous les cas, l'envoûteur parvient à orienter la volonté de l'envoûté, à contrôler ses actes ou ses inclinations. En un mot, à disposer de son âme.

L'Esprit bat la campagne

C'est la raison pour laquelle l'Eglise commença à se préoccuper sérieusement de sorcellerie dès le IVe siècle, en créant un ordre d'exorcistes. Cet ordre est le troisième degré du minorat qui regroupe les quatre ordres mineurs : portier, lecteur, exorciste et acolyte. Mais l'exorcisme a surtout été utilisé par l'Eglise à partir du XVIIe siècle, sous une double forme : le « petit exorcisme » consiste en une prière à l'archange saint Michel, accompagnée d'aspersion d'eau bénite. On l'emploie pour neutraliser les esprits frappeurs — que les parapsychologues baptisent poltergeists — et, d'une façon générale, dans tous les cas où une vie humaine n'est pas mise en péril. C'est le pape Paul V qui établit les règles du « grand exorcisme » à l'usage des prêtres chargés de combattre le Mal sur son propre terrain. Par la suite, Léon XIII élabora une formule d'exorcisme qui connut un grand succès. Aujourd'hui, le grand exorcisme est requis lorsque le possédé est atteint de crises de convulsion ou de vomissements et s'il s'exprime dans des langues qu'il n'a pas apprises (glossolalie). L'Eglise catholique a défini deux critères définitifs pour identifier la véritable possession diabolique : d'abord, que la personne possédée accomplisse des gestes ou des actes habituellement impossibles à un être humain. Ensuite, que la possession se manifeste par des comportements intellectuels dépassant les normes.

Chaque évêché possède son exorciste. L'exorciste officiel du diocèse de Paris reçoit chaque mercredi de vingt à trente personnes se croyant ensorcelées et qui, le plus souvent, relèvent de la psychiatrie ou de la dépression nerveuse.

Des séances d'exorcisme ont donné lieu, en 1976, à un procès très curieux en RFA. Six plaintes avaient été déposées au parquet de Wurtzbourg contre l'évêque de cette ville qui avait autorisé « le grand exorcisme » sur une jeune Allemande, Annelise Michel. Le cas très trouble de cette étudiante, qui mourut — ne pesant plus que 31 kilos — après des séances d'exorcisme, fut donc porté devant les tribunaux de Schaffenbourg. Les deux prêtres qui avaient procédé aux séances produisirent des bandes, plus de cinquante, qui avaient enregistré les dialogues engagés au cours de l'exorcisme. On entendit une série d'injures très classiques dans les cas de possession, puis, curieusement, à la question que lui posait un prêtre sur le démon qui l'habitait, Annelise répondit d'une voix étrange et grave :

— Judas !

Enfin, avant de mourir, elle aurait déclaré aux deux prêtres qui avaient tenté de la sauver :

— Quand tout cela sera fini, il faudra le rendre public afin que tout le monde sache qu'il existe des démons.

Ce genre de procès est plus fréquent en Allemagne qu'en France. Selon l'écrivain allemand John Kruse, une moyenne de soixante-dix à quatre-vingts envoûteurs comparaissaient chaque année devant les tribunaux vers 1950.

Le mage Yull Rega dans sa chapelle satanique, ou « occultum ». Il présente une dagyde destinée à un envoûtement d'amour.



Rituel de préparation d'une dagyde

1) EXORCISME DE LA CIRE

Adjutorium nostrum in nomine Demiurgi qui fecit caelum et terram.

Exorcizo te, cera, per Demiurgum, per Deum, per ignem, per aquam, per aerem, per terram ut puritatem sit in te.

On passe sept fois la dagyde dans la fumée d'encens d'oliban mâle et on place sur un pentagramme dessiné sur parchemin animal ou tracé sur cuivre.

2) CONSECRATION

Mains étendues, on récite.

Exortabor, exitabor, ressitabor, admon.

Puis, on récite avec main droite au dessus de la statuette, en traçant une croix avec les trois doigts de la bénéfiction (à chaque indication de croix).

ALMAY +
COTAY +

Prendre ensuite la statuette en appliquant les deux pouces sur la poitrine et dire en l'élevant à hauteur des yeux.

HOC EST (nom et prénoms) qui est ici présent (soufflez sur la dagyde).

HOC EST (nom et prénoms) qui est en mon pouvoir (soufflez sur la dagyde).

HOC EST (nom et prénoms) que je touche (soufflez sur la dagyde).

On passe une dernière fois dans la fumée de l'encens et on dit :

Par la vertu des Saints noms de El, Eloïm, Sadday, Adonaï Hoc est (prénom) Amen, Amen, Amen.

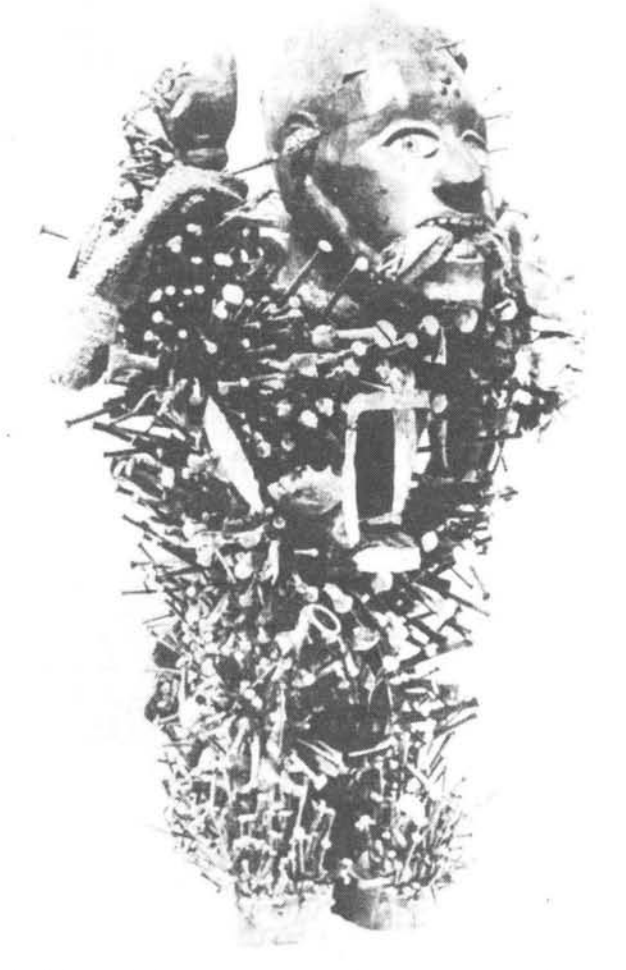
On range ensuite la dagyde à l'abri de la lumière dans sa boîte, entourée de spire de fil de cuivre.

LEVAY +
HERNAY +
ADONAI +

Adestote in meum adjutorium quia invoco vos in meum adjutorium, quia invoco vos in meo opere quad per vos incipio ut per vos finiatur.

Passez à nouveau la dagyde sept fois dans la fumée de l'encens. L'immerger ensuite dans de l'eau lustrale, préparée en Lune ascendante. Essuyez avec un linge de lin blanc. On inclut à ce moment, les éléments corporels et on procède au baptême avec de l'eau lustrale bénite.

Baptiser la dagyde du nom de la personne que l'on doit traiter (le baptême est valable si l'on est catholique, le mieux est de faire effectuer ce baptisme par un diacre ou un prêtre).



Statuette congolaise du Loango. Le malheur s'acharne sur ceux qui ne lui rendent pas hommage.

En France même, si l'on en croit l'enquête réalisée par Jean-François Crozier pour « France-Soir », en novembre 1981, les policiers estimeraient à quelque dix mille les sorciers, ou se prétendant tels, exerçant dans notre pays.

S'ils sont moins ouvertement évoqués dans les villes, la sorcellerie et l'exorcisme font intégralement partie du paysage de la France rurale.

C'est en effet par milliers que l'on compte chaque année en France les demandes d'exorcisme, ou les procès contre les « j'teux d'sorts ».

De nos jours encore, dans les campagnes, qui voit son troupeau dépérir, ses moissons pourrir sur pied, son puits tarir, soupçonne aussitôt un sorcier. L'esprit de chicane ne faisant apparemment pas bon ménage avec les esprits tout court, nos prétoires retentissent encore de singuliers débats entre victimes supposées et présumés auteurs de diableries. Les « preuves » ne manquent point. En voici quelques-unes énumérées par le conseiller François-Xavier Vollet dans son audience solennelle de rentrée de septembre 1971 à la cour d'appel de Caen : *« L'un d'eux* (un plaignant) *dira avoir vu l'auteur de ses maux transporter sur une fourche une pierre rougie au feu, des corbeaux s'envoler de sa maison, une fumée noire, d'odeur infecte, sortir de la cheminée, un autre que son ennemi tenait réunion de sorciers, pratiquait des messes noires et se déplaçait toujours avec un livre sous le bras. »*

Certes, les progrès de la psychiatrie, de la sociologie et de l'histoire ont permis d'identifier, à ce qu'ils étaient réellement, les pseudo-possessions et les « sorts » imaginaires L'un des exemples les plus classiques nous est fourni par le « mal des ardents » qui ravagea la Lorraine puis la France tout entière aux Xᵉ, XIᵉ et XIIᵉ siècles, provoquant de très sérieux

troubles psychiques. Convaincus de possession, les malheureux hallucinés périrent pour la plupart sur le bûcher. Ce n'est qu'au XVIIe siècle que l'on découvrit le responsable, le blé utilisé dans la panification. Le « mal des ardents » devait d'ailleurs faire une spectaculaire réapparition en plein milieu du XXe siècle, dans la paisible bourgade de Pont-Saint-Esprit (voir encadré).

La naissance du concept de « maladie mentale » devait profondément modifier l'opinion et l'attitude des autorités face à la possession. En 1682, Louis XIV ordonna par édit de ne plus poursuivre les possédés sur lesquels l'exorcisme était resté sans effet. L'Eglise, parallèlement à la médecine, affina son diagnostic. Sans renoncer à mettre en garde leurs ouailles contre le Malin, les souverains pontifes — et parmi ceux-ci, à notre époque, Paul VI et Jean-Paul II — en accusèrent le caractère « spirituel » aux dépens, sans doute, de formes plus « folkloriques ».

Mais l'évolution générale des esprits ne protège pas contre d'étonnantes remontées du Démon en première ligne :

Le 19 novembre 1949, le journal « Le Lorrain » de Metz titrait sur deux colonnes : *« Tout un quartier de Merlebach*



Ces « possédées » vues par un illustrateur du XIXe siècle empruntent leurs attitudes aux hystériques que soignait Charcot à la même époque.

envoûté par le pouvoir maléfique d'une femme. Flagellés par une force invisible, les habitants crucifient chaque soir la sorcière en effigie. » Et le lendemain : *« Malveillance ou hallucination ? Accusée de sorcellerie par ses voisins, une famille de Merlebach échappe de justesse au lynchage. »* Cette famille, des Polonais émigrés, dut en effet partir au plus vite car on les rendait responsables de phénomènes bizarres, mais surtout de la maladie qui frappait les jeunes enfants.

Trouver des responsables humains dans les cas d'épidémies constitue un réflexe classique. Mais certaines pratiques attribuées aux sorciers laissent penser que, peut-être... *« ... Ainsi, à Forbach aussi bien qu'à Creutzwald où l'ancien curé enregistra, à la cité Maroc, de 1933 à 1948, des centaines de cas de maladie de langueur, assorties de la découverte de nids de plumes. Son successeur, l'abbé Tirbisch, ne dormait que le rituel à portée de la main. Il fut alerté vingt fois au cours de l'été 1949 »*, écrit Jean Vartier.

Notons à ce propos que le rituel d'exorcisme veillait à tout puisqu'il précisait que *« si le possédé est malade, ou d'une condition distinguée, ou s'il existe quelque autre motif raisonnable, il sera exorcisé à la maison ! »*

Quelquefois, c'est de l'exorcisme lui-même que naît le drame. En Grande-Bretagne, il y a cinq ans, John Sherwood, prédicateur de l'Eglise invisible de Dieu, procédait à l'exorcisme d'une demoiselle Beatrix Rutherford. Dans un accès de folie, le prêtre tua la jeune femme. Devant la cour de l'Old Bailey, à Londres, l'année suivante, il expliqua son geste :

— Ce n'était pas le corps de cette pauvre femme que je

Le retour du « mal des ardents »

DANS la nuit du 15 au 16 août 1951 à Pont-Saint-Esprit (Gard), M. Puche, trente-cinq ans, a ouvert sa fenêtre et s'est mis à brailler à pleins poumons :

— Arrêtez, arrêtez, le serpent rouge veut profiter d'un poteau télégraphique.

Le lendemain matin, au marché, Mme Paye, mère de famille, a fait emplette d'un kilo de raisin. Son achat effectué, elle a projeté le sac à la figure de l'épicier en hurlant :

— Vous voulez me tuer, méchant, m'empoisonner. N'approchez pas, assassin !

Une heure plus tard, la vieille mère Brémart, à l'issue de sa sieste quotidienne, s'est jetée par terre. Résultat : trois côtes cassées. Au même moment, M. Grugon, garagiste retraité, soixante-douze ans, déambulait par les rues de la ville en poussant des cris plaintifs :

— Les bêtes, les bêtes. Elles entrent dans mon ventre. Elles sont rouges, rouges.

Quelques jours plus tard, Pont-Saint-Esprit fait le premier bilan de l'épidémie. Cent trente-cinq fois, l'ambulance municipale a corné son appel dans les rues ; vingt-six habitants, devenus fous furieux, ont dû être internés d'urgence ; trois d'entre eux sont décédés.

L'origine de l'intoxication, l'ergot, sorte de champignon qui pousse sur le seigle et le blé et dont on extrait l'acide lysergique, base du LSD 25, pourrait être le premier responsable du drame.

Le rapport du professeur Ollivier, directeur du laboratoire de police de Marseille, chargé de l'examen du pain fabriqué par le boulanger Brian, paraît confirmer cette thèse.

Selon les toxicologues l'ergotisme se manifeste sous deux formes : l'ergotisme gangréneux et l'ergotisme convulsif. Dans ce dernier cas, les désordres psychiques atteignent une intensité considérable.

C'est pourtant ces « désordres » que recherchèrent, durant la décennie psychédélique, les adeptes du LSD.

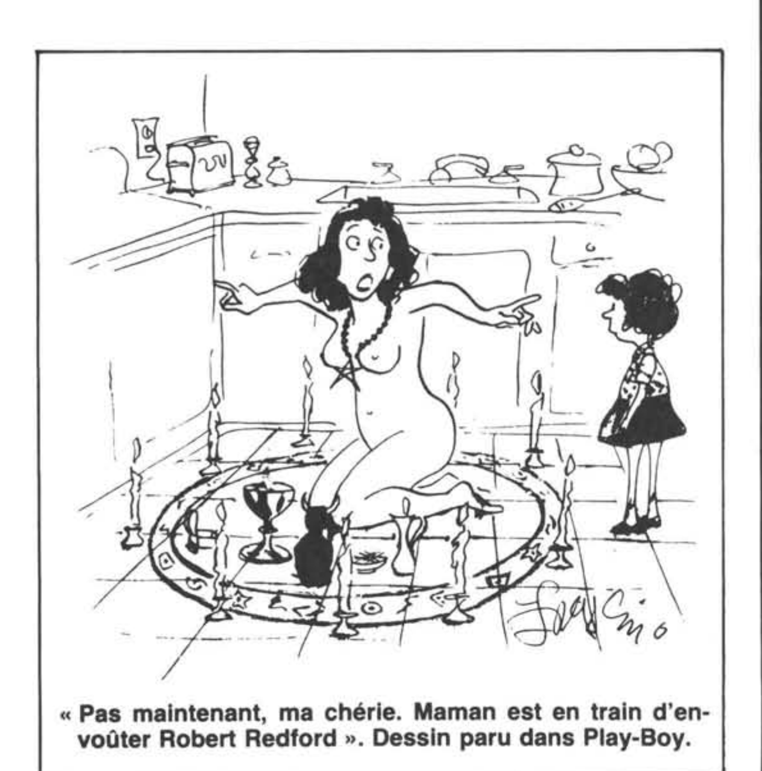
Curieux animaux que les hommes...

martelais, c'était celui de Satan. A elle, je ne voulais aucun mal, bien au contraire. Je l'aimais.

Le prêtre et son assistant furent condamnés à trois ans de prison pour homicide involontaire. Au cours d'une interview, Sherwood confia qu'il comptait bien reprendre ses exorcismes une fois sa peine purgée...

Nouage d'aiguillette...

Les envoûtements sont la clef de voûte de la magie sexuelle, sous deux formes : pour nuire à un rival, ou s'attirer les bonnes grâces d'une personne aimée, mais rétive aux avances conventionnelles. Le plus connu des sortilèges de la première catégorie provoque l'impuissance en « nouant l'aiguillette ». Cette petite aiguille était un lacet à bouts ferrés qui servait, depuis l'invention gauloise des braies, à fermer la culotte. La plus illustre victime de ce mauvais sort fut le roi Philippe-Auguste, qui ne put remplir son devoir conjugal la nuit de ses noces avec la belle Danoise Ingeburge. Fait historique ou légende ? Peu importe. La chronique de ce temps nous fournit le détail de la procédure suivie : le jeteur de sorts utilisait le sexe d'un loup ou d'un taureau mort récemment. Après l'avoir glissé sous ses vêtements, il prenait place sous le porche de l'église où se déroulait la cérémonie nuptiale et attendait la sortie du couple. Quand celui-ci passait devant lui, il criait le nom du mari, et au moment où le jeune époux se retournait, l'envoûteur serrait avec force le sexe de l'animal au moyen d'un lacet blanc : l'aiguillette était nouée, et le mariage impossible à consommer. Une autre méthode, indirecte celle-ci, consistait à glisser dans le lit nuptial une croix faite de crin et de plumes. Mais on prétend qu'elle était beaucoup moins efficace... Le nouement de l'aiguillette a survécu jusqu'à nos jours, sous une forme certes un peu différente, mais dans un but identique. Il suffit en effet aux sorciers berrichons ou bretons de passer trois fois devant un crucifix sans le saluer, pour priver le jeune marié de ses moyens. Ou encore — mais cela demande des complicités — de faire couler le premier jet d'un tonneau de vin blanc dans l'anneau nuptial si l'on ne peut enterrer têtes et peaux de serpents sous la porte du domicile des nouveaux époux. Les archives des tribunaux attestent la permanence de ces pratiques.



« Pas maintenant, ma chérie. Maman est en train d'envoûter Robert Redford ». Dessin paru dans Play-Boy.



Dessin de Don Addis.

Dieu merci, il n'y a pas de maux sans remèdes et les sorciers possèdent aussi l'art de dénouer ce qui a été noué, ou d'éviter le nouage par des mesures préventives. On conseille ainsi au jeune époux de porter sur lui, dans l'intimité, un anneau dans lequel est enchâssé l'œil droit d'une belette. Dans son « Histoire naturelle », l'écrivain latin Pline recommande de frotter de graisse de loup le seuil et le chambranle de la chambre à coucher. Le mari peut aussi écrire sept fois sur un parchemin vierge le psaume « Eripe me de inimicis meis », texte qu'il portera ensuite attaché à la cuisse droite. Pour plus de sûreté, on suggère d'aller uriner dans le trou de serrure de l'église où l'on s'est marié, ou, plus simplement, au centre de l'anneau nuptial, un vendredi matin au soleil, en prononçant le mot « yamon », ou en récitant « in nomine patris ». Tout cela n'est pas de la plus grande simplicité. Mais que dire de la recette qui suggère de porter au cou un petit sachet empli d'alkermès cueilli le 23 septembre, et d'armoise mêlée de gui de chêne cueilli le 24 juin juste avant le lever du soleil, sinon qu'elle découragerait les maris les plus fringants ?

... et retour d'affection

La magie sexuelle, puis l'alchimie opérative firent la part belle aux substances revigorantes. La cantharide — une mouche réduite en poudre — est utilisée depuis la nuit des temps. Absorbée en trop grand quantité, elle a l'inconvénient d'attaquer les voies urinaires jusqu'à mettre en péril la vie même de l'utilisateur. Le marquis de Sade fit le premier de ses nombreux séjours en prison pour avoir gavé une prostituée de pareils « bonbons », ce dont elle faillit trépasser. Dans son « Dictionnaire infernal », Colin de Plancy rapportait le cas d'un Lyonnais qui, *« voulant se faire aimer de sa femme qui le repoussait, lui fit avaler quatre de ces insectes pulvérisés dans un verre de vin du Rhône ; il s'attendait à être heureux ; il fut veuf le lendemain »*. Roland Villeneuve reproduit, dans « L'envoûtement », la recette d'un philtre d'amour d'origine arabe.

La véridique histoire du docteur Faust

SON pacte avec le Diable en échange des biens terrestres !... Voilà ce que depuis cinq siècles la légende a retenu du Dr Faust. Mais quelle est en réalité, la part de vérité dans la prodigieuse aventure du magicien allemand ?

Les historiens ont retrouvé trace de sa naissance vers 1480, à Knittlingen, dans le Wurtemberg. Selon eux, Johannes Faust a fait ses études à Cracovie, à une époque où on y enseignait officiellement la magie.

Diplômes en poche, il gagne Gelhausen. Il y fait ses premières dupes parmi les plus riches familles.

Dès cette époque, on le considère non seulement comme un humaniste, mais comme un maître dans les domaines de la magie, de la nécromancie, de l'alchimie. Il exerce l'art de la divination par... l'examen des urines.

Il gagne Erfurt, puis Wittemberg. Là, des bourgeois lui confient l'éducation de leurs enfants, sur lesquels Faust ne craint pas de se livrer à un *turpissimum fornicationis genus*. Il pousse l'initiation un peu loin...

C'est à Wittemberg, dans une auberge où on se presse pour l'entendre, que Faust rencontre pour la première fois l'homme qui deviendra son adversaire le plus acharné : Melanchton (1467-1560), ami et ardent disciple de Luther. Melanchton, protégé par l'électeur de Saxe, est un des premiers grands « papes » du protestantisme.

Déjà Faust affirme avoir réalisé son pacte avec le Diable. Il se fait fort d'accomplir n'importe lequel des miracles qu'aurait pu faire le Christ. Il prévoit l'avenir, dévoile les mystères. On vient de loin pour le visiter, tant sa réputation est grande. Le prince-évêque de Bamberg lui-même accomplit notamment un voyage à Wittemberg dans l'unique but de se faire établir — à prix d'or — son horoscope. Il veut aussi connaître le secret de la pierre philosophale et de l'Elixir de longue vie. Le prélat est à deux doigts de conclure, lui aussi, un pacte avec le démon. Mais Melanchton intervient à temps pour l'en dissuader.

Faust avoue qu'en paiement de son âme, le Diable lui a rendu, pour une période de vingt-quatre ans, les privilèges de la jeunesse de corps qui lui permettront de connaître toutes les voluptés, notamment auprès... d'Hélène, reine de Sparte (!).

A l'en croire, Satan a initié également Faust aux mystères des seiences occultes. Il lui a accordé, enfin, le pouvoir d'accomplir des miracles... Etant entendu qu'après cette période de vingt-quatre années, Faust lui appartiendra entièrement et deviendra l'une de ses créatures.

A la grande colère de Melanchton, le prince-évêque de Bamberg n'est pas la seule personnalité à croire aux dons de Faust, à se déranger pour le voir. Le roi de France, François Ier, lui dépêche l'humaniste Camerianus, afin de savoir quelle va être l'issue de la troisième guerre qu'il vient d'engager contre Charles-Quint. Les édiles municipaux d'Ingolstadt font venir



Si Faust avait connu plus tôt l'élixir Godineau, il aurait pu se passer du Diable.

Faust dans leur ville. Bientôt, effrayés par ses prophéties — la plupart se réaliseront d'ailleurs — ils le conjurent de s'en retourner. Ils lui remettent une très forte somme à la condition qu'auparavant il accepte de signer une déclaration dans laquelle il jure de « ne jamais chercher à se venger ».

Après un séjour à Worms, Faust — chargé de légendes — s'en va mourir à Staufen. Les vingt-quatre ans du pacte avec le Diable se sont exactement écoulés.

Melanchton tient alors la vengeance qu'il attend depuis longtemps. Dès la « fin terrestre » de Faust, il fait courir le bruit que celui-ci n'est pas vraiment mort. Il reprend à son propre compte la thèse même que le médecin damné cherchait — et parvenait — à faire accréditer de son vivant... A savoir qu'il restera éternellement une créature du Diable.

(Christian Guy, « Les teinturiers de la lune », Guy Victor, Paris, 1964).

« Sur un morceau de sucre, l'amant dépose de sa salive et de son sperme. A l'inverse, la femme passionnée s'introduit un pain de sucre dans le vagin, le concasse et le fait goûter à son bien-aimé. » En Occident, le Grand Albert conseille de procéder ainsi : *« Tirez de votre sang un vendredi de printemps, mettez-le sécher au four dans un petit pot avec deux couillons d'un lièvre et le foie d'une colombe ; réduisez le tout en poudre fine et faites-en avaler à la personne sur qui vous aurez quelque dessein, environ la quantité d'un demi dragme, et si l'effet ne suit pas à la première fois, réitérez jusqu'à trois fois, et vous serez aimé. »* « Le Grand Etteila » donne la recette d'un onguent permettant de conserver l'amour de sa femme : *« Mêler de la fiente de bouc avec de la farine de froment, faire sécher le tout ensemble, ensuite piler et mettre à chauffer avec de l'huile ; après cela, frotter de ce mélange le prépuce au moment du coït. »*

Bien entendu, la science médicale moderne n'a pas renoncé à pallier nos insuffisances érotiques. Il lui arrive d'ailleurs de confirmer, en les expliquant, d'antiques recettes tout en faisant, il est vrai, la part belle aux effets de la suggestion.

Outre les philtres et les onguents, les talismans sont d'un usage courant et traditionnel pour s'attirer ou conserver les faveurs d'autrui. La préparation magique de ces objets a lieu au cours de cérémonies qui seules peuvent leur conférer un sens sexuel. Le rituel contraint le sorcier et sa partenaire — car de telles cérémonies ne peuvent être accomplies qu'en couple — à prendre des postures érotiques conventionnelles, d'ailleurs fort précisément définies, devant la dagyde (poupée) ou l'objet que l'on souhaite imprégner de pouvoirs magiques. Le fameux recueil dit de la « Poule noire » — un des grands succès de la librairie satanique, et ce succès ne se dément pas — propose des préparations de talismans beaucoup plus simples. En voici une, « pour se faire aimer » :

« Le vendredi de la pleine lune, acheter sans marchander un ruban rouge d'une demi-aune au nom de la personne aimée. Faire un nœud en lacs d'amour sans le serrer : dire le Pater jusqu'à « in tentationem », remplacer « sed libera nos a malo » par « ludea-lidei-ludeo », et serrer en même temps très fort le nœud. Augmenter d'un Pater chaque jour jusqu'à neuf, en faisant chaque fois un nœud . Mettre enfin le ruban au bras gauche, et toucher la personne de la main gauche. »

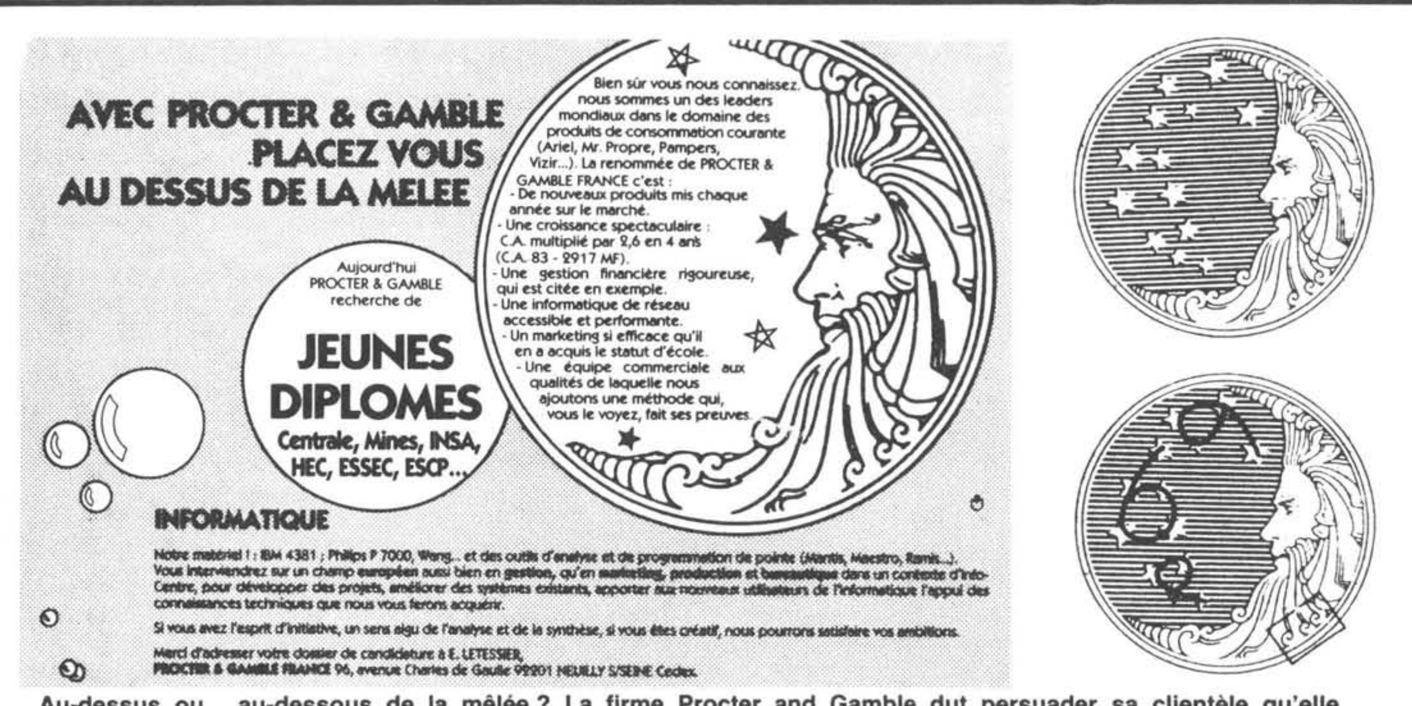
Non-latinistes s'abstenir...

L'ultime recours des femmes

L'éternel besoin d'amour explique la permanence de la « petite magie ». Les progrès de la communication ont d'ailleurs permis aux plus timides de pratiquer l'envoûtement à domicile. A ceux-là, les sorciers proposent désormais de véritables cours par correspondance, parfois même au téléphone. On peut ainsi obtenir sous pli discret la panoplie du parfait petit sataniste en chambre. Grâce au ministère des Postes et Télécommunications, les ménagères peuvent préparer de mini-sabbats entre le goûter des enfants et l'heure de la soupe. Ce phénomène qui commence à gagner du terrain chez nous bénéficie aux Etats-Unis d'une vogue qui fait la fortune de chefs d'entreprises avisés, sinon encombrés de scrupules. Le professeur Van Craft, de l'université d'Indianapolis, a soulevé le lièvre (animal satanique) voici deux ans en révélant qu'un nombre croissant de femmes au foyer abandonnaient les recettes de cuisine traditionnelle pour la confection de philtres et recettes magiques inspirés notamment du vaudou haïtien. Les motivations de ces sorcières à mi-temps sont, d'après le rapport Van Craft, de deux ordres. Il y a les « fidèles », qui veulent donner un coup de jeunesse à une union devenue morose, et les « friponnes », peu sûres de leurs charmes naturels, qui attendent des préparations magiques un renouveau et un élargissement de leurs relations amoureuses. Le tout étant, dans une société largement imprégnée de christianisme, accompagné d'un délicieux parfum d'interdit.

A la fois conseillère conjugale et herboriste, Mme Langton touille des potions magiques pour les couples en difficulté. Celui-ci est visiblement satisfait de ses services.





Au-dessus ou... au-dessous de la mêlée ? La firme Procter and Gamble dut persuader sa clientèle qu'elle n'entretenait aucun commerce avec le Diable, comme pouvait le laisser supposer le chiffre de Satan inscrit dans son « logo ».

Le prince des ténèbres contre le géant du blanc

En juin 1982, le standard téléphonique de la firme américaine Procter and Gamble, premier fabricant mondial de détergent, fut assailli d'appels furieux ou angoissés.

Les correspondantes ne se plaignaient pas de la qualité de leur lessive. Elles accusaient leur fournisseur en produits d'entretien d'avoir conclu... un pacte avec le Diable !

A l'origine, l'emblème de la marque : un monsieur barbu, évoquant vaguement Jupiter, et treize étoiles, le tout inscrit dans un cercle.

Quel concurrent fut assez malicieux et perspicace pour distinguer, dans ce « logo » un banal, un double rappel du chiffre de Satan : 666 ?

Nul ne le saura jamais.

Mais la rumeur courut et s'amplifia : Procter and Gamble, la providence des ménagères américaines, le saint patron des buanderies yankees versait des « royalties » à l'Eglise du Diable !

Business is business : les responsables de la firme, faute de pouvoir localiser le petit — ou le grand — malin qui s'attaquait à leur image de marque, se fendirent d'une mise au point : la vignette diabolique n'avait pas été créée pour Procter, et les treize étoiles symbolisaient tout simplement les treize Etats fondateurs de l'Union.

Au mois d'août, un sondage les rassura tout à fait en révélant que, si 32 % des Américains avaient entendu parler des liens hypothétiques du géant du « blanc » avec le prince des ténèbres, 5 % seulement y accordaient foi, et que 94 % des ménagères interrogées n'avaient en rien modifié leurs habitudes d'achat.

Les actions de Procter, qui avaient connu un léger fléchissement, remontèrent aussitôt.

On ne sait pas si le Diable avait profité de l'occasion pour réaliser un joli coup de Bourse...

Cette vogue de la magie à domicile a des retombées et des inspirations parfois curieuses. Citons l'exemple de Pamela Chappell, témoignant auprès de la commission Van Craft :

— *La sorcellerie*, dit-elle, *requiert des pouvoirs essentiellement féminins. Les femmes n'ont pas les mêmes atouts que les hommes dans l'existence (...). Nous sommes opprimées, aussi usons-nous comme nous le pouvons des armes qui sont les nôtres.*

On l'avait pressenti : le Diable est du côté des féministes...

Avec un sens aigu du pragmatisme, les nouveaux sorciers américains ont rapidement surmonté les obstacles pratiques à la confection de philtres d'amour. Qui, en effet, dispose de poudre de testicules de loups séchés ou de mandragore dans le placard de sa cuisine ? Ils ont donc remplacé ces substances par d'autres, aux pouvoirs analogues, que l'on peut se procurer dans toute bonne grande surface : réglisse, vinaigre, poudre à laver. De quoi préoccuper la société Procter and Gamble, grande lessivière devant l'Eternel, et fâcheusement impliquée dans le commerce avec le Malin (voir notre encadré)...



Pédophilie et magie noire

LES PETITS POUCET ET L'OGRE DE RAIS



Dessin de Gustave Doré pour « La barbe bleue ».

COMMENT un maréchal de France devient-il le plus grand « kidnapper » de tous les temps ? Comment le compagnon d'armes d'une sainte — Jeanne d'Arc — est-il amené à frayer avec le Diable ?

C'est le mystère du « cas » Gilles de Rais.

Un mystère que son procès, mené avec un luxe de précautions, un souci du détail à la mesure du personnage — l'un des premiers barons du royaume, l'arrière-petit-neveu de Du Guesclin — et de ses crimes, ne dissipe pas tout à fait.

Cette étrange association de la folie meurtrière, du délire sexuel et de la magie noire, rendue possible par une puissance financière et politique dont nous n'avons plus la moindre idée aujourd'hui, constitue sans doute le plus remarquable exemple de perversion satanique que nous ait fourni l'Histoire, avant les sinistres expériences des « médecins fous » dans les camps de la mort...

L'hommage aux Saints Innocents

Malgré tous ses succès militaires au service du roi Charles VII, malgré sa courageuse conduite auprès de la « Pucelle » — ils ont contraint ensemble les Anglais à lever le siège d'Orléans — et malgré les honneurs dont il est comblé, le maréchal de Rais n'est pas heureux. Il oublie ses soucis dans des beuveries suivies de fêtes, de viols et de meurtres. Le 15 novembre 1432, la mort de son grand-père, Jean de Craon, lui apporte une fortune considérable qui vient s'ajouter à la sienne, tandis que la disgrâce de son cousin La Trémoille met fin à sa carrière de combattant.

C'est alors qu'il va se lancer dans les dépenses les plus extravagantes : il fait aménager dans chacun de ses châteaux des salles spéciales pour fantaisies sexuelles, collectionne les étoffes précieuses, les miniatures, les objets rares, s'entoure d'une maison militaire princière.

Et tandis qu'il commence sa série d'égorgements d'enfants, il fonde la chapelle de Marchecoul-en-Rais qu'il voue... aux Saints Innocents ! Il fait préciser dans un acte notarié que « cette chapelle rivalisera, par la splendeur des cérémonies et la richesse de son clergé, avec une église collégiale et même avec une cathédrale » !

Dans « Le mémoire des héritiers de Gilles de Rais », on lit quelques précisions : « Il y avait dans cette chapelle quantité d'ornements de drap d'or et de soie, des chandeliers, des encensoirs, des croix, des plats de grande somptuosité qui coûtaient trois fois plus qu'ils ne valaient, avec plusieurs paires d'orgues. »

Il y avait aussi un doyen, des chantres, des archidiacres, des vicaires, un maître d'école et, comme dans les cathédrales, l'un d'eux se faisait appeler évêque. « Gilles de Rais les revêtait de robes traînantes d'écarlate avec des fourrures fines. »

De plus, il entretient une chapelle de chantres, vingt-cinq à trente enfants, chapelains, jeunes clercs et autres. Au total, avec les serviteurs, plus de cinquante personnes et autant de chevaux.

Libéré de toute contrainte par la mort de son grand-père, ivre de puissance, Gilles peut enfin agir à sa guise et il va réaliser les crimes sexuels dont il rêve depuis longtemps, sans même se cacher.

En 1434, il paraît une fois encore dans l'armée royale, au cours de la rencontre de Sillé-le-Guillaume où chacun peut admirer l'apparat extraordinaire de sa maison militaire et sa maison ecclésiastique.

Ces folles dépenses ont bientôt raison de sa fortune colossale, mais pas inépuisable. Quand il ne peut plus payer, il engage un reliquaire d'argent puis une chape, un baldaquin avec une chasuble... Quinze jours plus tard, c'est le tour de deux chaperons brodés, d'une chape de velours cramoisi avec drap d'or, et d'un baldaquin « oiselé d'or ».

Il finit par engager ses chevaux, ses chariots et ses harnais et il se retire dans ses terres, privé de tout crédit, entouré de ses complices.

En 1437, le jeune Poitou devient l'un de ses chambriers et participe à ses petits travaux. Il est très dévoué, procure des enfants à son maître, assiste aux viols, donne un coup de main pour les égorgements et s'occupe de brûler les restes des petites victimes.

Le seigneur de Rais inspire à la fois le respect et la terreur aux familles de ces enfants qui disparaissent régulièrement. Poitou, Henriet, Sillé, Briqueville, camarades d'orgies, complices et pourvoyeurs, les « empruntent » aux familles sous des prétextes variés, tantôt pour en faire un chanteur de la chapelle, tantôt pour en faire un page...



Le connétable de Rais sur le sentier de la guerre.

Toutes les disparitions d'enfants misérables semblent n'avoir aucune importance, les familles, terrorisées, n'osant pas en parler. Et si l'écho en parvient à quelque haut personnage, il s'en moque éperdument.

Cependant, en 1437, le maréchal de Rais juge prudent de faire disparaître une quarantaine de squelettes de ses victimes. Sa famille, après de nombreuses discussions, s'est emparée de Champtocé et Gilles, redoutant un coup de main sur Machecoul, demande à deux de ses complices de brûler les ossements compromettants entassés au pied d'une tour de la forteresse.

Les diables se cachent

L'opération est terminée lorsque, en novembre, le frère et le cousin de Gilles de Rais pénètrent à Machecoul. Le nettoyage a été mal exécuté car on découvre dans la partie basse de la tour deux squelettes d'enfants... oubliés... Gilles de Rais séjourne alors à Vannes où se tient la cour de Jean V. Il donne avec sa chapelle des concerts religieux. On signale de nouvelles disparitions d'enfants : car Gilles continue à organiser ses festivités spéciales.



Le château de Tiffauges, ou l'antre de l'Ogre.

Le pressant besoin d'argent l'incite à se préoccuper d'alchimie. Tout s'arrangerait, évidemment, s'il parvenait à fabriquer de l'or... Il en rêve depuis longtemps, il a déjà employé des alchimistes, un orfèvre d'Angers qui buvait trop et un certain Jean Petit, de Paris, qui n'obtiendra aucun résultat. Gilles le fait jeter au cachot pour le punir ! C'est un travail délicat et dangereux, car une ordonnance de Charles V interdisant la pratique de l'alchimie est toujours en vigueur.

Ce qui n'empêche pas le seigneur de Tiffauges d'envoyer chercher à Florence un autre spécialiste de cet art délicat, François Prelati, beau garçon de vingt-trois ans, qui a reçu la tonsure cléricale et s'est consacré aux recherches « de pointe » : astrologie, géomancie et alchimie. De plus, il connaît parfaitement l'art d'évoquer les démons. Un garçon précieux !... En réalité, il s'agit d'un charlatan astucieux, homosexuel à l'occasion, passé maître dans toutes les roueries.

A peine arrivé à Tiffauges, il fait la conquête de son nouveau patron et après s'être mis dans son lit, il va lui extorquer beaucoup d'or... sans toutefois parvenir à en fabriquer une once !

Pendant plusieurs mois, il va faire rêver le crédule Gilles de Rais, imaginant des entretiens familiers avec un diable, nommé Barron, qui refuse, comme par hasard, de rencontrer Gilles dont la crédulité frise la niaiserie. On voit même le maréchal de France porter au cou « une poussière noire sur une pierre d'ardoise », cadeau du démon Barron...

Cependant, les expériences alchimiques n'aboutissent pas, le diables se cachent... Gilles de Rais se tourmente et, dans une crise de dépression, parle sérieusement d'aller verser les larmes du repentir à Jérusalem ! Prelati, craignant de perdre son client, invente une autre histoire : Barron lui a confié à l'oreille que Gilles peut retrouver finalement sa fortune... Il lui suffit de lui sacrifier un enfant !

Par une curieuse réaction, le spécialiste de l'infanticide, l'auteur de plus de cent meurtres, hésite à sacrifier un enfant à l'« esprit immonde »... Cependant, sa situation financière s'étant aggravée, il oublie ses scrupules et, un soir, offre au démon la main, le cœur encore chaud et l'œil d'un jeune garçon.

Prelati, consciencieusement, présente ces belles offrandes à l'« esprit immonde »... Mais rien ne se produit !...

Le 15 septembre, Gilles de Rais est arrêté à Machecoul par les hommes du duc de Bretagne. Il est conduit à la prison de Nantes, en compagnie de ses complices, François Prelati, Eustache Blanchet, Henriet et Poitou.

L'affaire est sérieuse, le maréchal doit répondre de deux chefs d'accusation : les meurtres d'enfants et l'affaire de Saint-Etienne-de-Mermorte.

L'évêque de Nantes, chancelier de Bretagne, Jean de

Malestroit, n'a pas perdu de temps. Dès le 29 juillet, il a publié, sous forme de lettres patentes, les résultats d'une enquête secrète sur les crimes de Gilles de Rais : meurtres d'enfants et sodomie, évocations de démons, offense à la Majesté divine et hérésie.

Le 19 septembre, les débats s'ouvrent à Nantes et, le 28, commence le défilé des plaignants accusant le sire de Rais d'avoir « abusé honteusement » de leur fils, de leur neveu ou de leur fillette. Les plaintes des parents des victimes retentissent durant plus d'une semaine. Enfin, le 13 octobre, l'accusation est formulée, conformément à l'acte rédigé en quarante-neuf articles.

On apprend alors que, depuis 1426, cent quarante enfants, garçons et filles, ont été les victimes de Gilles de Rais et de ses complices. Le rédacteur de l'acte précise que l'accusé a commis avec eux le péché de sodomie, « soit tandis qu'ils vivaient, soit tandis qu'ils mouraient, soit lorsqu'ils étaient morts... ». A la fin, les victimes étaient démembrées et brûlées.

D'autre part, en divers lieux, l'accusé a évoqué et fait évoquer divers démons et il a voulu se lier au Diable par un pacte.

Le troisième grief qui justifie la comparution du sire de Rais devant le tribunal ecclésiastique concerne l'affaire de Saint-Etienne-de-Mermorte (viol de la juridiction de l'évêque). Après avoir nié, après avoir insulté ses juges, Gilles de Rais passe aux aveux.

A partir du 16 octobre, les témoignages accablants de Prelati, de Poitou et des autres complices vont faire frémir l'assistance.

Poitou raconte : « Gilles de Rais, pour exercer avec lesdits enfants, garçons et filles, ses débauches contre nature et ses ardeurs libidineuses, prenait premièrement son membre viril entre l'une ou l'autre de ses mains, le frottait ou l'érigeait, puis il le posait entre les cuisses et les jambes desdits garçons et filles, omettant le vase naturel desdites filles, frottant son dit membre viril sur leur ventre avec une grande délectation... jusqu'à ce que le sperme s'émît sur leurs ventres.

» Avant de perpétrer ses débauches, afin de prévenir leurs cris, ledit Gilles de Rais tantôt les suspendait de sa propre main, tantôt les faisait suspendre par d'autres, par le cou avec des liens ou des cordes, à une perche ou un crochet. »

Poitou précise que « son maître commettait ses luxures sur lesdits garçons et filles avant de les blesser, mais rarement... plus souvent après leur avoir incisé ou fait inciser la veine du cou, le sang jaillissant et, d'autres fois, quand ils étaient en langueur de mort, d'autres fois même après leur mort et quand ils avaient le cou coupé tant qu'il restait encore quelque chaleur dans les corps... »

Supplique aux pères de famille

Le samedi 22 octobre, le vicaire de l'inquisiteur et le seigneur évêque de Nantes demandent à l'accusé s'il veut dire quelque chose ou objecter contre ce qui est dit. Gilles de Rais se met alors à confesser volontairement, avec beaucoup de larmes et une apparente contrition ce qu'il a déjà confessé hors jugement... afin, dit-il, que « ladite confession secrète fût confiée à la mémoire des hommes dans de meilleures conditions... ».

Gilles de Rais figure au premier rang des barons quand Jeanne d'Arc reçoit son étendard (peinture de C.-H. Michel).



Il ne cherche pas à diminuer ses crimes, au contraire, il en ajoute ! Il confesse tout, son pacte avec le Diable aussi bien que le plaisir qu'il a pris à faire ouvrir les corps de ses victimes pour contempler leurs organes intérieurs. Après cette longue confession en jugement, il exhorte le peuple qui l'écoute et surtout les ecclésiastiques, leur demandant de toujours vénérer notre Sainte-Mère l'Eglise... et il supplie les pères de famille de bien veiller sur leurs enfants... et d'éviter cette fréquente absorption de vins chauds responsables, selon lui, de l'état d'excitation qui l'a porté au péché et au crime...

Ces preuves de piété n'empêchent pas la cour ecclésiastique de prononcer au nom du Christ l'excommunication du maréchal de Rais « pour apostasie hérétique, évocation des démons... crime et vice contre nature, etc. ».

A neuf heures, le jour de l'exécution, une foule innombrable suit cette procession en priant Dieu pour les condamnés... Une foule troublée par les larmes et les aveux du monstre. Par considération pour les brillants états de service du maréchal de Rais, Jean V ordonne qu'il soit étranglé avant d'être brûlé. Geste très délicat !

Le corps de l'assassin ne sera pas consumé : « Dames et damoiselles de son lignage » obtiennent l'autorisation de recueillir sa dépouille pour la mettre en terre sainte. Aidées par plusieurs religieuses, elles enlèvent le corps et couvrent de baisers la face déjà rendue méconnaissable par les flammes. Ensuite, un service solennel est célébré dans l'église des Carmes de Nantes et le monstre va reposer dans l'église alors que les cendres de Jeanne d'Arc, la Pucelle héroïque, viennent d'être jetées au vent !

Sur la place du supplice de Gilles de Rais, on érigera un monument expiatoire qui sera longtemps un lieu de pèlerinage pour les nourrices venues prier leur patronne Notre-Dame-de-Créé-Lait... Sur ce monument, on verra dans une niche, durant de longues années, une statue de la Vierge entre celle de Saint-Gilles et celle de Saint-Laud.

Trois siècles plus tard, lors du pillage de l'église Notre-Dame par les révolutionnaires, le corps du monstrueux Gilles de Rais disparut. Mais, déjà, depuis bien longtemps, son nom se confondait dans la légende avec celui de l'Ogre.

« L'exécution de Gilles de Bretagne, baron de Rais » le 26 octobre 1440 à Nantes.



LE WHO'S WHO DES ENFERS

(SUITE DE LA PAGE 24)

HUTGIN. Démon très poli. Aime fréquenter la société humaine. Quand il le peut, rend même de petits services aux hommes. Ambassadeur en Turquie.

KOBAL. Directeur général des théâtres de l'enfer et patron des comédiens.



LECHIES. Ce démon hante les bois et s'emploie à égarer les promeneurs.

LEONARD. Grand-maître des sabbats, inspecteur général de la sorcellerie, de la magie noire et des sorciers, inspecteur-chef des démons subalternes et chevalier de la Mouche. Surnommé parfois « le grand Nègre ». Trois cornes et des oreilles de renard ornent sa tête qu'entoure une barbe de chèvre. Le visage qu'il porte au fondement, entre la queue et les cuisses, est rituellement embrassé par les sorcières lors des sabbats. En dépit ou à cause de cela, est d'une humeur mélancolique et taciturne.

LEVIATHAN. Grand amiral des Enfers et chevalier de la Mouche. La tradition rabbinique en fait un démon androgyne : mâle, il portait le nom de Samael et séduisit Eve ; femelle, il se nommait Lilith et séduisit Adam. Au dire des exorcistes, démon particulièrement coriace.

LILITH. Princesse des succubes (les démons femelles qui couchent avec les hommes). Elle préside aux avortements et fait périr les nouveaux-nés. Mêlée, selon le Talmud, à la déchéance originelle (voir Léviathan), elle serait parvenue à s'enfuir du paradis, échappant ainsi avec sa descendance, au péché originel.

LUCIFER. Grand chef des anges rebelles et grand justicier de l'Empire infernal. Son siège est à l'Orient, où il préside. Il est chevalier de la Mouche.

LUCIFUGE. Premier ministre. A la haute griffe sur les richesses infernales.

MAGOA. Démon d'Orient. Son invocation assure le succès.

MALPHAS. Grand président des Enfers. son corps est celui d'un corbeau. Il commande à quarante légions.

MAMMON. Démon de l'avarice, il favorise les entreprises des chercheurs de trésors. Il est ambassadeur en Angleterre.

MARTINET. Démon familier des magiciens, qui doivent le consulter avant de prendre une décision. D'un naturel serviable, aide volontiers les voyageurs égarés à retrouver leur chemin. Ambassadeur auprès de la Confédération helvétique.

MELCHOM. Démon chargé de payer les employés de l'enfer. Il « veille » sur les convoyeurs et les caissiers.

Méphistophélès ou « Le mauvais génie » par A. Penot (Salon de 1910).

MEPHISTOPHELES. Presque l'égal de Satan pour la méchanceté, le cynisme et le manque de pitié. A mis à son tableau de chasse l'excellent docteur Faust, pourtant fort versé dans l'art des conjurations. Il est, selon Goethe, le « vivant résultat d'une longue observation du monde ».

MOLOCH. Prince du pays des Larmes, membre du grand conseil infernal et grand-croix de l'ordre de la Mouche. A connu ses grandes heures en Phénicie, quelques siècles avant notre ère, quand on lui immolait rituellement de petits enfants.

MULLIN. Démon de caste inférieure. Premier valet de chambre de Belzébuth.

MAITRE JEAN MULLIN. Lieutenant du grand-maître des sabbats.

NABARUS (CERBERE). Marquis des Enfers. Enseigne les beaux-arts sous le costume d'un corbeau.

NAHEMA. Epouse de Samael, sœur de Tubalcain et l'une des deux reines des Stryges. Sa grande beauté a coûté leur âme à bien des hommes, qui en conservent la marque d'une étoile, imprimée entre les yeux.

NERGAL. Chef de la police secrète.

NERIBOS. Maréchal de camp, il dispense le mal avec un rare bonheur.

NYBBAS. Démon d'un ordre inférieur. Il organise tous les menus plaisirs de la cour infernale.

NYSROCK. Démon de deuxième classe. Chef de la cuisine de Belzébuth, il se plaît à faire succomber les hommes aux plaisirs de la table.

(SUITE PAGE 71)

Chapitre sanglant

LES CASTRÉS DE DIEU

S'IL est impossible d'échapper à la tentation, on peut s'ôter les moyens d'y succomber. Par un procédé douloureux, certes, mais radical : la castration.

Interdite en Occident — un article de loi la punit de prison — cette opération est encore effectuée en Inde, notamment dans la région de Bombay, où elle est couramment pratiquée par la secte des Hijras.

Le fondateur de la secte, Dada Gourou Shankar, est mort en 1930. Son successeur, Ismaïl Mehram, aujourd'hui presque centenaire, veille sur des dizaines de milliers d'adeptes, les « zenanas » ou castrés volontaires, qui vivent en petite communautés — de quelques dizaines à quelques centaines de personnes — sous l'autorité d'un chef, le « nayak ».

La pratique de l'eunuchisme est l'une des plus anciennes traditions indiennes : elle remonterait à l'invasion du sous-continent par les peuples védiques, 1500 ans avant notre ère.

Comme dans la Chine impériale et l'islam, les eunuques de l'Inde jouèrent d'ailleurs un rôle politique important, d'abord comme gardiens de harems, puis comme confidents et conseillers du Prince. L'arrivée des Anglais, dans les années 1860, mit fin à ce pouvoir discret mais très réel. Ils n'en conservent pas moins une grande puissance financière, bâtie en grande partie sur la prostitution.

Les Hijras adorent la déesse Bahucharamata, qui se mutila afin de préserver sa virginité. Ne pouvant compter sur la tradition familiale pour assurer la continuité du culte, ils s'efforcent de susciter le plus grand nombre de vocations. Le recrutement ne pose pas de problème juridique : si la loi indienne interdit de mutiler autrui, elle ne condamne pas l'auto-castration.

Tout est donc affaire de persuasion.

Cela explique sans doute qu'on n'assiste pratiquement jamais à des rébellions de la part des jeunes garçons sollicités par la secte. Une fois castrés, ils sont d'ailleurs irrémédiablement exclus de leur communauté d'origine, et doivent se résigner à vivre « ad eternam » au sein de leur nouvelle famille.

On ne devient pas eunuque, chez les Hijras, du jour au lendemain. Si la perte des attributs virils est l'affaire d'un instant, l'initiation est plus longue. L'impétrant a d'abord l'oreille percée et reçoit un nouveau prénom, féminin — qu'il conservera — ainsi que des vêtements de femme. Il est ensuite enfermé durant trois jours, en compagnie de deux prostituées — une pour chaque sexe. Ce n'est qu'après être parvenu à surmonter les tentations charnelles qu'il est jugé apte à subir la castration.

Un prêtre casse alors plusieurs noix de coco. De leur degré de maturité dépendra le choix du jour fatal.

Quand celui-ci advient, le chef de la communauté, le « nayak », l'officiant et les anciens se groupent autour du novice et récitent des prières. Tous sont nus. On fait asseoir l'enfant, drogué au chanvre indien, et de l'eau froide lui est versée sur le visage et sur le sexe. Ses bras et ses jambes sont entravés.



Monnaie à l'effigie d'Héliogabale. Il se châtra afin d'accéder à la dignité de grand-prêtre de Cybèle.

C'est alors que le prêtre saisit les testicules et le pénis, qu'il sectionne d'un coup de couteau très sec. L'assistance a hurlé les prières pour couvrir les cris de douleurs, tandis que le prêtre appliquait sur la plaie un mélange d'huile de sésame bouillante et d'herbes médicinales.

Les organes génitaux sont jetés au feu.

S'il ne succombe pas à l'intervention, le supplicié observe une convalescence d'un bon mois, durant laquelle il sera presque exclusivement nourri d'oignons.

Puis on lui passera autour de la taille une cordelette à laquelle sera pendu un clou, afin qu'il maîtrise son incontinence...

Du danger d'aimer Cybèle

La castration sacrée n'appartient pas seulement au singulier domaine des religions védiques ou post-védiques. Elle figure en bonne place — sans doute par la filière des traditions indo-européennes — dans notre propre généalogie culturelle.

Les Grecs la situaient même à la naissance du monde : ils nous apprennent, en effet, que du chaos originel naquit Gaïa, la terre, et Ouranos, le ciel. Tous deux s'unirent et le fruit de cette union furent les Cyclopes et les Titans. Ces brutes s'opposèrent à leur père, qui les expédia au Tartare méditer sur le respect filial. Mais leur mère les en délivra et fournit à l'un des Titans, Cronos, une faucille dont il se servit pour castrer son père. Puis

il jeta les organes sexuels dans la mer : de l'écume qui produisit ce contact naquit Aphrodite, déesse de l'amour...

A Rome, il existait trois classes de castrés, les « spadones », les « thlassiae » et les « castrati ». Les « spadones » avaient les testicules tranchés ; les « thlassiae » les testicules écrasés et les « castrati » subissaient l'ablation du pénis et des testicules.

Toujours à Rome, au IIe siècle avant JC, la légende de Cybèle connut un immense succès : Cybèle vivait le parfait amour avec Attis, un jeune pâtre qu'elle fit grand-prêtre de son temple, après avoir obtenu sa promesse de rester chaste. Bientôt le jeune homme vit son serment mis à l'épreuve. Il rencontra et aima une jeune nymphe du nom d'Adistis.

Le manque de discrétion, ou les mauvaises langues firent que Cybèle apprit son infortune.

Elle se déplaça et fit une scène grandiose. Le fragile Attis ne s'en remit pas et, fou de remords, s'émascula dans un accès de folie.

Il mourut de sa blessure. Touchée, Cybèle institua alors son culte — un pin symbolisant sa malheureuse ablation — culte auquel seuls les eunuques pouvaient participer.

En 204 avant JC, le succès de l'eunuchisme était intimement lié à un événement politique : la marche victorieuse des armées d'Hannibal vers Rome. Cybèle s'imposa aux Romains apeurés qui voyaient en elle la seule divinité capable d'affronter la terrible Tanit, la déesse toute-puissante des Carthaginois. C'est aux ides de Mars que l'on célébrait la nouvelle divinité romaine. Pour ouvrir les cérémonies, le grand prêtre — l'archigalle — égorgeait un taureau placé sur un filet au-dessus de sa tête. La carotide tranchée, une pluie de sang inondait l'officiant. Puis on découpait le sexe de l'animal que l'on enterrait dans un lieu consacré.

Quelques jours plus tard, le 24 mars, une foule nombreuse se pressait dans une atmosphère « réchauffée » par de la musique, des danses et des séances de flagellation, pour le second épisode des célébrations. Chacun guettait le signal donné par le grand prêtre qui s'entaillait les bras : alors, furieuses, les femmes s'auto-amputaient un ou deux seins et les hommes, non moins exaltés, s'émasculaient à coups de couteaux ou de haches. Les plaies étaient immédiatement recouvertes de miel chaud ou d'huile bouillante.

Les organes étaient ensuite recueillis par des prêtresses qui les embaumaient et les plaçaient dans le temple de Cybèle. Ils faisaient l'objet d'une profonde vénération

Les eunuques contre le tsar

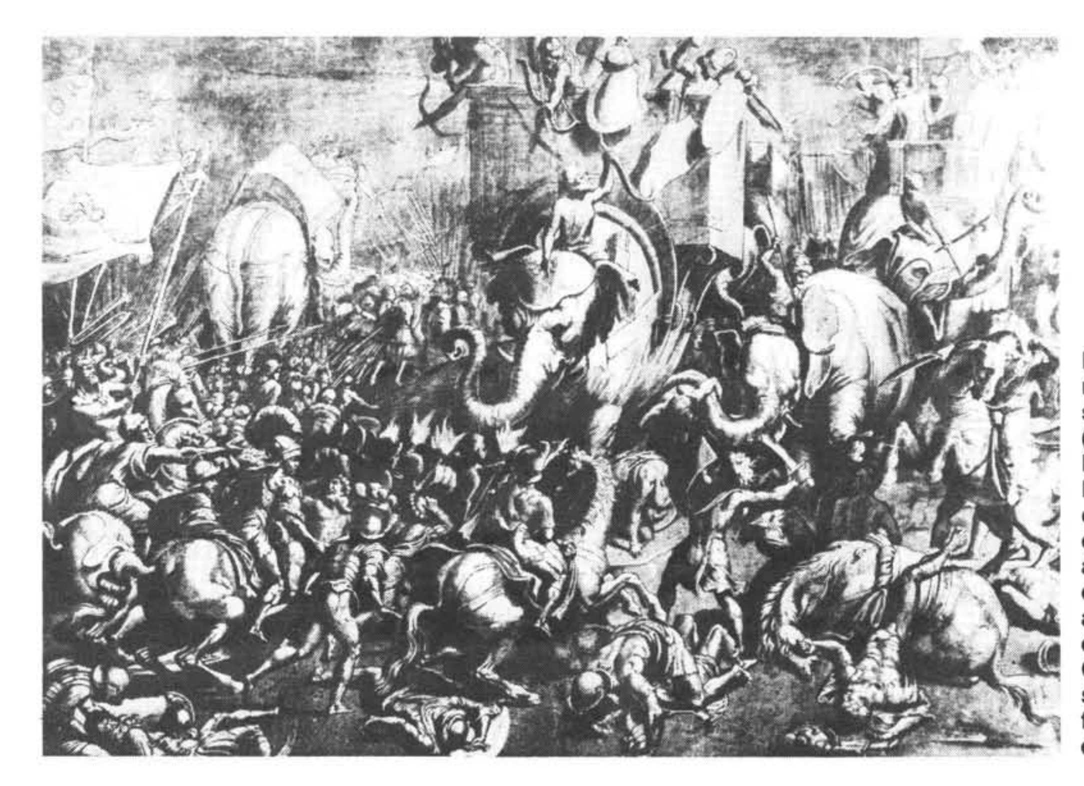
Plus tard, l'Eglise condamna la castration. Cela n'empêche pas certains des siens, tel l'évêque Origène, de s'émasculer. Il est vrai que par la suite, Origène regretta son geste...

Près du Jourdain, vers 240 après J.-C., Valésius fonda une secte composée uniquement de châtrés, lecteurs assidus de l'Evangile.

Leur aventure serait restée sans lendemain si les Valésites ne s'étaient mis en tête de faire du prosélytisme et d'obtenir le salut de leurs contemporains par la méthode dont ils usaient pour le leur, c'est-à-dire en émasculant tout homme dont ils pouvaient s'emparer. Mieux valait ne pas les croiser sur son chemin. Cette pratique se répandit si rapidement et provoqua de tels dégâts qu'en 325 le concile de Nicée dut l'interdire formellement. La castration — volontaire ou non — fut alors condamnée urbi et orbi. Soixante-dix ans plus tard, le pape Léon Ier renouvela cette condamnation. Ces décisions énergiques furent suivies d'effet : l'épidémie s'enraya avant que le peuple de Dieu ne se fût éteint.

Mais l'hérésie n'en laissa pas moins — si l'on ose dire — des traces. C'est ainsi qu'il faut certainement voir dans la cérémonie instituée par le pape Benoît III, au IXe siècle, au cours de laquelle les cardinaux tâtaient les parties génitales du nouveau pape, un vestige de la grande épidémie valésite : il fallait s'assurer que le nouveau pontife n'avait pas succombé, lui aussi, au vertige de la chasteté sainte. Rappelons toutefois que cette pratique fut abandonnée après l'élection de Léon X. Il était syphilitique et avait contaminé tous les princes de l'Eglise chargés de la palpation !

La pratique de l'eunuchisme connut un regain de ferveur dans la Russie du XVIIIe siècle.



Hannibal marche sur Rome (et sur les Romains). Pour couper court à l'invasion, des adorateurs de Cybèle se firent eunuques.

Tout commença par l'éclosion d'une secte, les flagellants, ou « radenyi », qui mêlait rites païens et chrétiens afin d'accéder à une extase mi-religieuse, mi-érotique (1). Dans un second temps, des flagellants déçus par la macération optèrent pour une solution plus radicale, la castration. Ce geste avait à la fois valeur spirituelle — en les délivrant, du moins le croyaient-ils, de la concupiscence — et politique. Ils refusaient ainsi la nouvelle lecture des Ecritures saintes proposée par Nikon, le patriarche de Moscou.

Sous l'autorité d'un ancien serf, Kandrati Selivanov, ils prirent le nom de « skoptzy » — châtrés, en russe — et regroupèrent des milliers d'adeptes, en dépit d'une sévère répression de la police tsariste.

Sous le règne de Nicolas Ier (1825-1855), la vogue des « skoptzy » se mua en raz de marée. A l'instar des papes, le tsar dut condamner solennellement la castration. Le mal n'en gagna pas moins, jusque dans les hautes sphères de l'Etat. En quelques années, la secte avait amassé une fortune considérable car elle faisait obligation à ses adeptes — au nombre desquels figuraient de richissimes financiers — de lui léguer tout leurs biens. Cet argent permettait d'acheter des « âmes vives », rejetons de paysans misérables, qui formaient une véritable armée de fidèles parfaitement soumis.

Car les « skoptzy » avaient un objectif mystique : réunir 144 000 « châtrés », allusion aux 144 000 élus de l'Apocalypse. Alors viendrait le jour du Jugement et le triomphe des « parfaits ».

Les disciples de Belivanov ne procédaient pas à la castration dès l'arrivée du néophyte. Durant une période de probation qui pouvait durer quelques années, le nouvel adepte faisait cinq promesses : renoncer aux actes sexuels, à la viande — produit de relations charnelles — à l'alcool, à la fréquentation des églises orthodoxes et aux blasphèmes, calamité de la langue russe.

La castration elle-même était précédée de trois jours de jeûne, dans l'intimité. Seuls étaient alors présents le chef de la Nef (communauté), le castrateur, l'impétrant et son parrain. L'heure venue, l'officiant, agenouillé devant les jambes écartées du futur initié, liait les testicules avec une mince cordelette dont il tirait violemment chaque extrémité. Puis il terminait son ouvrage avec un couteau ou une hachette.

Au cri sauvage qu'avait poussé l'initié il était rituellement répondu :

— Christ est ressuscité !

La plaie était ensuite cautérisée avec de l'alun et du perchlorure de fer, quelquefois avec du goudron. Trois jours de jeûne suivaient. La cicatrisation durait six ou huit semaines.

Cette « petite purification » ou « petit sceau », l'ablation de la « clef de l'enfer » — les testicules —, conférait le titre d'« Ange » ; la « grande purification » ou le « grand sceau » consistait en l'ablation de la verge, pratiquée — toujours à l'aide d'un couteau ou d'une hachette — sur un billot. Venait enfin le « Troisième sceau » : par le fer et par le feu, les initiés se traçaient des croix sur la poitrine, puis s'infligeaient les cinq plaies du Christ. Ils méritaient alors le titre d'« anges à cinq ailes ».

Les enquêtes policières conduites à la fin du siècle dernier permirent de constater que, sur 350 mutilations, 164 avaient été effectuées avec un couteau, 108 avec un rasoir, 30 avec une hache, 23 avec une faux et 17 avec un morceau de verre. 40 % des mutilateurs étaient des femmes...

La répression, naguère terrible, devint féroce. A tel point que les « skoptzy » virent leurs ouailles se faire de plus en plus rares. Les sectataires consentirent alors d'énormes concessions aux nécessités du temps : ils autorisèrent le mariage et la procréation, la castration n'étant plus pratiquée qu'après la naissance d'un ou deux fils. Il y eut cependant des « skoptzy » pour refuser ces accommodements avec le Diable et leur préférer l'exil. Ils gagnèrent en grand nombre la Roumanie.

En acceptant le mariage, les « châtrés » avaient assuré la perpétuation de leur étrange communauté. Jusqu'à l'aube de la Seconde Guerre mondiale, ils survécurent, malgré les persécutions du régime soviétique qui ne faisait, lui, aucune distinction entre les orthodoxes « entiers » et ceux qui l'étaient moins.

(1) *Un siècle plus tard, les « radenyi » eurent un adepte passablement diabloique : Raspoutine.*



Autel consacré à Cybèle.

Nos amis les morts

L'ART D'ACCOMMODER LES RESTES



La beauté du Diable a mal supporté le traitement du poinçonneur de vampires.

LE 6 juin 1984, tandis que François Mitterrand faisait à une douzaine de chefs d'Etat les honneurs du littoral normand, le tribunal de Carcassonne examinait l'une des plus singulières affaires jamais jugées dans l'Aude.

Ça commence comme un drame paysan, par une maladie qu'on n'explique pas. Raymond (1), un jeune homme, naguère vif et pétulant, se met à souffrir de « langueurs ». La famille diagnostique un « envoûtement ». Les coupables présumés sont connus. Mais que faire contre des charmes, si ce n'est employer d'autres charmes ?

Les parents se mettent alors en quête d'une de ces « bonnes personnes » qui connaissent les mots, les gestes capables de neutraliser les forces mauvaises. On ne dit pas une sorcière. On ne le dit pas. Mais on la cherche. Et on la trouve.

Elle se nomme Michèle F. Bien connue dans le petit milieu de la prostitution carcassonnais, il lui arrive, entre deux clients, de faire quelques passes magiques. L'irréel compense le sordide. Lorsqu'on lui a exposé le « cas », Madame F. n'hésite guère. Fascinée par l'occultisme, la sorcellerie, elle possède un stock de revues confidentielles où les Gault et Millau du satanisme exposent leurs recettes, ainsi qu'une édition à bon marché du « Grand et du petit Albert ». De quoi faire face à toutes les situations... Aux parents de Raymond, Madame F. explique en quelques phrases les modalités du traitement et dresse une liste des « accessoires » indispensables : un mouton vivant, cin-

(1) *Pour des raisons évidentes, nous avons modifié le nom de la victime, tous les autres éléments ont été conservés.*

quante cierges d'église, quatre petits cercueils, quatre statuettes — une pour chacun des envoûteurs — des épingles, et... un cadavre récemment inhumé.

On se serait découragé à moins. Mais madame F. semble sûre d'elle, et elle a la caution des « livres ». Les parents de Raymond réunissent sans peine le petit attirail magique. Non sans quelques scrupules, ils dérobent les cierges dans les églises de la région, confectionnent des cercueils miniatures et des poupées qui seront criblées d'aiguilles. Le mouton, lui non plus, n'oppose pas de résistance : finir en méchoui ou en holocauste, s'il faut finir... Reste le cadavre. A l'ombre des tours de Carcassonne, on n'en débusque pas si aisément. Les parents de Raymond vont donc entamer une tournée des cimetières, aidés en cela par des proches, que la besogne n'effraie pas. Enfin, le 5 novembre 1983, ces curieux touristes, qui lisent avec une attention inhabituelle les inscriptions des pierres tombales, s'arrêtent devant la sépulture d'un maçon inhumé quelques jours plus tôt. La nuit venue, une petite troupe armée de pelles et de pioches franchit le seuil du cimetière. Le malheureux défunt, promis au repos éternel, se retrouve bientôt, en état de décomposition avancée, dans le coffre d'une voiture. Il va voyager ainsi jusqu'au domicile des F., dont le garage fera office de temple satanique.

La cérémonie de « désenvoûtement » peut commencer. Mme F. suit pour cela, à la lettre, les prescriptions du « Grand Albert » : dans chaque cercueil, elle dépose une mixture préparée avec un morceau de pied humain broyé, du sang et des excréments de mouton. Elle y glisse la photo d'un des « envoûteurs » supposés, préalablement découpée aux ciseaux, puis les yeux et le cœur des statuettes sont peints en rouge. Les forces mauvaises se porteront d'abord sur ces leurres. Puis sur leurs modèles. La malédiction sera retournée... (Voir notre chapitre « Philtres et envoûtements.)

La cérémonie achevée, les restes du cadavre sont placés dans un sac poubelle, transportés à la décharge communale du village de Marseillette, et incinérés. Mal, semble-t-il, puisque le lendemain un passant aperçoit un pied humain, incomplètement carbonisé, et prévient la gendarmerie.

On aurait certainement attribué cette macabre découverte à un règlement de comptes si le couple de sorciers n'avait voulu « signer » son œuvre : près du sac, des enquêteurs retrouveront une photographie de M. et Mme F. qui avait miraculeusement échappé aux flammes. Le Diable punit aussi les orgueilleux.

Les sataniques de Carcassonne seront condamnés à un an de prison et 19 000 F d'amende pour viol de sépulture. Quand au malheureux Raymond, il n'est toujours pas délivré de ses démons...



Jean-Paul Bourre célébrant une messe rouge dans un cimetière parisien. Après toutes ces émotions, vous prendrez bien une bière ?

Sur ordre d'« en haut »

Passons du répugnant à l'horrible. En décembre 1983, devant les assises du Doubs, va s'ouvrir le procès de Jacqueline Malaizier. Un an auparavant, elle a tué son fils Raphaël, le jour anniversaire de l'enfant. Crime inexplicable, inexpiable. Sept heures de supplices ont précédé la mort. Aucun mobile n'apparaît. L'expertise psychiatrique confirme l'équilibre mental de la meurtrière.

Tout le monde attend avec perplexité les explications de l'accusée. Elle n'aura pas besoin d'en donner.

Lors de la fouille qui précède son entrée dans le box, on trouve dans la doublure du manteau de l'infanticide des formules d'envoûtement destinées à circonvenir les jurés, et des incantations « hypnotiques ». Questionnée, Jacqueline Malaizier reconnaît avoir endormi Raphaël avant de le mettre à mort. Ordre d'« en haut ».

Que cette forme de folie homicide soit d'essence diabolique, bien des psychiatres en douteront. La science médicale n'a pourtant pas fini d'explorer les terres inconnues de l'esprit. Et les hommes n'en auront pas fini demain avec l'angoisse et la fascination que leur inspire la mort.

En février 1980, la police californienne découvre cinq cents photographies de jeunes filles au domicile d'Alison Stenhill et Burt Hoothdrow. Tous deux sont des adeptes du satanisme. On identifie rapidement les gamines, photographiées à la plage ou à la sortie de l'école. Une quarantaine d'entre elles figurent au sommier des adolescents « partis sans laisser d'adresse ».

En France, douze cents personnes disparaissent ainsi chaque année. Il y a parmi elles un gros contingent de fugueurs, quelques proies de la traite des blanches, des suicidaires. Il y a aussi Michèle S..., quinze ans, retenue six mois dans une cave de Châteauroux par deux homosexuels lucifériens, fort embarrassés d'avoir enlevé par erreur une fillette.

Il y a Jean-Jacques V., un apprenti pâtissier de Vintimille, retrouvé mort, le visage horriblement scarifié, et qui avait quitté son travail en riant pour un « rendez-vous avec le Diable ». Il y a toute la cohorte des victimes, innocentes parfois, consentantes souvent, de ces messes rouges dont on constate le regain, un peu partout, depuis la fin des années 1970. Folie, goût du morbide, intervention de forces infernales, sadisme qui se cherche des



David Ferrant, le pacificateur de cimetières.

justifications « spirituelles », ou tout cela à la fois ? C'est dans la proximité de la mort, de la mort que l'on donne, que l'on reçoit, que l'on célèbre, que les satanistes d'aujourd'hui recrutent leurs plus fervents adeptes. Là où les Eglises nous laissent démunis. Ainsi renaissent les mythes de sang.

Des sacrifices sur les tombes

« Je ne crois pas aux vampires, dans le sens où les cinéastes et les écrivains l'entendent. Je crois plus à des forces malignes, des forces qui deviennent négatives si l'on ne sait pas bien les maîtriser par le biais de cérémonies magiques. »

Le charmant jeune homme qui tient ses propos somme toute rassurants se nomme David Ferrant. Il est le grand prêtre de la « British Occult Society » l'une de ses innombrables sectes de satanistes qui hantent la perfide Albion. Mais, contrairement à la plupart de ses confrères en diabolisme, Ferrant paie de sa personne : alors qu'il célébrait une « messe rouge » dans le cimetière d'Highgate, il a été arrêté par la police, les doigts encore poisseux du sang d'un coq. Et comme on ne badine pas, en Angleterre, avec les sacrilèges, il a passé quatre ans dans les geôles de Sa Gracieuse Majesté. Ce séjour en prison donne quelque poids aux propos de David Ferrant, qui ne renie pas plus ses convictions qu'il ne renonce à les traduire en actes : Ferrant a déclaré la guerre au mal, et le cimetière d'Highgate est son champ de bataille.

« *Je pense*, dit-il, *qu'un très important groupe de magie noire utilise ce cimetière comme base de culte. J'ai maintes fois averti les participants à ce genre de cérémonies du danger auquel elles les exposaient en réveillant des forces négatives. Après mon arrestation, en 1974, ces activités se sont pourtant poursuivies* ».

Le cimetière de Highgate — quartier nord de Londres — n'est pas seulement un haut lieu du satanisme : George Eliot, Faraday et Karl Marx y sont enterrés. Mais c'est par la littérature que le Père-Lachaise londonien a acquis ses lettres de noblesse, grâce à Bram Stoker, qui y a situé l'action de « Dracula ». Il n'en fallait pas plus pour que les Anglais — très amateurs de magie blanche ou noire, concentrent sur ces quelques arpents de terre chrétienne toutes les frayeurs délicieuses du « roman gothique ».

Il se passe réellement des choses curieuses dans cet enclos, même lorsque David Ferrant n'y est pas. En 1968, un véritable petit cataclysme s'y produisit :

« *Des tombeaux violés, des cercueils mis à jour et ouverts, des croix brisées, les signes d'un sabbat nocturne, tel était le spectacle que nous avons découvert* », écrivaient alors deux reporters de l'« Evening Standard ».

« *Le conservateur, qui est également vicaire, nous a déclaré : « Je n'ai jamais rien vu de pareil. Ce n'est pas du vandalisme ordinaire. Chaque chose a été faite avec beaucoup de soins et selon quelque diabolique rituel. Je crois qu'une cérémonie de magie noire a eu lieu ici, et ce n'était pas la première fois* ».

L'affaire fut mise sur le compte de vandales d'un genre bien particulier, les profanateurs de sépultures. Cette forme de délinquance, quoique fort commune, n'est que rarement rendue publique, sauf si les déprédations des visiteurs ont de toute évidence un caractère raciste ou crapuleux. Il en fut ainsi du saccage du cimetière de Louyat, à Limoges. Cette nécropole s'étend sur 45 hectares, ce qui en a fait la plus vaste de France. En juillet 1980, une bande de pillards, probablement à la recherche de bijoux, la mirent littéralement sens dessus dessous.

Les lucifériens procèdent, eux, avec l'ordre et la méthode qui caractérisent un véritable rituel. Les « messes rouges » ne s'improvisent pas. D'abord parce que dans leur commerce avec les morts, les nécrophiles choisissent leur « interlocuteur » : un défunt, certes, mais de fraîche date si possible, et muni des sacrements de l'Eglise. Le plus souvent, le « prêtre » égorge un coq sur la tombe, mais la victime n'est hélas pas toujours aussi dérisoire.

En Californie — le paradis du Diable — les « Amis de la mort » constituent de véritables sociétés criminelles. La police de Los Angeles coffre régulièrement des adorateurs de Satan, qui ont pris trop de libertés avec l'ordre public. Mais elle n'a toujours pas identifié les adorateurs d'Ounis, le dieu anthropophage de l'ancienne Egypte, qui signent « Gypsy jokers » les assassinats de leurs victimes sacrificielles. Est-ce une manière, pour la mafia locale, d'égarer les soupçons ? Les policiers ne le pensent pas. Les mafiosi ont une sainte horreur — si l'on peut dire — des profanations. Il s'agit probablement d'un petit groupe de fanatiques, groupés autour d'une personnalité charismatique, qui trouve dans la marginalité du meurtre, dans

la violation des tabous traditionnels, de quoi cimenter son unité et assurer la totale fidélité des adeptes-complices. Tel était le cas de l'abominable Manson et de sa bande. (Voir notre chapitre « Les diaboliques ».)

Les nouveaux fétichistes

Avec un esprit de tolérance qui nous étonne un peu, les Américains considèrent d'ailleurs ces sectes comme n'importe quelles communautés religieuses classiques. Pourvu qu'elles soient « enregistrées » (2) et ne troublent pas l'ordre public, elles ont pignon sur rue. En 1981, une série de reportages publiés par « The Investigator », un journal de Los Angeles, montrait cependant les rapports étroits entre délinquance, drogue et satanisme de bas étage chez les jeunes voyous californiens. Ils associent diabolisme, prise de drogue, d'alcool et d'amphétamines aux « échanges de sang ». Peu à peu, ces loubards dont la culture satanique se limite aux « horror picture shows » — films de « série Z » où coule abondamment l'hémoglobine — sont marginalisés par les revendeurs de drogue qui redoutent, à juste titre semble-t-il, que les « parties » lucifériennes ne débouchent sur des crimes de sang. Isolés, les « anges de l'enfer » n'ont bientôt plus que la ressource de prendre le maquis dans l'arrière-pays : les montagnes californiennes deviennent ainsi le repère de hordes délirantes qui vivent sur le pays, sacrifiant chiens et chats errants aux démons du « voyage ».

Toutes ne vont pas jusqu'à enlever des gosses pour les immoler, comme ce fut le cas du malheureux Ross Cochran, dix-sept ans, kidnappé à Daytona Beach, en Floride, en mars 1973. Roué de coups, frappé avec des chaînes dans la cave où des satanistes guère plus âgés que lui avaient improvisé une « messe noire », il fut torturé avec des tessons de bouteilles, traîné dans un terrain vague et achevé à coups de marteau. Les jeunes criminels affirmèrent avoir obéi à des injonctions « démoniaques ».

Il est facile d'invoquer le « sadisme » de gamins saturés de violence. Mais quand les sanguinaires s'expriment — peu en sont capables —, ils font écho aux plus anciennes pratiques du fétichisme. A preuve, ces déclarations du « grand prêtre » des « vampires motocyclistes » de Monterey :

« Sur le métal, déclare le successeur de William Tingley, le fondateur de la secte qui s'est tué à moto, *il y a encore des traces de sang de notre maître et quelques restes de son corps. Ce sacrifice a magnétisé le métal. Nous avons par lui accès aux sources énergétiques de l'infini. Nous ne l'utilisons qu'ainsi, pour le bien, et nous espérons avec le temps en faire profiter tous les hommes. Mais le temps ne compte pas pour nous. Nous ne faisons pas de publicité ; nous attendons que, convaincus de notre force, ils viennent à nous s'abreuver aux mêmes sources. Nous pourrions d'ailleurs, si l'on nous menaçait dans notre existence religieuse, drainer l'énergie des hommes et non celle du Cosmos. Nous vivrons aux dépens des autres hommes s'ils nous refusent le droit de vivre parmi eux ».*

En France, les « témoins de Lucifer » se font généralement plus discrets, et recourent à des procédés plus artisanaux.

En janvier 1983, dans la banlieue parisienne, la police dut forcer la porte d'un couple de paisibles retraités. Depuis quelques jours, une odeur d'abord désagréable, puis franchement pestilentielle avait peu à peu envahi l'immeuble. Tout le voisinage redoutait qu'un malheur fût arrivé aux propriétaires. De vieilles gens se donnent ainsi la mort pour ne pas survivre l'un à l'autre... Les policiers ne s'attendaient certainement pas à découvrir, derrière la porte anonyme, un véritable laboratoire satanique : dans l'entrée, plusieurs dizaines de cadavres de chats, dûment étranglés, et prisonniers de dispositifs de torture aussi ingénieux qu'habilement confectionnés. Ces machines portaient chacune une étiquette (mode d'emploi ?) couverte d'inscriptions cabalistiques. Dans une chambre voisine, un « autel » drapé de noir, sur lequel reposaient une dizaine de corbeaux passablement décomposés, le bec entouré d'une charmante faveur. De grandes inscriptions à la bombe, invoquant Satan et Belzébute (sic) décoraient une seconde chambre, équipée d'un congélateur de bonne taille où reposaient pour l'éternité deux grands chiens. Noirs, bien sûr.

Bien que la cuisine contînt les reliefs d'un repas inachevé, on ne revit jamais les propriétaires de cette fourrière infernale. Avaient-ils regagné la demeure du Maître ? Dans ce cas, leurs efforts étaient récompensés.

Pour ne vous épargner aucun détail, précisons que l'enquête révéla que le repas des deux bourreaux d'animaux se composait de chairs décomposées, probablement arrachées aux cadavres des chats. De quoi provoquer, chez des êtres normalement constitués, une violente et mortelle intoxication.

Là encore, on retrouve des pratiques venues du fond des âges et des chaudrons de sorcières : *« A la vérité,* écrit l'inquisiteur Pierre Broussard, enquêtant sur les sorciers d'Arras, *quelques sorciers nous on dit qu'on dresse des tables au sabbat, que la nappe semble dorée, et qu'on y sert toutes sortes de bons vivres avec pain, sel et vin. Mais le gros des sorcières, mieux entendues, dit tout au rebours qu'on n'y sert que crapauds, chairs de pendus, charognes qu'on désensevelit et qu'on arrache des cimetières fraîchement mises en terre, chairs d'enfants non baptisés ou bêtes mortes. »* (3)

Les témoins de Lucifer ne vont pas toujours aussi loin dans leur culte de la mort. Ceux qui parviennent, de nos jours, à se faire enfermer dans l'un des grands cimetières parisiens se contentent généralement d'immoler un coq. La chose est moins rare qu'on ne le pense. Les gardiens du Père-Lachaise ou du cimetière de Montparnasse ont acquis un talent digne des physionomistes de casino pour détecter les visiteurs trop tardifs. Ces nécrophiles d'un nouveau genre sont, dit-on, fort gênés dans leurs entreprises par des jeunes gens en quête d'émotions bizarres, qui viennent s'ébattre sur la terre fraîchement retournée.

Juste retour des choses : la vie triomphe du néant.

Et les amis de la mort, disciples de la terrible déesse Séléné, sont peu à peu battus en brèche par les amoureux du clair de Lune.

---

(2) *La « registration », équivalent américain de notre déclaration préfectorale,permet, à certaines conditions, de bénéficier de dégrèvements fiscaux.*

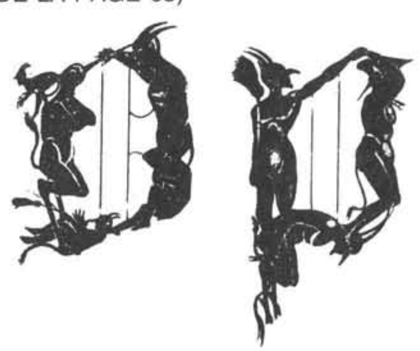
(3) *Cité par Anne Denieul dans « Le sorcier assassiné », Librairie Académique Perrin, Paris, 1981.*



Fais pas cette tête...

LE WHO'S WHO DES ENFERS

(SUITE DE LA PAGE 63)



ORIAS. Marquis de l'enfer. Démon des astrologues et des devins.

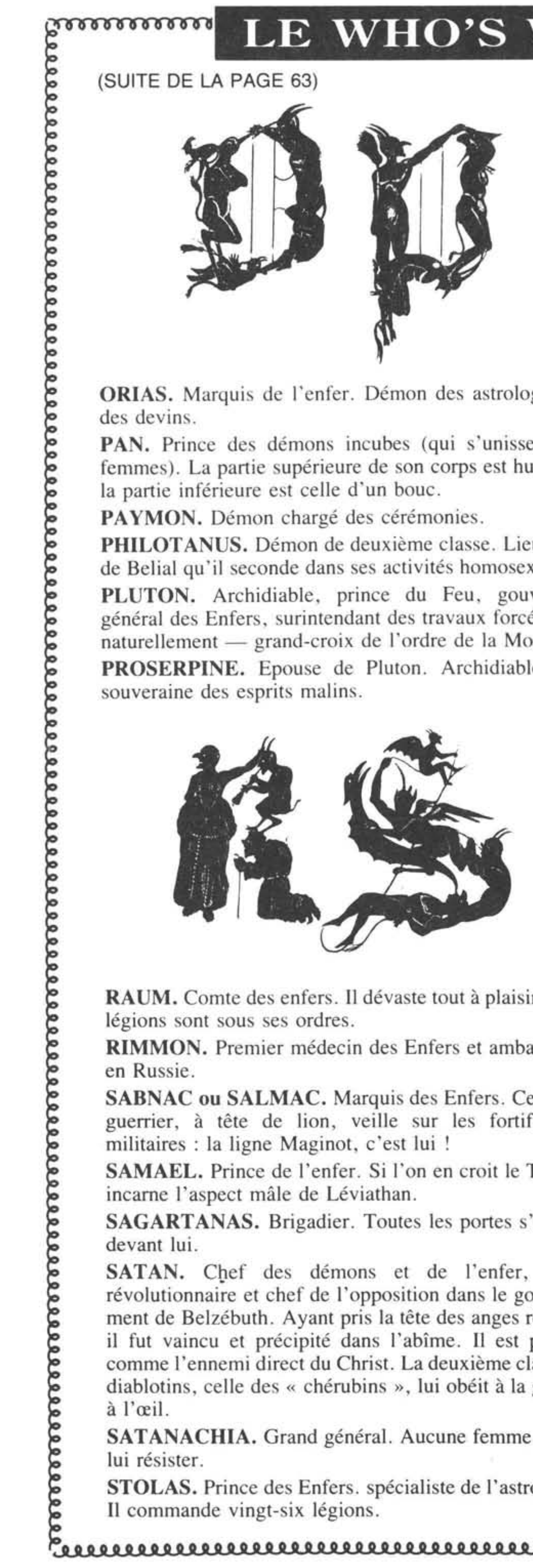
PAN. Prince des démons incubes (qui s'unissent aux femmes). La partie supérieure de son corps est humaine, la partie inférieure est celle d'un bouc.

PAYMON. Démon chargé des cérémonies.

PHILOTANUS. Démon de deuxième classe. Lieutenant de Belial qu'il seconde dans ses activités homosexuelles.

PLUTON. Archidiable, prince du Feu, gouverneur général des Enfers, surintendant des travaux forcés et — naturellement — grand-croix de l'ordre de la Mouche.

PROSERPINE. Epouse de Pluton. Archidiablesse et souveraine des esprits malins.



RAUM. Comte des enfers. Il dévaste tout à plaisir. Vingt légions sont sous ses ordres.

RIMMON. Premier médecin des Enfers et ambassadeur en Russie.

SABNAC ou SALMAC. Marquis des Enfers. Ce démon guerrier, à tête de lion, veille sur les fortifications militaires : la ligne Maginot, c'est lui !

SAMAEL. Prince de l'enfer. Si l'on en croit le Talmud, incarne l'aspect mâle de Léviathan.

SAGARTANAS. Brigadier. Toutes les portes s'ouvrent devant lui.

SATAN. Chef des démons et de l'enfer, prince révolutionnaire et chef de l'opposition dans le gouvernement de Belzébuth. Ayant pris la tête des anges révoltés, il fut vaincu et précipité dans l'abîme. Il est présenté comme l'ennemi direct du Christ. La deuxième classe des diablotins, celle des « chérubins », lui obéit à la griffe et à l'œil.

SATANACHIA. Grand général. Aucune femme ne peut lui résister.

STOLAS. Prince des Enfers. spécialiste de l'astronomie. Il commande vingt-six légions.



Pan découvre une dormeuse. Gravure du XVIII[e] siècle d'après une fresque d'Herculanum.

SUCCOR-BENOTH. Démon de la jalousie. Il dirige les eunuques du sérail de Belzébuth. Accessoirement, favori de Proserpine.



THAMUZ. Démon de deuxième classe. A la responsabilité des flammes, des bûchers et de l'artillerie. Il est ambassadeur en Espagne.

UKOBACH. Démon d'ordre inférieur, mais nullement négligeable, puisqu'il lui incombe d'entretenir les chaudières infernales.

UPHIR. Démon chimiste, particulièrement chargé de veiller sur la santé de Belzébuth.

VALAFAR. Duc des Enfers. Il a le corps d'un lion.

VAPULA. Démon très cultivé, est respecté pour son érudition.

VERDELET. Maître des cérémonies de la cour infernale. Les sorcières se juchent sur son dos pour se rendre au sabbat.

XAPHAN. Démon de deuxième classe. Doit entretenir les fourneaux en soufflant sur les braises.

XEZBETH. Démon menteur. Inspire les écrivains dans la rédaction de leurs contes.

ZAGAM. Démon des faux-monnayeurs, à visage de taureau et ailes de griffon. Grâce à lui, l'eau se change en vin, le sang en huile, le plomb en argent, le cuivre en or et le fou en sage.

ZEPAR. Grand-duc des Enfers. Tente de convertir les hommes à l'homosexualité.

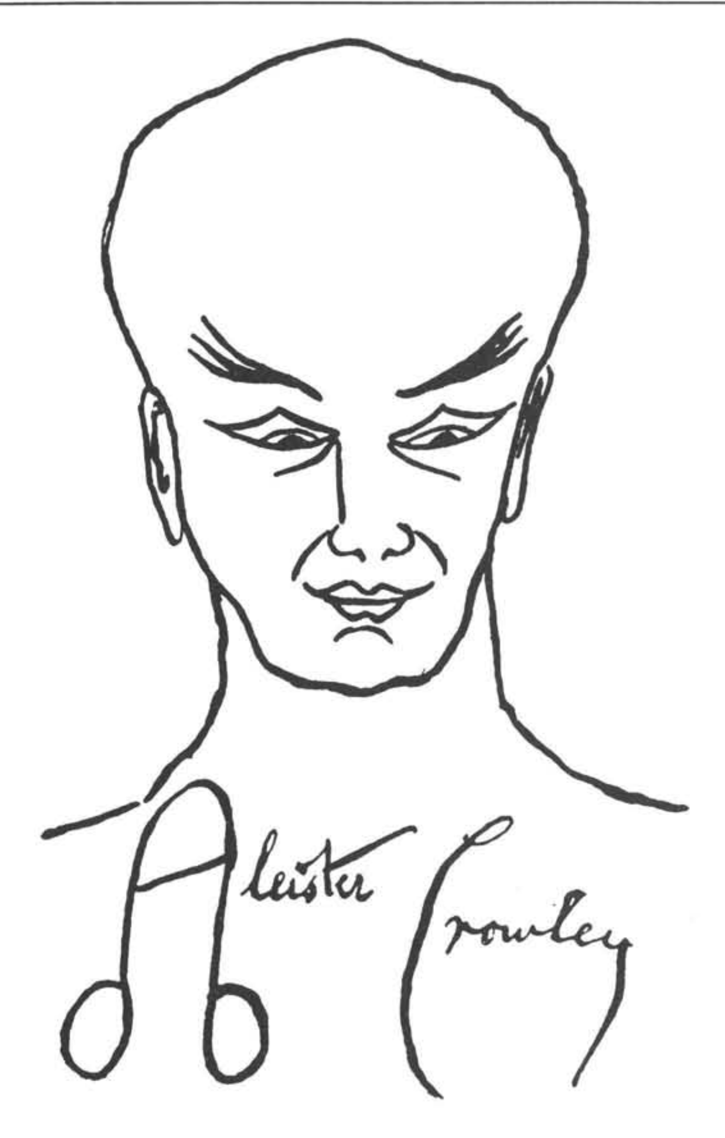
Complices et victimes du démon

SATAN EXISTE, ILS L'ONT RENCONTRE



L'évocation du Diable. Eau-forte de Rowlandson.

« *LA plus grande ruse du Diable, c'est de faire croire qu'il n'existe pas.* » Si cette formule est vraie, on peut craindre qu'il ne joue, à notre époque, sur du velours... Quelques destins singuliers nous montrent pourtant que le Prince des ténèbres n'hésite pas à se manifester — voire à s'incarner — de nos jours. Sans même retenir les monstres politiques — bien que Hitler et Staline aient surpassé dans leurs œuvres les pires cauchemars des inquisiteurs — des hommes et des femmes ont courtisé le Diable en plein XX[e] siècle, y mêlant la grande et intemporelle obsession du sexe. Sont-ils, ces diaboliques, complices ou victimes du démon ? Souvent les deux...



Autoportrait d'Aleister Crowley, la « Grande bête ».

SELON Robert Amadou, il fut *« le plus grand, le plus inquiétant et, peut-être, le seul magicien du XXᵉ siècle occidental. »*

Alexandre Crowley naquit le 12 octobre 1875 à Stradford sur Avon, la patrie de Shakespeare, d'un couple de riches brasseurs puritains, adeptes du darbysme (1). Milieu austère, où menaces et punitions alternent avec la lecture de la Bible. A huit ans, le petit Alex fut placé dans une institution religieuse particulièrement rigide, les « Frères de Plymouth ». Est-ce l'addition de ces deux férules, familiale puis scolaire, qui lui donne un goût définitif pour les liturgies morbides, l'occultisme et la transgression ? A Trinity College, l'un des plus célèbres établissements de Cambridge où il poursuit ses études trois années durant, il n'obtient aucun diplôme, malgré des dons intellectuels évidents. Mais Crowley est déjà rétif aux conventions, qu'elle soient sociales, universitaires ou morales.

Il a vingt-deux ans quand son père meurt. La fortune dont il hérite — 40 000 livres sterling, somme alors considérable — lui permet de vivre sur un grand pied et d'éditer à compte d'auteur des plaquettes de poèmes fort influencés par Baudelaire et Swinburne. C'est à cette époque qu'il change son prénom pour celui d'Aleister, plus « gaélique », et adhère à l'Eglise celtique, fortement teintée d'ésotérisme.

Le 31 décembre 1896, alors qu'il séjourne à Stockholm, Crowley a la révélation de ses pouvoirs magiques. Désormais, à travers les méandres d'une existence errante et apparemment désordonnée, il rassemblera peu à peu les éléments du « grand œuvre » démoniaque dont des « Supérieurs inconnus » lui ont enseigné les rudiments en Suède. Villégiaturant à Zermatt, en Suisse, Crowley se lie d'amitié avec Julian Baker. Grâce à lui, il découvre les principes et franchit les premières étapes de l'alchimie opérative. Baker lui permet également de rencontrer George Cecil Jones, qui sera son initiateur au premier grade d'une société secrète, la « Golden Dawn in Outer », le 18 novembre 1898. L'initié Crowley reçoit le nom de Perdubaro — le premier d'une interminable liste de pseudonymes.

Quelques années seront nécessaires à Crowley pour gravir les échelons successifs de la « Golden Dawn » et accéder au petit cercle de ceux qui la dirigent.

Crowley s'est installé dans un manoir écossais, à Boleskine. C'est là qu'il entreprend de manière systématique ses recherches magiques, et qu'un membre de la « Golden », Allan Bennett, lui fait découvrir le tantrisme, la drogue et l'homosexualité. De l'aveu même de son ami Camell, les expériences auxquelles il s'adonne perturbent l'équilibre psychique d'Aleister Crowley. Mais il s'en expliquera en affirmant que ces troubles étaient dus aux « entités » qu'il avait suscitées par ses invocations. Des ennuis financiers s'en mêlèrent bientôt — il avait fallu moins de dix ans pour que Crowley dilapide l'héritage paternel.

En avril 1900, la « Golden Dawn » fut dissoute. Crowley entrevit alors la possibilité de fonder une société initiatique dont il définirait les principes de fonctionnement, le contenu de

(1) *Le darbysme, fondé par John Darby (1800-1882) est un calvinisme strict, souvent comparé à un « jansénisme protestant ». Donc pas vraiment gai...*





Crowley dans son costume de la « Golden Dawn, et Leila Waddell, une métisse maori, l'une des nombreuses « femmes écarlates » de Crowley. Elle porte entre les seins la « marque du démon ».

l'enseignement, et dont il contrôlerait le recrutement. Pour mener à bien son entreprise, il s'inspire de Don José Médina, très actif au sein de la « Lampe de la Lumière invisible » une société secrète mexicaine qui pratiquait des cultes antiques voués au Quetzalcoatl (le Serpent à plumes). Crowley poursuit ses voyages initiatiques à travers le monde, renouant à Ceylan, en 1902, avec son ami Allan Bennett qui s'est converti au bouddhisme, perfectionnant à Madras ses connaissances tantriques. A cette époque, il est le premier Européen autorisé à pénétrer dans les chambres interdites du temple de Çiva.

1902 est également la date de son retour en Europe. Il séjourne un moment à Paris, dans un hôtel de Montparnasse, se lie à Rodin et au jeune Somerset Maugham, qui s'inspira de son étrange compatriote pour créer le personnage du « Magicien ». L'année suivante, Crowley réapparaît dans son manoir écossais. Il tombe amoureux fou de Rose Kelly, une jeune veuve, sœur de son voisin et ami Gerald Kelly. Coup de foudre réciproque. Leur voyage de noces les conduit en Egypte, dans une villa de la banlieue du Caire. Crowley, que le mariage ne détourne pas de l'occultisme, découvre que sa femme est un prodigieux médium.

Désormais, Mme Crowley sera étroitement associée aux travaux d'Aleister.

Au cours d'une invocation, Aïffas, Maître cosmique et « Supérieur Inconnu » se manifeste par l'intermédiaire de Rose. Il révèle au couple qu'il l'a choisi pour fonder la société secrète qui doit succéder à la « Golden Dawn », l'« Astrum Argentinum » (« L'Etoile d'argent ») vouée à la lune, protectrice des sorciers.

La « Dulcinée » du mage

C'est en quelque sorte la seconde étape de la carrière démoniaque de Crowley, celle où il va pouvoir mettre en œuvre son immense acquis ésotérique des années précédentes.

On affirme qu'à l'occasion de cette révélation, Crowley lima ses canines, afin de pouvoir donner le « baiser du serpent », directement inspiré du vampirisme... Toujours au Caire, Rose et Aleister rencontrent un célèbre mystagogue arabe, Soleman Ben Aïffa, qui leur révèle les arcanes de la magie sexuelle. Crowley prend alors le nom de « Great Beast » (Grande Bête) et se place sous la protection du chiffre de Satan, 666. Rose devient la première « Femme écarlate », sorte de dulcinée du mage.

Le couple de sorciers reprend sa course autour du monde.

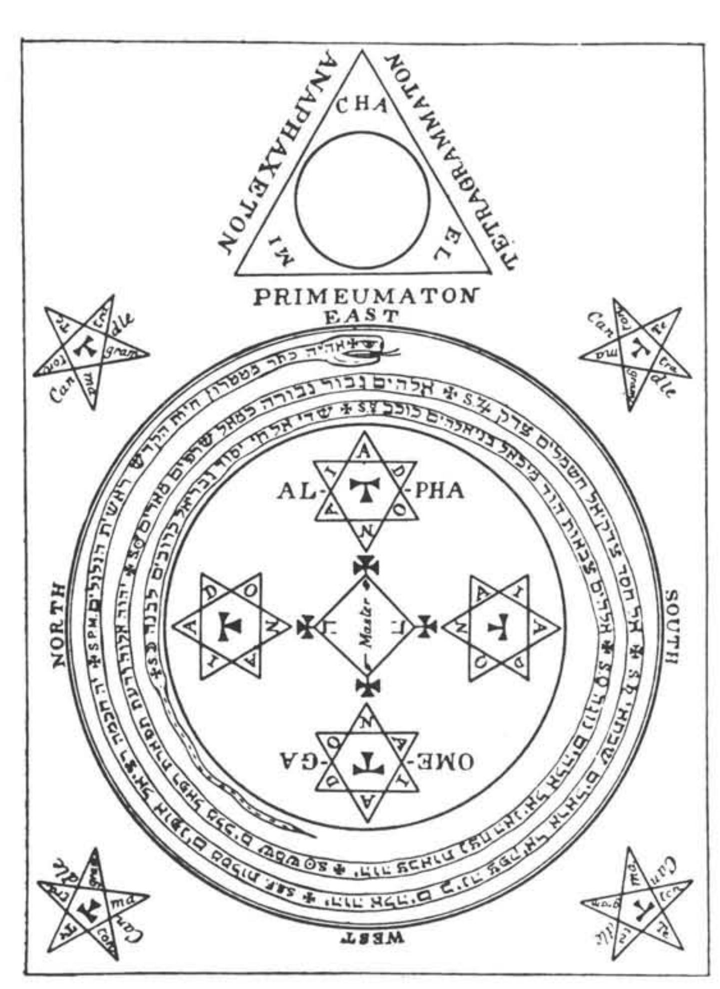
A mesure que les expériences médiumniques se succèdent, Rose sombre dans la démence et l'alcoolisme. La « Femme écarlate », épuisée, meurt en 1906. Crowley, lui, s'attarde un

moment au Sahara, où il compte parmi les Honorables correspondants de l'Intelligence Service.

Rose est bientôt remplacée par une autre « Femme écarlate », Mary d'Est Sturges, qu'Aleister rebaptise « Virakam ». Tous deux rentrent à Londres, où le Grand prêtre souhaite jeter les bases de l'« Astrum Argentinum ». Dans la capitale, Crowley se lie d'amitié avec l'« Imperator » d'une société secrète fort active, l'« Ordo Templi Orientis », et organise un onzième grade au sein du groupe, voué à la magie homosexuelle. En 1914, à la veille de la déclaration de guerre, Crowley passe en Suisse avec Edith, sa nouvelle compagne, et de là — avec quel argent ? — aux Etats-Unis. Crowley redore son blason à New York en ouvrant plusieurs temples de l'« Astrum Argentinum ». La police, inquiète de ses activités, le poursuit inlassablement malgré les protections fort actives dont le mage semble bénéficier auprès de l'administration américaine. Edith, elle, se lasse de ce jeu du chat et de la souris. Mais Crowley exerce une irrésistible attraction sur les femmes, et Edith est bientôt remplacée, dans les charges et prérogatives de « Femme écarlate » par Léa Faesi, alias « Alestraël ».

Crowley fait un bref passage à Londres, en 1919, puis installe ses pénates à Fontainebleau, au 4 bis, rue de Neuville. Cette superbe villa abrite un temple où Crowley peut s'adonner tout à loisir à ses activités occultes en compagnie d'une nouvelle Galatée qui lui donne une fille, Annah, surnommée « Poupée ».

Mais Crowley, enrichi, ne songe pas à rester en place. Son but ultime, vers quoi tendent toutes les actions et toutes les recherches qu'il entreprend, reste le même : créer une société où il dispensera son savoir au milieu d'hommes et de femmes prêts à le servir corps et âme. Lorsque l'occasion s'en présente, et sur



Pentacle établi par Crowley.



Hou ! les cornes. Sir Winston suivit-il les conseils magiques de Crowley ? En tous cas, il lui emprunta le « V » conjuratoire.

la confirmation des « Supérieurs inconnus » consultés par lui, Crowley achète un terrain à Cefalu, en Sicile. C'est là que s'élèvera la nouvelle « abbaye de Thélème ».

Le monastère de Cefalu

Deux prêtresses rejoignent Alestraël auprès du mage. Le trio dirige les activités érotiques collectives des disciples sur lequel règne Crowley. La sérénité ne préside qu'un temps aux travaux pratiques des satanistes. Des couples se forment, qui n'acceptent ni la promiscuité, ni le partage, ni le despotisme du Maître. Des incidents bizarres se multiplient, qui dégénèrent bientôt, jusqu'au 2 octobre 1920, date de la mort mystérieuse d'Annah. Crowley avait prédit la mort de sa fille, comme il prédira celle de Raoul Loveday, qui périt au cours d'une cérémonie sanglante dont les acteurs étaient fouettés et une croix incisée sur leur poitrine (2).

Ces faits divers suscitèrent une violente campagne de presse en Grande-Bretagne. Les autorités italiennes, fort tolérantes jusque-là, ne purent ignorer très longtemps la « débauche » et le « vice » dénoncés par la prude Angleterre : Crowley fut expulsé de Sicile en 1924. Ce fut l'écroulement de son rêve, et le « grain de sable » qui vint anéantir trente ans d'une quête patiente, obstinée, dangereuse et — d'une certaine façon — magnifique.

Lors de leur passage en Tunisie, Alestraël abandonna son « guide ». C'est une « Grande bête » malade, vieillie, et de plus en plus assujettie à la drogue qui regagna Paris, puis Chelles. Son état de délabrement physique et la pauvreté de ses ressources n'empêchèrent pas Alesteir de séduire une autre « Femme écarlate », Dorothée Olgen. A cette Américaine succéda une Allemande, rencontrée par Crowley lors d'un voyage dans le Reich, en 1937. On prétend que cette dame était en contact avec Hitler.

(2) *Selon d'autres sources, Loveday aurait trouvé la mort par empoisonnement, après avoir bu l'eau impure d'une fontaine...*

1940. La France s'écroule et, dans l'Angleterre assiégée, Aleister Crowley, pris d'un élan patriotique qu'on ne lui soupçonnait pas jusqu'alors, où, plus probablement, poursuivant ses desseins secrets dans les directions les moins prévisibles, tente de contacter Winston Churchill afin de lui fournir le moyen magique — un talisman — de gagner la guerre. Cette rencontre n'était nullement impossible. Crowley était, par son éducation, par sa classe d'origine, en mesure d'approcher le Premier ministre, aussi occupé et préoccupé fut-il. Eut-elle lieu ? On n'en sait rien. Mais on dit que c'est Crowley qui suggéra sinon à Churchill lui-même, du moins à une personne de son propre entourage, de prendre comme signe de ralliement le « V », initiale de « Victory », formé avec l'index et le majeur, qui est l'un des plus anciens gestes de malédiction connu.

Les années de guerre furent peu favorables au développement de l'« Astrum Argentinum ». Combien dérisoire paraissait le Diable libidineux cher à Crowley, face aux démons de la guerre, semant l'horreur et la désolation dans le monde entier.

Crowley mourut le 1er décembre 1947 d'une crise cardiaque, dans la petite pension d'Hastings, au sud de l'Angleterre, où ce vieux monsieur tranquille était venu chercher refuge. A sa demande, son corps fut incinéré le 5 décembre à Brighton. Avant de mourir, il avait jeté un sort au médecin qui lui refusait de la drogue. Le praticien mourut deux jours après son malade.



L'un des derniers portraits — très étudié — d'Aleister Crowley. Il fume son mélange préféré : périque trempé dans le rhum.

Le Lord Chief of Justice, le premier magistrat de Sa Majesté, apprenant le décès de Crowley, déclara, en guise d'oraison funèbre, qu'il était *« le personnage le plus immonde et le plus pervers du Royaume-Uni »*.

La « Grande Bête » eût certainement été flattée, bien qu'elle eût jugé cette limitation aux îles britanniques assez désobligeante...

Dieu, Jésus et le sexe

Une autre figure singulière incarne, en quelque sorte, la dimension solaire de la magie sexuelle contemporaine, dont Aleister Crowley répandit la lumière noire.

Maria de Naglowska aurait d'ailleurs pu rencontrer la « Grande Bête », puisqu'ils logèrent tous deux à l'« American Hôtel », 15, rue Bréa, à Paris.

Il y a des lieux où souffle l'esprit malin...

Née le 15 août 1883, en Russie, d'un père lieutenant-général et gouverneur de la province de Kazan qui périt assassiné et d'une mère, Catherine Kamaroff, qui mourut prématurément, la petite Maria fut confiée à l'institut Smolna — sorte de « Couvent des oiseaux » de l'aristocratie russe puis s'inscrivit aux classes de pédagogie de l'Institut de l'Ordre de Sainte-Catherine.

Peu après sa sortie de cette école normale, elle épousait — au grand dam de sa famille et de ses proches — un musicien juif, Moïse Hopenko. Le couple s'installa à Genève et eut trois enfants. Mais durant la Première Guerre mondiale, Moïse, fervent sioniste, émigra en Israël où il obtint la direction du conservatoire de Tel-Aviv.

Maria, redevenue Naglowska, entreprit alors de découvrir le monde et de satisfaire un intérêt de plus en aigu pour l'occultisme en approchant les « sages » et en recueillant leur enseignement. C'est durant ce périple qu'elle rencontra des *khlystis* de la secte russe des « vieux croyants » à laquelle avait appartenu Raspoutine. On prétendit par la suite, pour lui nuire, qu'elle tenait ses pouvoirs du moine maudit...

Dans les années 1930, Maria de Naglowska est une femme à la cinquantaine blonde, au front intelligent, aux yeux d'un étrange bleu vert, profonds et vifs. C'est une figure familière du Montparnasse cosmopolite et bohême : avant que Sartre ne transporte l'épicentre de l'existentialisme à la terrasse des « Deux magots », c'est au « Dôme » ou à la « Coupole » que Maria de Naglowska recruta ses disciples. Dans un atelier de peintre abandonné, au 46 de la rue Vavin, elle ouvrit un temple voué au culte d'une étrange religion christiano-païenne, et résolument érotique. La « grande prêtresse » a alors largement diffusé ses idées dans plusieurs ouvrages, aujourd'hui complètement oubliés, mais qui dépassèrent au moment de leur parution le cadre restreint des initiés et de leur famille, fait extrêmement rare dans ce genre de littérature : « Le rite sacré de l'amour magique », « Le temple ternaire », « La lumière du sexe ». Mais c'est le « Troisième terme de la Trinité » dont le titre même résume l'évangile selon Naglowska, et son programme de « connaissance par l'amour ».

Selon Maria, l'Esprit Saint usurpe sa place de troisième terme de la trinité chrétienne. Si Dieu le père — le premier terme — a été révélé à travers le judaïsme, si Jésus s'est incarné pour donner le second terme, c'est le sexe qui doit conclure ce trinôme, et non une pâle colombe. Le sexe dans sa dimension magique, c'est-à-dire satanique. A ceux que cette inversion brutale du symbolisme ternaire heurte ou surprend Maria de Naglowska explique que *« nul ne peut comprendre d'emblée*

Une variation sur l'« équerre magique » de Maria de Naglowska. Ça vous chatouille, ou ça vous gratouille ?



Quand le Diable se fait tsaretz. Raspoutine initia-t-il la belle Maria ?

pourquoi le sexe confère la connaissance, c'est-à-dire Satan régénéré, que nous appelons Lucifer. » Les yeux ne s'ouvrent qu'après une initiation, à laquelle on peut se préparer par de fréquentes méditations matinales en l'Eglise Notre-Dame-des-Champs. *« Un centre occulte et bénéfique s'est formé depuis 1929 au-dessus du clocher de cette église,* explique Maria. Elle est en effet située, comme notre temple du troisième terme, au cœur de Montparnasse. Or c'est à Montparnasse que doit s'effectuer le passage du deuxième au troisième terme ».

Le bonheur des pendus

L'« initiation satanique » selon Naglowska comprenait plusieurs figures. L'« équerre magique » par exemple pour laquelle la prêtresse, entièrement nue, se couchait aux pieds du prêtre, debout et nu lui aussi.

— *Comment osez-vous vous présenter en prophète du sexe,* lui demande Pierre Geyraud (3) *même devant votre fils qui assiste à vos leçons ?*

— *Mais, Monsieur ! Qu'y a-t-il là de répréhensible ? Il faut que la prêtresse d'amour ait la vocation, c'est-à-dire qu'elle puisse se donner avec la même ardeur physique à tous les mâles qu'elle allume. Mais il ne doit pas être nécessaire qu'elle les aime, les estime, ou les admire individuellement, car en chaque homme elle doit savoir aimer, vénérer et même adorer le Parfait de l'avenir. Elle donne son corps en sacrifice. Elle doit mettre*

---

(3) *Pierre Geyraud,* Les petites églises de Paris, *éditions Emile-Paul Frères, Paris, 1937.*

dans cette création le même dévouement que celui d'une religieuse.

Aux purs, tout est pur...

Les initiés atteignaient alors au grade de « Chasseur affranchi », qui comportait notamment l'obligation d'allumer leurs « cierges virils ». Une femme endormie était transportée dans la salle du temple, et des officiants lui écartaient les jambes. De ce qui se passait ensuite, un « Chasseur », rompant le silence, fit un récit quelque peu allégorique dans « La lumière du sexe : *« Je vis deux superbes colonnes, et la porte que tout homme franchit en venant au monde dans l'inconscience. La chair m'invitait à refaire le voyage en sens inverse, et avec lucidité (...). Je jetais à terre mes vêtements noirs et rouges comme le feu qui ne craint rien, le « non » implacable gravé sur ma poitrine... »*

Quelques instants après — le temps, sans doute, que le « Chevalier affranchi » rallume son cierge viril, de jolies tribades pénétraient dans le temple et s'y livraient à une « danse de l'eau ».

Maria de Naglowska concluait l'initiation par un rite à faire dresser les cheveux sur la tête, et pas seulement les cheveux, dont elle expose le détail dans « Le mystère de la pendaison » : il s'agit, ni plus ni moins, de développer cette jouissance très particulière que provoque la strangulation. *« A ce moment,* écrit la Grande prêtresse, *où rien ne rappelle plus à l'éprouvé les choses de la vie habituelle, ce dernier à l'impression très nette de se trouver tout à coup face à ce que, très improprement, on peut appeler l'infini ».* Il semble, assez curieusement, que les « Chevaliers affranchis » se soient soumis bien volontiers à cette expérience, réalisée il est vrai, sous la vigilante surveillance de la Grande prêtresse.

Les plaisirs initiatiques du rite de la pendaison n'étaient connus que des hommes. Maria de Naglowska avait d'ailleurs de la jouissance féminine une conception totalement opposée à celle de nos féministes : *« Les vibrations de la femme au moment de l'acte d'amour,* écrivait-elle, *doivent lui donner le bonheur et non un plaisir localisé, car celui-ci appartient à l'homme et non à la femme. La déchéance entre dans les générations humaines lorsque les hommes s'éloignent de cette vérité en apprenant aux femmes ce qu'elles ne devraient jamais connaître : le plaisir localisé. Les femmes vieillissent rapidement lorsqu'elles mordent à ce fruit défendu* (sic).

Durant quelques années, le culte du « Troisième terme de la Trinité » attira vers la rue Vavin d'authentiques adeptes de la magie sexuelle et un nombre aussi considérable de curieux aux arrière-pensées un tantinet moins pures. Ce qui devait arriver arriva : la police, qui fermait pudiquement les yeux sur les activités de Maria de Naglowska, dut répondre aux sollicitations des ligues de vertu et la Grande prêtresse adopta une attitude plus discrète. Montparnasse cessa bientôt d'être le foyer intellectuel et artistique de la vie parisienne. A la veille de la guerre, l'initiatrice disparut. Cette femme, d'où *« irradiait une étonnante chasteté (...) « que l'on sentait au-dessus des sens, au-dessus des étranges rites charnels qu'elle préconise en public, au-dessus du langage précis et cru qu'elle tient tranquillement dans ses conférences »* (4) fut, semble-t-il,

(4) *Pierre Geyraud, ouvrage cité.*



Roman Polanski et Sharon Tate au temps de leurs amours.

Durant les années soixante, la Californie produisit à la pelle des films sataniques de série « Z ». Ce sinistre folklore inspira Manson...

...et Polanski pour « Le bal des vampires » (ci-dessous).



arrêtée par la Gestapo au début de l'Occupation et déportée dans un camp de concentration où elle mourut. Le Diable brun avait-il pressenti qu'en sacrifiant à l'amour, la Grande prêtresse lui opposait la plus insurmontable des conjurations ?

La déchéance d'Aleister Crowley, la fin tragique de Maria de Naglowska semblent indiquer qu'on n'invoque pas impunément les puissances diaboliques.

Dans leur acharnement, celles-ci n'atteignent pas, hélas, que les thaumaturges en exercice. Elles peuvent aussi semer la mort et la désolation autour des « amateurs » imprudents. C'est ce dont témoigne le drame vécu par Roman Polanski.

Manson, nouveau Satan

9 août 1969, Benedict Canyon, banlieue d'Hollywood. Trois femmes et un homme, vêtus comme des rats d'hôtel, rampent dans la nuit à travers les massifs et les pelouses du 10050 Cielo Drive, demeure du cinéaste Roman Polanski et de son épouse, la comédienne Sharon Tate.

Ainsi commence, dans la chaleur moite de l'été hollywoodien, l'« affaire Manson », du nom d'un petit bonhomme, voleur de voitures, faussaire, souteneur, demi-clochard chétif et famélique, qui a persuadé une poignée d'illuminés délirants qu'il était le Christ. Un Christ noir, abruti de drogue et d'alcool, dont la seule ambition est de semer la folie et le malheur. C'est lui, Charles Miles Manson, qui a lancé sur la maison de Cielo Drive ce commando de désaxés. Et ils vont obéir, massacrant, torturant des inconnus dont le seul tort est de se trouver là. Leur mobile ? Satisfaire Manson, se plier à ses désirs, aussi abominables soient-ils, et démontrer au monde la toute-puissance du nouveau Satan.

Cela ressemble à un mauvais film d'horreur, l'une de ces bandes commerciales fabriquées à la chaîne, à quelques kilomètres de là, pour la délectation des spectateurs. Un de ces films aux effets faciles, à base d'hémoglobine et d'instincts sauvages, comme en a tourné, avec un soupçon de génie, Roman Polanski, la plus célèbre des victimes désignées par Manson... Le destin voudra que cette nuit-là, parce qu'il n'était pas à Cielo Drive avec Sharon Tate et leurs amis, Polanski échappe au massacre... et se retrouve tout à coup au centre de ce cauchemar.

C'est à l'agent de Polanski, absent, qu'incombe l'affreuse obligation d'identifier les cadavres de Cielo Drive. Il reconnaîtra ainsi, outre le corps de Sharon Tate enceinte, celui de Jay Sebring, le « coiffeur des stars », et d'un couple ami des Polanski. Deux hommes ont été tués par balles et lardés de coups de poignard ; les deux femmes, elles, ont été égorgées avec une « lame effilée ». Avec le sang de leurs victimes, les meurtriers ont inscrit sur les murs de l'appartement des slogans obscènes et des formules incohérentes.

Cette mise en scène démentielle, l'acharnement des bourreaux orientent d'abord la police vers un crime de drogués. Et la presse à scandales de rappeler avec complaisance les antécédents de Polanski, « être amoral » qui a jeté sa compagne en pâture à « Play Boy », a longtemps vécu en concubinage notoire et fréquentait des drogués et des pervers sexuels.

Avant que l'on ne découvre les meurtriers et l'instigateur du massacre, les médias américains s'acharnent sur la malheureuse Sharon. Ils n'hésitent pas à la présenter comme « la reine des orgies d'Hollywood », la « grande prêtresse des messes noires ». Polanski, accablé de chagrin, traqué par la police dont l'enquête piétine, sort de sa prostration pour défendre la mémoire de sa femme.

— Elle a toujours été une bonne et belle épouse, déclare-t-il lors d'une conférence de presse. J'ai vécu avec elle les moments les plus heureux de ma vie.

— La première fois que j'ai rencontré Sharon, expliquera-t-il, elle ne m'avait pas vraiment impressionné. Je l'avais simplement trouvée jolie... Ensuite, je l'ai revue, je l'ai même invitée à dîner. Pourtant, je savais qu'elle vivait avec Jay Sebring.

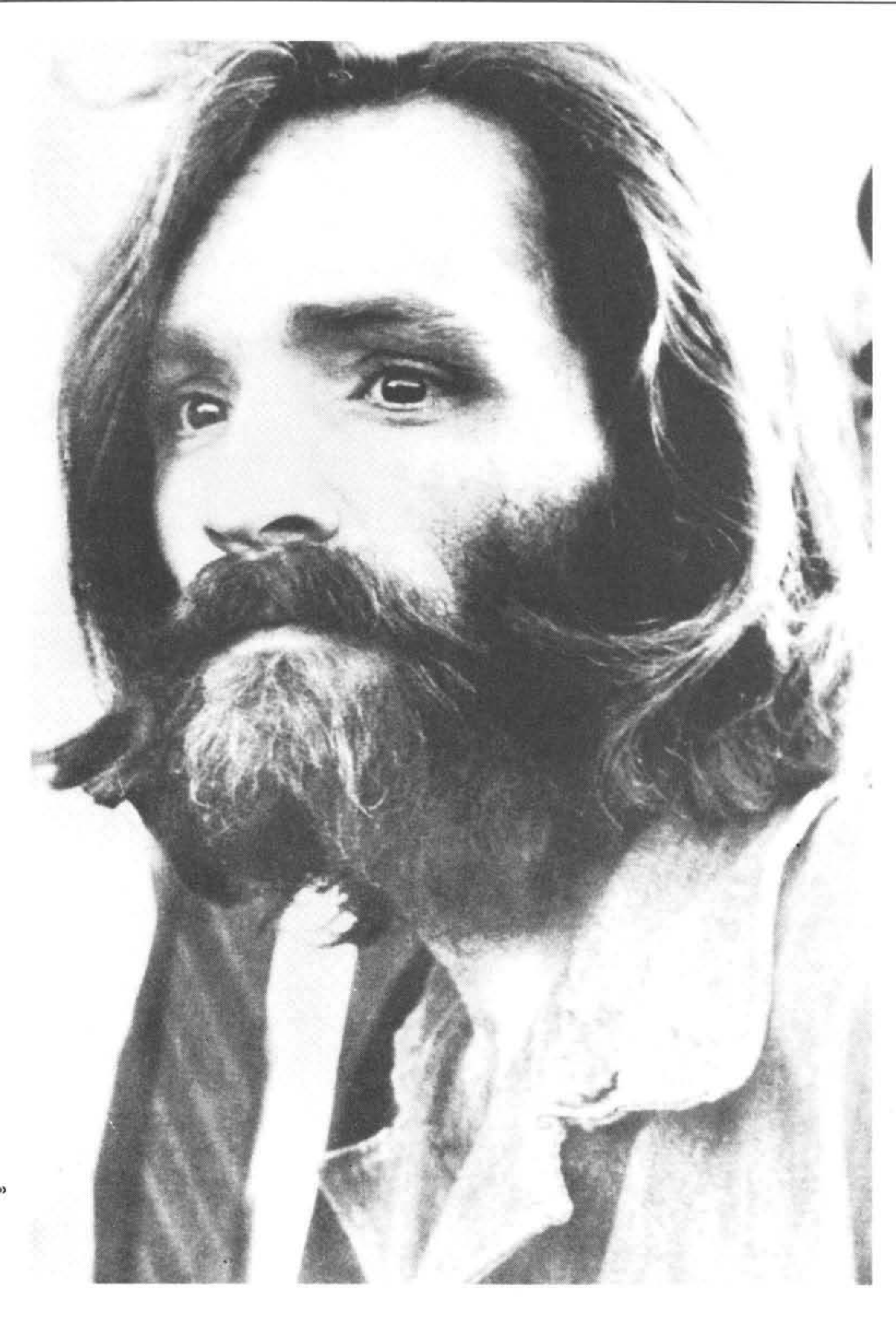
Curieux personnage que ce « coiffeur des vedettes », très représentatif de la faune hollywoodienne, qui compte dans sa clientèle Paul Newman et Frank Sinatra. La future victime de la famille Manson est un homme riche, très riche : ne projette-t-il pas d'ouvrir une chaîne de salons de coiffure à son nom ? Nul n'ignore, également, que Sebring a une vie sentimentale un peu particulière. Il adore fouetter ses — nombreuses — conquêtes d'un soir. Oh ! sans leur faire de mal, avec un martinet aux lanières de velours, n'exigeant pour trouver son plaisir que des cris suffisamment convaincants... Au moment où elle rencontre Polanski, Sharon sort des bras de Jebring : ce n'est donc pas exactement une oie blanche.

Une œuvre peuplée de fantômes

C'est pourtant à une sorte de pureté rayonnante, pour ne pas dire de candeur, que Sharon doit de fasciner Polanski, qui lui fait une cour assidue. Or, contrairement aux filles faciles

Mia Farrow, alias Rosemary, tente de soustraire son bébé à l'emprise du démon. Le scénario du film préfigurait étrangement le drame de Cielo Drive.





Charles « Satan » Manson devant ses juges. Un regard habité, mais par qui ?

auxquelles le don Juan franco-polonais avait le plus souvent affaire, Sharon lui résiste. « Je me souviens avoir passé une nuit chez elle, racontera Polanski. Eh bien, il n'a pas été question de lui faire l'amour... » Surpris, attendri peut-être par cette étrange starlette qui se laisse désirer, Polanski mord à l'hameçon.

Avec Sharon Tate, il semble connaître pour la pemière fois l'amour-passion. Au houleux Festival de Cannes 1968 — des cinéastes contestataires viendront l'interrompre pour exhumer « les pavés sous la plage » de la Croisette — Polanski et Sharon donnent l'image de jeunes mariés unis et heureux. Rien ne paraît leur manquer, ni la gloire ni l'argent — « Le bal des vampires » connaît un succès immédiat et d'ailleurs mérité — ni la beauté, car à vingt-cinq ans, Sharon est une créature de rêve.

Un rêve qui venait de se transformer en cauchemar.

Ni l'arrestation de la famille — c'est ainsi que Manson avait baptisé sa communauté de monstres — ni les lourdes peines qui frapperont ces tristes déchets criminels ne pourront évidemment rendre au cinéaste celle qu'il vient de perdre. Paradoxalement, les circonstances mêmes du drame vont renforcer dans l'esprit du grand public l'image d'un Polanski luciférien, en butte à quelque malédiction.

Polanski et son œuvre cinématographique sentent le soufre.

Là où l'on ne voyait naguère qu'un produit de son inspiration, nourrie des souvenirs d'une enfance chaotique, on discerne maintenant d'étranges avertissements du destin. L'aventure de « Rosemary », victime d'une secte satanique, les femmes traquées de ses œuvres précédentes, et jusqu'à la drolatique expédition du vieux savant et de son assistant (joué par

Polanski) égarés au milieu des vampires, ne rappellent-ils pas, sur bien des points, les horribles circonstances de l'affaire Manson ?

Les œuvres qu'il entreprend par la suite n'ont rien pour modifier cette réputation, qui attire d'ailleurs beaucoup plus de spectateurs qu'elle n'en éloigne : à commencer par son contestable « Macbeth » qui baigne dans l'hémoglobine, par « Quoi », où il explore de manière suspecte les charmes de Sydney Rome, et à continuer par « Chinatown », un polar sophistiqué aux relents d'inceste... Le « Locataire », qu'il viendra tourner à Paris en 1976 est, lui aussi, un film hanté par la mort et peuplé de fantômes.

La fatalité satanique est-elle au centre de l'affaire Polanski-Manson ? On a vu l'étrange attirance qu'exercent sur le cinéaste les situations morbides et la présence — visible ou invisible — du mal. Il a fait naître des monstres qui se sont mêlés à sa vie autant qu'à sa création. Mais peut-être se lasseront-ils... Il semble en tous cas qu'ils aient accompagné Charles Manson dans la prison de Vacaville, en Californie, où l'égorgeur satanique doit finir ses jours : en septembre 1984, un de ses compagnons de cellule, Jan Holstrom, membre de la secte Hare-Krishna, tenta de le carboniser en l'arrosant de pétrole enflammé. Brûlé au troisième degré, Manson échappa de justesse à la mort atroce que l'on réservait jadis aux sorciers... Juste retour des choses, ou confirmation qu'il faut une longue, très longue cuillère, comme le disait Ambrose Bierce, quand on veut partager le brouet de Satan ?





PETIT COURRIER

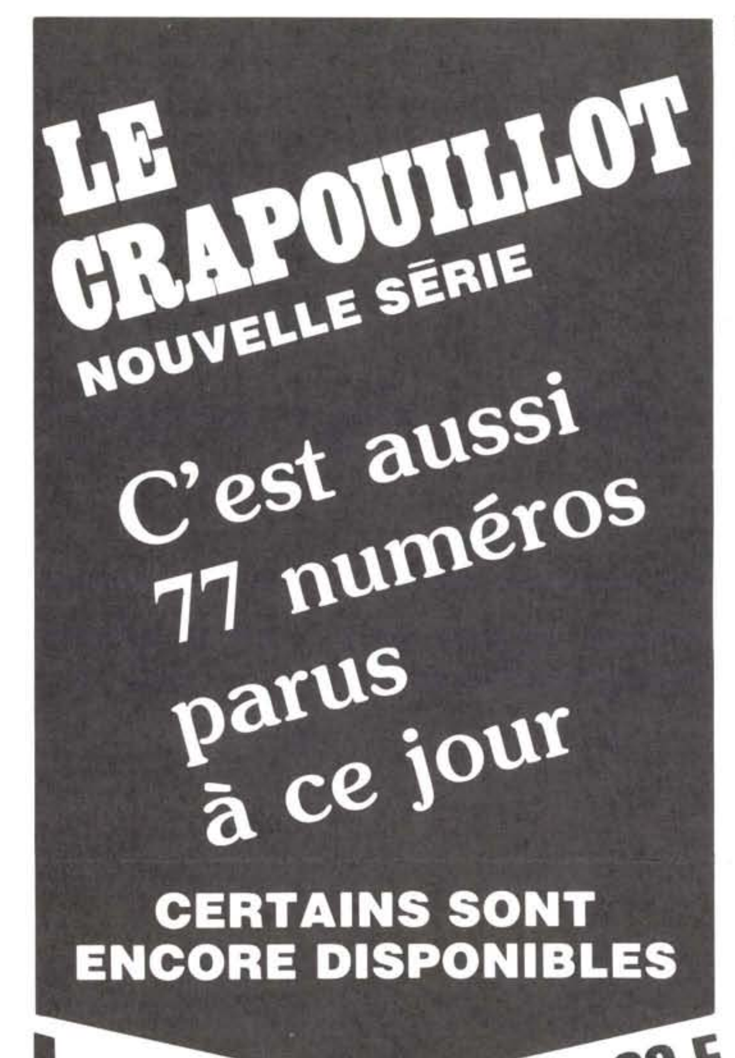


Trois erreurs se sont glissées dans les colonnes noires et brunes de notre numéro 77, « Les fascistes » :

— François Mitterrand n'est évidemment pas le troisième président de la Vᵉ République, mais le quatrième (p. 4). Malgré un interrogatoire serré, l'auteur de ce calcul malheureux n'a pas voulu nous indiquer lequel des prédécesseurs de « Tonton » — Charles de Gaulle, Georges Pompidou, Valéry Giscard d'Estaing — il avait abusivement rayé des tablettes.

— Ménélik était mort depuis vingt-deux ans quand éclata le conflit italo-éthiopien de 1935 (p. 41). C'est un autre « Négus », Haïlé Sélassié, fils du Ras Makonnen et sans lien de parenté avec le vainqueur d'Adoua (1896 et non 1897) qui dut céder — provisoirement — son trône au roi Victor Emmanuel II.

Les fautifs ont été mis à l'huile de ricin.



4 exemplaires ...... 60 F
8 exemplaires ...... 110 F
12 exemplaires....... 140 F
20 exemplaires ...... 200 F
au-delà : 10 F le numéro supplémentaire
(FRAIS D'EXPEDITION COMPRIS)

N° 43 ÇA CRAQUE EN URSS
N° 44 LES GUERISSEURS
N° 45 LE DICTIONNAIRE DES INJURES POLITIQUES
N° 52 FOLIES 39
N° 53 LES CONTEMPORAINS (A à F)
N° 54 LA GRAPHOLOGIE
N° 55 LES AFFAIRES SCANDALEUSES DE LA Ve
N° 56 LA GRANDE BOUFFE
N° 57 LES CONTEMPORAINS (G à M)
N° 58 LES HOMOS
N° 60 LES TOUBIBS
N° 61 LES CONTEMPORAINS (M à Z)
N° 62 MITTERRAND : L'ETAT DE DISGRACE
N° 63 LES FEMMES FATALES
N° 64 LES CORSES
N° 65 ESPRIT ES-TU LA ?
N° 66 L'ARGENT A GAUCHE
N° 67 LES MEILLEURS DESSINS DE LA PRESSE
N° 68 LA BATAILLE DE PARIS
N° 69 L'ECOLE EN GUERRE
N° 70 LE PAMPHLET DE SADE A MITTERRAND
N° 72 LES SUPERFEMMES
N° 73 LES PEDOPHILES
N° 74 LE CHOC MONTAND
N° 75 LES FRANCS-MAÇONS
N° 77 LES FASCISTES
HS N° 3 LE SEXE
HS N° 4 LES GRANDES GUEULES CASSEES
HS N° 5 LES MONSTRES (réédition n° 71)

Bulletin à DECOUPER ou à RECOPIER et à adresser au Service des Ventes du Crapouillot
49, avenue Marceau - 75116 PARIS

NOM .... PRENOM ....

ADRESSE ....

....

Je désire recevoir les numéros :

N° 43 ☐	N° 44 ☐	N° 45 ☐	N° 52 ☐	N° 53 ☐	N° 54 ☐	N° 55 ☐	N° 56 ☐	N° 57 ☐	N° 58 ☐
N° 60 ☐	N° 61 ☐	N° 62 ☐	N° 63 ☐	N° 64 ☐	N° 65 ☐	N° 66 ☐	N° 67 ☐	N° 68 ☐	N° 69 ☐
N° 70 ☐	N° 72 ☐	N° 73 ☐	N° 74 ☐	N° 75 ☐	N° 77 ☐	HS N° 3 ☐	HS N° 4 ☐	HS N° 5 ☐	

(Mettre une croix dans le ou les carrés choisis)
Ci-joint mon règlement par chèque bancaire ☐ chèque postal ☐ SEPA PARIS 25 391 74 C

mírage Boris Vallejo

La nudité et l'érotisme sont devenues deux notions accolées dans l'esprit des gens. L'*érotique* (défini dans le dictionnaire comme « ce qui a rapport à l'amour, qui en procède ; ce qui est suscité par l'instinct sexuel ou tend à l'exciter ») est un motif tissé de façon complexe dans toute la conduite humaine. Mêlé aux éléments fantastiques ou mythologiques si caractéristiques du travail de Boris, il donne à ce recueil son unité organique. Pourtant, à mesure que les idées de ces tableaux progressaient, il nous apparut qu'une exploration plus minutieuse des ramifications de « l'érotique » s'imposait. En effet, la représentation d'accouplements (qu'il s'agisse de créatures humaines ou hybrides), la tension vers l'orgasme – choses dont le caractère érotisme – choses dont le caractère érotique était bien évident –relevaient encore d'une approche trop superficielle. Boris cherchait à faire surgir quelque chose de beaucoup plus subtil ; quelque chose qui ne se bornerait pas à expliquer l'expérience érotique mais *serait* cette expérience, inséparable de l'expérience humaine prise dans sa totalité. Il lui fallait donc parcourir tout le spectre des émotions – de la peur, de la souffrance et de la frustration à l'espoir, à l'assouvissement et à l'exultation.
Au nombre des découvertes, en chemin : la façon dont la lumière caresse une peau jusqu'à la faire presque rayonner par endroits ; la courbe d'une tête, à l'égal de celle d'un sein ; l'inattendu ; le rouge saisissant du sang – tout peut appartenir à l'expérience érotique. Les tableaux amènent invariablement certaines questions : « Que veulent-ils dire ? » « Quelle est l'histoire que vous racontez ? » (un critique exprima sa prudente désapprobation en disant que cela délasserait un peu de voir quelques paysages à la place de tant de corps nus). Parfois, les réponses coulent de source.